This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

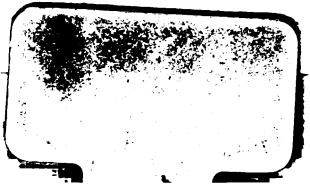
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

C 894

15/6

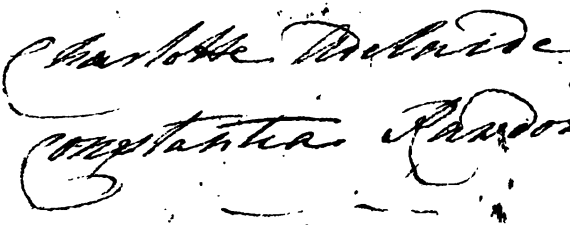
1854.



UNS. 105 H. 26

UNS. 105 H. 26

(By mme. Dejardin de Courcelles)



CONTES
SAGES ET FOUS

CONTES

SAGES ET FOUS

PAR

MADAME ***

PARTIE PREMIERE.

A STRASBOURG,
A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
1787.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 SEP 1958
OF OXFORD
LIBRARY

A L'ÉDITEUR.

Y penſés-vous, Monſieur? une Préface! Quoi? pour de ſimples bagatelles? pour les opuſcules d'une femme & de quelle femme encore? de la plus éloignée de toutes prétentions. Ne ſerait-ce pas en afficher de réelles? Ne ſerait-ce pas s'initier au corps brillant de nos littérateurs que de débuter par une harangue au Public? Non, Monſieur, je n'en ferai rien. Perſuadée que les femmes ſont placées dans la ſociété pour y répandre le charme du ſentiment, & non le bienfait des lumieres, je ne prétends pas plus rivaliſer avec l'homme-auteur, qu'avec l'homme-conquérant, ou législateur. Toujours attentive à

m'envelopper dans l'apparente frivolité de mon ſexe, je n'ai oſé produire ma raiſon & ma morale, que demi-cachée ſous les voiles de la fiction. C'eſt du beſoin de les épancher que ſont nés les contes ci-joints. Beaucoup de gens les trouveront bleus; d'autres pénétrans le ſens allégorique y découvriront des vérités, ſi ce n'eſt neuves, du moins certaines, & ſouvent oubliées.

Le gentil DORAT ayant vu ces contes me les avait demandé, & en attendant mon conſentement (refuſé auſſitôt) avait inſéré le premier, intitulé la *Bague d'oubli*, *ou les malheurs de la ſenſibilité*, dans ſon journal des dames. Les Auteurs du Mercure lui ont fait l'honneur de l'admettre auſſi dans leur collection; mais le taillant ſur l'eſpace donné, ils l'ont mutilé de maniere à ne

lui laiſſer aucun ſens moral. Je crois pourtant qu'il en renferme un aiſé à ſaiſir. L'ame extrêmement ſenſible ne peut être heureuſe ici-bas, parceque rien n'y eſt à ſa meſure. La proximité des objets les aggrandit & la trompe. *Il faut s'élever au deſſus d'eux pour trouver leur vrai point de vue.* Il faut atteindre (au moins par la penſée) cette région de juſtice & de bonheur dont l'eſpérance calme nos paſſions, & nous ramene à la plus douce bienveillance pour nos ſemblables. Dans cet état les maux actuels ſont amoindris, leurs traits s'émouſſent contre la ſageſſe de l'eſprit qui guérit les bleſſures du cœur. Tel eſt le ſecret de la Bague d'oubli.

La Princeſſe Modeſte, & le Prince Fidele, ouvrage d'une Dame de mes

amies, eſt un badinage tellement pétri de graces & de gaité, que l'eſprit y trouve, comme dans les contes d'HAMILTON trop de plaiſir pour s'occuper à y chercher de la morale.

Celui de la Princeſſe *Pudibonde*, & du Prince *Parangon*, ou les Iles flottantes, eſt le paralelle du vice & de la vertu: ſujet uſé, il eſt vrai, mais qui ſe préſente ſous tant de faces, que l'on peut toujours en ſaiſir une nouvelle.

Le ſage Alfaran explique lui-même ſes motifs au *Prince Zénith*. Le moyen le plus efficace de guérir l'orgueilleux eſt de le réduire à ſes ſeules propriétés naturelles, & *l'Iſle de la vanité* eſt aſſés fidellement peinte, pour que chacun puiſſe la reconnaître, ſoit pour y avoir ſéjourné, ſoit parcequ'on la rencontre partout.

Je ne vous dis rien, Monſieur, de la *Fée des Balances*, ou les apparences trompeuſes, parceque l'eſpece de dédicace que j'en ai faite à un ami, contient ce que je ne ferais que répéter ici.

L'excellente viſion qu'il m'a envoyée en échange ſera certainement goutée de tous les lecteurs. On y reconnait la touche du vrai ſage; mais du ſage ſenſible, qui couvre la vérité de fleurs, & la fait aimer paſſionément avant d'expoſer aux yeux des mortels ce que ſon auguſte aſpect peut imprimer de crainte.

Quelque tems avant la publication de tant de bons ouvrages ſur l'éducation j'avais compoſé les *Génies inſtituteurs*, ou *la Fontaine de ſapience*, d'idées relatives à cette matiere :

Jadis on voyait à Dodonne
Chênes parler & raiſonner,
Mieux que ne fait mainte perſonne,
Dont babil ſait étonner.

Ainſi on ne ſera point ſurpris de voir Cédres & Roſiers former des ſons, des ſens, des idées, & converſer avec leur éleve. Tout parle à l'enfance; mais tout ne devrait lui parler que pour l'inſtruire. Dans l'ordre ſocial, le bien & le mal, l'erreur & la vérité, marchent de compagnie, & ſe préſentent enſemble à l'ame qui ne peut encore les diſcerner. Pour remédier à cet inconvénient j'établis mon éleve dans la ſolitude. Si elle ne fut née avant *Acéle* & *Théodore*, j'aurais détruit tous les bouquets du jardin de ſapience, & n'aurais laiſſé ſubſiſter à leur place

que les immortels lauriers de Mde. la Comteſſe de GENLIS.

Vous demandés, Monſieur, quel nom je veux donner à mes ouvrages? Point d'autre que celui de *Contes ſages & fous*. Qui s'attachera à l'écorce ne verra de vrai que cette derniere épithete; l'autre ſera peut-être donnée par la claſſe moins ſuperficielle, & plus indulgente des Lecteurs. C'eſt-ce que votre ſuffrage me fait eſpérer. Du reſte, Monſieur, arrangés tout cela comme vous voudrés avec le Public; pour moi je le reſpecte trop pour oſer lui adreſſer la parole.

LA BAGUE D'OUBLI

OU

LES MALHEURS DE LA SENSIBILITÉ.

CONTE

inséré déja dans le journal des Dames du 14 Avril 1778.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

MADAME LA COMTESSE DE P***.

C'eſt à vous divine Comteſſe
Que ma Muſe offre ſes préſens.
Par quelle plus heureuſe adreſſe
Puis-je donner des partiſans
A ce conte du bon vieux tems?
Vous êtes une Enchantereſſe,
Tous les amours ſont vos enfans,
Et les prodiges les plus grands
Sont l'ouvrage aiſé de leur mere.

Dans ce ſiécle où l'on ne croit rien
Fée ou Génie, être aërien
Paſſent pour abſurde chimere:
Amour, de fiction menſongere

Eſt traité par plus d'un Vaurien.
L'erreur de l'un à l'autre pôle
Verſe un venin contagieux.
De votre bouche une ſeule parole
Peut arrêter ce venin dangereux.
Qui vous entend & voit vos yeux
Réforme auſſitôt ſon ſymbole
Et dit, *je crois au merveilleux.*

LA BAGUE D'OUBL

CONTE.

Du tems que les provinces étaient
royaumes, & les poſſeſſeurs de terres
ſouverains, la Fée *Semblant-de-rien* ha
tait le midi de la France. Pluſieurs aut
Fées du même canton y répandaient la t
reur ou la confiance, ſelon leurs diver
humeurs. Celle de *Semblant-de-rien* ét
un problême. On ne pouvait pénétrer
qu'elle penſait, ni deviner ſi l'on en ét
aimé, ou haï. Les Courtiſans venaient
prendre chez elle le grand art de diſſimul
& il était de mode que les meres lui conf
ſent l'éducation de leurs filles.

Le Sire de *Loyauté* & la Princeſſe *Fr*
chiſe tenaient leur Cour à quelques lie
du palais de la Fée. Amans conſtans, h
reux époux, ils ne connaiſſaient qu'am
& ſimpleſſe. Une antipathie ſecrette
avait toujours éloignés de *Semblant-de-r*

Cette Fée vindicative sentit leur dédain & jura de s'en venger.

Franchise se voyait prête à donner le jour au premier fruit de son himen. La tendresse, mere de la crainte, lui fit redouter le pouvoir de la Fée. Elle suivit la coutume de ce tems, & la fit inviter par des Ambassadeurs, chargés de magnifiques présens. Ses compagnes reçurent les mêmes honneurs. Enfin, le jour venu où *Franchise* devait accoucher, elle mit au jour une fille charmante. La blancheur surprenante de son teint la fit nommer *Candine*.

Toutes les Fées accourues douërent à l'envie la petite Princesse. Beauté, vertus, esprit, fortune, talens, rien ne fut oublié. *Semblant-de-rien* parla la derniere. Je doue, dit-elle, cette enfant de la plus excessive sensibilité. Que seraient tous vos dons sans le mien ? Agréables aux autres, sans l'art de sentir, ils seraient insipides à qui les possede.

Franchise & *Loyauté*, heureux par le sentiment, n'eurent garde de soupçonner ce don. Ils ne pouvaient penser qu'une cause si délicieuse eut dans son excès des suites funestes. *Semblant-de-rien* fut comblée d'actions de graces. En remontant dans son équipage, (c'etait un char de couleur de rose traîné par deux Angoras) elle ne put s'empêcher de sourire à sa vengeance. Ce sourire la dévoila aux yeux de *Toute-Bonne*. Cette Fée demeurée après les autres pour quel-

qu'acte de bienfaisance communiqua ses craintes à *Franchise*, & pour détourner les malheurs qui semblaient menacer la petite Princesse, il fut décidé que dès l'âge de sept ans elle serait confiée à *Toute-Bonne*.

Loyauté & *Franchise* ne tardèrent pas à s'apercevoir de la trahison de *Semblant-de-rien*. *Candine* croissait en âge, en esprit, en beauté. A peine commençait-elle à parler qu'elle étonnait par ses saillies. Il semblait que le tems employé à développer l'organe de la langue l'eut été à cultiver son intelligence. En apprenant, elle paraissait ne faire que se ressouvenir. Lui présentait-on un instrument, ses petits doigts en s'y posant formaient les plus doux accords. Saisissait-elle un crayon, des couleurs, aussitôt les fleurs, les animaux, les objets qu'elle voyait se créoient sous sa main. Mais tous ces avantages étaient contrebalancés par une ame si délicate, si susceptible, qu'elle ne pouvait être heureuse tout un jour. La moindre plainte d'un malade, ou d'un malheureux lui causait des convulsions. Un mot moins tendre, un regard distrait la plongeait dans la tristesse. Si son petit chien criait, la Princesse tremblante, pâle, versait des larmes. Un jour son serin s'était cassé la pate; *Candine* tomba sans connaissance. En vain voulait-on lui prouver que les animaux n'étaient que de simples machines, son cœur plus Philosophe que *Descartes*, opposait à tous les raisonnemens le tact de la sympathie. Sa santé altérée par ces chocs perpétuels allarmait sans cesse *Loyauté* &

Franchiſe. Nul autre fruit de leur amour ne partageait leur tendreſſe. *Semblant-de-rien* avait frappé de ſtérilité ce couple fortuné, dont l'exiſtence, attachée à celle de *Candine*, ſe trouvait alors accablée d'autant de maux, qu'ils avaient connu de plaiſirs.

La petite Princeſſe atteignait à peine ſa ſeptiéme année quand *Toute-Bonne* vint la chercher pour l'élever dans ſon Palais. Elle frémit au péril des malheureux effets du don de *Semblant-de-rien*. Elle ſentit toutes les difficultés qu'il allait apporter à l'éducation qu'elle voulait lui donner. (Mais la véritable bienfaiſance ne ſe rebute pas aiſément) Elle conſola de ſon mieux *Franchiſe* & *Loyauté*, & leur promit d'employer toutes les reſſources de ſon art pour faire recouvrer à ſa pupille cette douce tranquilité d'âme, ſans laquelle il n'eſt point de bonheur.

La Cour de *Toute-Bonne* étaît nombreuſe. Tous ceux qui déſiraient quelque bien, venaient le chercher auprès d'elle & étaient ſûrs de l'obtenir de la main bienfaiſante. Et qui eſt-ce qui ne déſire point ? Fous, ſages, bons, méchans, ſots & gens d'eſprit, tous logent le déſir. Ses courtiſans étaient donc un mélange de toutes les eſpeces. La merveilleuſe *Candine* fut d'abord l'objet de l'admiration, & devint bientôt celui de l'envie. De-là, quelle nouvelle ſource de chagrins pour elle ! Si elle ſe choiſiſſait une amie, bientôt ſes ſuccès la changeaient en ennemie. Si quel-

que Prince rendait hommage à ſes charmes, auſſitôt mille voix s'uniſſaient pour la calomnier. *Candine* toujours franche, toujours aimante, recherchait, prévenait ſes compagnes avec cet intérêt tendre qui prouve la ſupériorité de l'ame. Leur jalouſie en redoublait, elles ſe ſentaient plus humiliées que flattées ; car le vice ne peut ſe diſſimuler intérieurement ſa baſſeſſe.

Candine toujours rebutée ou trahie par des cœurs inſenſibles ou faux, paſſait ſes jours dans les angoiſſes, & ſes nuits dans les larmes. «Hélas ! diſait elle à *Toute-*» *Bonne*, quel malheur eſt le mien ! j'aime, » je m'intéreſſe à tout, & je ne puis être » aimée de perſonne. Conduiſés-moi dans » quelque déſert, bien loin des hommes, » où je ne voye que des lions & des ours. » Si je viens à les aimer & qu'ils me dé» vorent, au moins ne ſerais-je pas ſur» priſe de leur férocité.» *Toute-Bonne* l'encourageait & l'inſtruiſait. Ma fille, lui dit-elle, le genre humain eſt compoſé de bons & de méchans, comme le genre animal l'eſt de bêtes carnacieres & d'animaux paiſibles. Il faut opter entre ces deux lots. Si vous voulés je vous ferai perdre cette ſenſibilité qui vous tue. Mais il faudra revêtir le caractere oppoſé, & prendre les vices qui dans les autres vous rendent ſi malheureuſe. Ah ! ma Bonne, reprit vivement la Princeſſe, gardés-vous-en bien ; j'aime mieux pleurer toute ma vie, que de faire verſer une ſeule larme.

Cependant la triſteſſe conſumait inſenſi-

blement *Candine*. *Toute-Bonne* eſpérait que l'habitude émouſſerait enfin cette délicateſſe importune, ou que l'amour venant à s'emparer de ſon cœur tournerait toutes ſes facultés vers un ſeul objet. Son attention ſe portait à en choiſir un qui fut digne de ſa pupille.

Six années s'étaient écoulées dans ces agitations, lorsqu'il parut à la Cour de la Fée un jeune Prince étranger. Il était beau & dans cet âge où la *Franchiſe* eſt encore la qualité dominante de l'âme. Voir *Candine*, l'aimer, le lui dire, fut l'affaire d'un jour. Son humeur véhémente ne connaiſſait ni réſerve, ni miſtére. La Princeſſe charmée de cette vérité de caractére éprouva un genre de ſentiment tout nouveau pour elle. Jamais l'amour n'avait été plus enfant qu'il le paraiſſait dans ce jeune couple. Les petits jeux, les innocentes careſſes les occupaient tout le jour. *Candine* ne s'en cachait pas. La véritable innocence ne ſait rougir. Cependant la troupe envieuſe qui les obſervait, & qui ne cherchait qu'un prétexte, ſaiſit celui-ci. Des rapports outrageans furent faits à *Toute-Bonne*. Elle interroge *Candine*. Ma fille, lui-dit elle, comment trouvés-vous cet étranger qui depuis quelque tems habite ma Cour? — ah! charmant, ma Bonne.— Et que vous dit-il? — Qu'il m'aime. — Que lui répondés-vous? — Que je l'aime auſſi.— Comment prouve-t-il ſa tendreſſe?— En ne me quittant point, en ne regardant que moi, en me faiſant des careſſes comme

mon petit oiseau. Il presse mes levres des siennes & me jure un amour éternel. — Quoi ma fille, reprit la Fée, vous lui accordés de telles faveurs? — Pourquoi non, ma Bonne? Je caresse mon Epagneul, je baise mon canari, ne puis-je pas baiser aussi mon ami? — Non, ma fille; ces caresses que vous croyés innocentes sont les premiers piéges que l'amour tend à la candeur; l'honnêteté les condamne. Ah! ma Bonne, s'écria *Candine*, il faut que le Prince n'en sache rien; car sûrement il ne les ferait pas.

Cette conversation porta dans l'ame de *Candine* une lumiere douloureuse. Quoi! disait-elle, tourmentée jusqu'à présent par l'insensibilité ou la perfidie de tout ce que j'ai connu, faut-il me refuser au seul objet dont je me croyais aimée? Elle courut partager avec son amant les instructions de *Toute-Bonne*. Qu'elle fut surprise de voir le Prince rire de son ignorance & lui demander de nouvelles preuves de son amour? Le voile enchanteur de l'estime tomba alors des yeux de *Candine*. Ne trouvant plus dans son amant la chimére de perfection qu'elle adorait, elle le quitte indignée, & court cacher à tous les yeux sa douleur, & ses regrets.

Cependant le Prince plus ardent, rebuté des rigueurs de *Candine* vôle vers de nouveaux objets, & quitte la Cour de *Toute-Bonne* après en avoir obtenu la grace qu'il était venu solliciter.

Candine, plus malheureuse que jamais, pensa payer de sa vie l'infidélité de son amant. Elle avait entrevu le seul genre de bonheur fait pour son cœur, & le croyait perdu pour jamais. Une langueur affreuse succéda à son désespoir. *Toute-Bonne* la voyait périr entre ses mains sans pouvoir détruire le fatal venin que *Semblant-de-rien* avait attaché au sort de cette Princesse. Sa puissance était inférieure à celle de sa compagne; car dans le monde des Fées, comme dans le nôtre, le droit du plus fort domine, & est presque toujours le partage du méchant.

La bonne Fée imagina enfin de faire voyager la Princesse. Elle espérait que le mouvement, la variété des objets, leur rapidité, qui ne permettrait pas à son ame de s'y attacher fortement, feraient au moins une diversion passagère qui donnerait à sa santé le tems de se rétablir.

La Fée *Frivolide* tenait alors le rang le plus distingué dans les Gaules. Sa cour brillante était composée de l'élite des deux sexes. On venait y prendre le ton & les graces. Des fêtes perpétuelles y suivaient les ris & les jeux, on les prenait pour le bonheur. La troupe enivrée croyait exister délicieusement en ne sentant point son existence. Ce fut-là que *Toute-Bonne* conduisit *Candine*. Leur arrivée redoubla les plaisirs. L'engouement marqué de la Fée, mit *Candine* à la mode pendant une semaine. Il n'était bruit que de ses talens, & de son esprit. Elle avait tous les tons,

celui-ci ne lui fut point étranger. D'abord elle goûta cette foule & cette diſſipation qui l'arrachaient à elle-même. Mais bientôt ennuyée du vide que ſon cœur éprouvait, ah! *Ma Bonne*, dit-elle à la Fée, quel pays! l'étourdiſſement y tient lieu de jouiſſance. Rien n'y parle à l'eſprit, rien n'y intéreſſe le cœur. Peu s'en faut que je ne regrette mes chagrins!

Elle ne tarda pas à les voir renaître. Quinze jours étaient à peine écoulés que la Fée *Tracaſſière*, voiſine de *Frivolide*, & amenée par *Semblant-de-rien*, arriva, ſuivie de ſes favorites. C'était une douzaine de femmes maigres, pâles, rouges, ou replettes, dont le phyſique était l'emblême de leur diverſes paſſions. *Candine* devint l'objet de leur jalouſie dès qu'elles l'apperçurent. Sa douceur tendre, ſes politeſſes affectueuſes ne purent aſſoupir leur envie. Les propos ſemés ſourdement, les calomnies adroites, les caquets multipliés, eurent bientôt entraîné *Frivolide*, dont le caractere inconſtant cédait à toutes les impreſſions. Sa Cour ſuivit ſon exemple; un jeune Chevalier reſta ſeul attaché à *Candine*. Il s'appellait *Roſicle* & était neveu de l'enchanteur *Merlin*. Une figure agréable, une taille ſvelte, un extérieur léger, cachaient en lui une ame généreuſe & ſenſible. La mode ne l'avait point entraîné aux pieds de *Candine*. Une douce ſympathie fut pour lui le commencement de l'amour le plus conſtant.

La Cour de *Frivolide* excluait le ſenti-

ment. On n'y connaiſſait que l'impreſſion du moment. L'occaſion, le caprice uniſſaient paſſagérement les individus. L'amour y était traité de fable, & le cœur de mot abuſif. *Candine* avait pénétré les défauts de cette Cour. Le tact de l'ame eſt infaillible quand l'amour-propre ne lui donne pas le change. Quelle apparence de trouver parmi ces êtres ſuperficiels l'amant que ſon cœur cherchait depuis qu'elle avait entrevu l'amour. Ce fut avec effroi qu'elle s'apperçut de ſon penchant pour *Roſicle*. Ah! *Ma Bonne*, dit elle à ſa tendre Fée, quittons ce fatal Palais; la haine m'y pourſuit, & je crains bien que l'amour ne m'y prépare de nouveaux malheurs. *Roſicle* me dit qu'il m'aime. Seul digne d'eſtime dans ce pays, j'appréhende qu'il ne me perſuade. Mais que dis-je? Hélas! je le ſuis déja. Un moment encore & mon cœur ne ſera plus en ma puiſſance.

Ma fille, répartit la Fée, ne vous allarmés point. *Roſicle* eſt digne de vous. *Merlin*, Souverain des Enchanteurs, pourra peut-être délivrer vos jours du funeſte aſcendant de *Semblant-de-rien*. Cette Fée eſt ici, laiſſés-moi le tems de l'obſerver. Je veux eſſayer d'obtenir d'elle-même la révocation de votre *deſtin*. Si, par ſes ruſes ordinaires, elle élude mes inſtances, nous partirons, nous irons implorer les Génies ſupérieurs. Inſtruiſés *Roſicle* de notre prochain départ. S'il quitte cette Cour, s'il vous ſuit, ſon amour ſera certain. Tâchés de ſuſpendre vos ſentimens juſqu'à cette épreuve.

Cependant *Roſicle* ne quittait plus la Princeſſe. Il employait pour la charmer tout ce que l'amour a de reſpectueux, de ſéduiſant, de tendre & d'eſtimable. Ces traits ſont irréſiſtibles, & n'appartiennent qu'au véritable amour. *Candine*, vivement touchée, ne put cacher ſa tendreſſe à ſon amant. *Tracaſſiere* les obſervait, toujours en mouvement, ſe fourant partout, elle était l'Argus de *Semblant-de-rien*. Quel coup de foudre pour celle-ci quand elle apprit l'intelligence de nos deux amans! *Roſicle* lui plaiſait depuis longtemps, & l'avait toujours dédaignée. C'était pour le voir qu'elle arrivait chés *Frivolide*. Sa haine pour *Candine* en prit de nouvelles forces. A quel point n'eut-elle pas porté ſa rage, ſi la protection de *Toute-Bonne* n'eut garanti la Princeſſe de ſes attentats. Elle ne pouvait la perſécuter que dans la perſonne de ſon amant, mais cet amant lui plaiſait; l'amour borna ſa vangeance au ſoin de l'enlever à ſa rivale.

Elle était dans ces diſpoſitions, lorſque *Toute-Bonne* vint la trouver pour ſolliciter la fin des malheurs de ſa pupile. Quand les paſſions ſont à leur comble, la diſſimulation la plus profonde devient un voile trop léger pour les cacher. *Semblant-de-rien*, furieuſe au ſeul nom de *Candine*, fut aiſément pénétrée par *Toute-Bonne*. Ma ſœur, lui-dit celle-ci, en la quittant, j'en appelle au Génie ſouverain, il me fera raiſon de vos injuſtices.

A ces mots, elle vole vers la Princeſſe.

Quittons ces lieux, charmante *Candine*, votre ennemie y triomphe; je l'ay trouvée inexorable. Allons chercher le secours des Etres supérieurs.

Candine attendait *Roficle*. Ma Bonne, dit-elle, partirons-nous sans informer *Roficle* de nos démarches? Il va venir. Ce moment est l'épreuve de son amour; ah! laissés-moi jouir du bonheur de le trouver fidele.

Cependant le jour s'écoule, *Candine* en compte d'abord les heures, ensuite les minutes. La nuit arrive, *Roficle* n'a point paru. *Candine* tremblante, éplorée, se jette dans les bras de la Fée. Ah! ma Bonne, mon amant n'est plus! *Roficle* ne peut être que mort. Mes malheurs vont finir. Mon ame s'envôle pour le rejoindre dans un monde où nos ennemis ne pourront nous atteindre. A ces mots elle tombe sans mouvement, & presque sans vie. *Toute-Bonne* saisit ce moment pour l'enlever de ce lieu funeste. Elle ignorait elle-même ce qu'était devenu *Roficle*. Ses livres lui apprenaient qu'il avait disparu, que peut-être *Candine* & lui se rejoindraient; mais qu'il fallait auparavant que l'un & l'autre essuyassent de nouvelles traverses.

Le char de la Fée transporta *Candine* évanouie dans les Etats du Génie *Raisonnable*. Sa Cour était petite, son Palais simple & majestueux. Une troupe d'érudits y rassemblaient toutes les maximes, & les apophtegmes des anciens Philoso-

phes. Le maintien du Génie était froid & auſtére. Ses favoris calquaient leur extérieur ſur le ſien. Les graces n'avaient jamais approché de ce ſéjour. Elles y entrerent pour la premiere fois avec la Princeſſe évanouie. *Toute-Bonne* conta ſes malheurs au Génie. Toujours en garde contre le ſentiment, il l'écouta avec application, mais ſans intérêt. Rappellons-là, dit-il, à la vie, après quoi nous tâcherons de lui apprendre à en diriger l'uſage.

D'habiles Médecins par le ſecours de leur part firent enfin revenir l'ame de *Candine* dans le corps charmant qu'elle venait preſque d'abandonner. Quel fut le déſeſpoir de la Princeſſe, en ſentant renouer une trâme qu'elle ne ſe flattait plus d'unir au ſort de ſon amant. Cruels! s'écria-t-elle, ne me rendés vous la vie que pour me faire ſentir une longue mort? Et vous, ma Bonne, & vous, n'êtes vous pas fatiguée de vos inutiles ſoins? Ah! Pourquoi mon cœur ne peut-il ſe borner au ſentiment de vos bontés. Mais rendez-moi *Roſicle* ou le trépas. *Toute-Bonne*, pénétrée de douleur fit d'abord naître le doute, enſuite l'eſpérance dans l'ame de la Princeſſe. *Roſicle*, dit-elle, voit peut-être encore la lumiere. Une ſimple conjecture vous effraye, & vous fait quitter un monde que votre amant habite. Le deſtin vous ſépare, mais il peut vous réunir. Vivés, ma fille, le Génie *Raiſonnable* vous offre le courage dont vous avés beſoin pour lutter contre vos malheurs. Implorés-le, & conſer-

vous pour revoir, ou du moins pour chercher *Roficle*.

A ce nom chéri la Princeſſe revint tout-à-fait à elle, & conſentit à recevoir les ſecours qu'on lui prodiguait. La converſation du Génie, ſes conſeils ſages occupérent quelque tems l'attention de *Candine*; mais l'ennui s'empara inſenſiblement de ſon ame. Le ſeul eſpoir de retrouver *Roficle* la rendait à la vie, & ſon eſprit ne s'occupait qu'à en trouver les moyens. S'il reſpire ſe diſait-elle, il m'aime, & s'il m'aime que ne fera-t-il point pour me rejoindre. Sans doute, incertain de mon ſort, il volera chés *Toute-Bonne*. A ſon âge on ne vient point ici, & au mien on ne peut imaginer que j'y ſois. Dès ce moment elle ne ſongeat qu'à obtenir de la Fée le retour dans ſon Palais.

Ma Bonne, lui dit-elle enfin, je révère le Génie; mais croyés-moi, il ne peut rien contre le mal qui m'accable. Il parle à mon intelligence, il la ſatisfait; mais rien de ce qu'il dit n'arrive à mon cœur. En m'éclairant il me fait ſouffrir un tourment de plus, celui de mieux connaître ma faibleſſe. Vos ſoins, vos tendres leçons, plus analogues à mon ame, y répandent plus de conſolations. Ramenés moi dans votre Palais. J'eſpére y trouver le calme que je n'ay point dans celui-ci, où l'importune & dure raiſon me fatigue par ſes inutiles combats.

Toute-Bonne y conſentit; mais ſa Cour, azile des malheureux, était le lieu le plus

funeſte pour l'ame ſenſible de la Princeſſe. Spectatrice toujours intéreſſée des infortunes d'autrui, ſon cœur s'impregnait de toutes celles dont on lui offrait la vue. Les vices, les méchancetés lui faiſaient éprouver un chagrin, non d'amour-propre, mais d'horreur & de compaſſion. En un mot pour que *Candine* fut heureuſe, il eut fallu la placer dans un point de l'univers où il n'y eut eu ni malheureux, ni méchans. L'ignorance où elle était du ſort de ſon amant mettait le comble à ſes maux. Prête à ſuccomber ſous les atteintes multipliées de ſa ſenſibilité, elle reſſemblait à une de ces ombres que l'on imagine errantes ſur leurs tombeaux. Sa beauté n'était plus un objet de jalouſie, mais ſon eſprit en était encore un d'envie. Les ſots, dont l'univers abonde, haïſſaient une ſupériorité, hélas! trop mitigée par ſon cœur. *Toute-Bonne* était ſa ſeule amie, ſa ſeule conſolation. Ma fille, lui-dit un jour la Fée, je vous apporte une heureuſe nouvelle. Le ſage *Merlin* vient d'arriver d'un long voyage dans les planetes. Allons implorer ſes lumieres & ſa puiſſance. Allons, s'écria la Princeſſe. Ah! qu'il faſſe pour moi ce qu'il voudra, mais qu'il retrouve *Roſicle*.

Le char de la Fée, attelé de douze colombes, les eut bientôt transportées chés l'Enchanteur. Sa taille était haute, ſon viſage auguſte, mais ſerein & affectueux. Il avait l'air d'un Dieu bienfaiſant. Il aimait *Toute-Bonne*, il la reçut avec joie. L'état déplorable de *Candine* le toucha ſenſible-

ment. Sa ſcience profonde lui fit aiſément pénétrer le ſecret du ſort de la Princeſſe. Je ſais, dit-il, aimable Fée, le ſujet qui vous amene. Mon intérêt eſt joint au votre. La perfide *Semblant-de-rien* eſt notre ennemie commune. Depuis longtemps ſa fauſſe ſageſſe ſert de voile aux vices honteux & aux viles paſſions de ſon ame. Elle aime mon neveu autant qu'elle hait votre Pupile. Ne pouvant le gagner par ſes artifices, elle le retient par ſes charmes. Une métamorphoſe décevante le cache à tous les yeux. C'eſt lui, qui ſous la figure d'un épagneul ne quitte ni les bras, ni les genoux de la Fée. Elle a cru que cette forme influerait ſur ſon cœur, & que l'attachement ordinaire à cette eſpece d'animal paſſerait juſqu'à l'ame de *Roſicle*. Elle s'eſt trompée. Le pouvoir de l'amour, ſupérieur au ſien, le conſerve fidele à ſa chere *Candine*. Je veux le délivrer, & punir la perfide d'une maniére éclatante; mais auparavant il faut ſecourir la charmante Princeſſe. Le Génie *Inſouciant* poſſede un talisman ſûr, c'eſt une Bague, appelée *la Bague d'oubli*; elle a le pouvoir d'effacer toutes les impreſſions douloureuſes, & de n'ouvrir l'ame qu'à celles qui ſont heureuſes ou agréables . . . Ah! ſouverain des Enchanteurs, s'écria *Candine*, permettés que je refuſe ce don, il me ferait peut-être oublier mon amour, & cet amour m'eſt plus cher que la vie.

Raſſurés-vous, aimable *Candine*, reprit le ſage; votre amour étant heureux, ne ſera point dans le cas d'être oublié. Si les

passions pouvaient encore arriver jusqu'à mon ame, la tendresse de la votre me ferait envier le sort de mon neveu. Mais hâtons votre bonheur. Partez, j'irai bientôt vous rejoindre. Je vais forger l'arme triomphante qui doit détruire notre ennemie. Cependant laissés votre char. Vos faibles colombes ne pourraient vous mener jusqu'au pays *d'insouciance*. Il est placé fort au dessus de ce monde sublunaire, dans une des étoiles de la voye-lactée. Six aigles vigoureuses & brillantes comme le soleil qu'elles osent fixer, vous enleveront j'usqu'au palais du Génie. Je vais les faire atteler à un de ces chars d'air condensé dans lesquels je parcoure les globes. Ces tablettes instruiront le Génie de votre sort, de mes desseins, de vos désirs, & vous le rendront entiérement favorable.

Candine sentit pour la premiere fois une joie pure pénétrer son cœur, & cette joie fit renaître une partie de sa beauté. Elle se jetta aux pieds de *Merlin* avec un de ces transports de sensibilité qu'elle seule pouvait éprouver. *Toute-Bonne* y joignit les siens. L'Enchanteur les prit par la main, & les plaça dans son char, ordonnant à ses superbes oiseaux de les mener à *l'étoile d'insouciance*.

Le vol rapide de ces aigles imitait celui de la pensée. En un instant elles franchirent les vastes plaines de l'air, & arriverent dans les états du Génie. Combien de ce point de vue les objets diminuerent-ils

aux yeux de *Candine*. Les hommes ne furent à ſes regards que d'imperceptibles atômes, ſe promenant au milieu de vaines apparences. Les rangs, les dignités, les honneurs éblouiſſans de ce monde, lui parurent comme le grain de ſable coloré, dont s'enorgueillirait l'inſecte créé aujourd'hui pour mourir demain.

L'air du pays étant parfaitement pur, faiſait appercevoir les choſes les plus lointaines ; mais l'œil égaré revenait avec plus de plaiſir ſur ce lieu charmant. Un vernis doux & frais ſemblait y colorer tous les objets. Le gazon y conſervait en tout tems la teinte du mois de mai. La roſe paraiſſait toujours éclore, & l'épine dépouillée de sa pointe acérée ne lui ſervait que de parure. Les oiſeaux y faiſaient retentir jour & nuit les accens du plaiſir. Nulle plainte, nul gémiſſement n'y troublaient l'harmonie du bonheur.

A meſure que le char avançait, *Candine* ſemblait reprendre une nouvelle exiſtence. Enfin elles arriverent au palais. L'aſpect en était riant, l'intérieur plus élégant que magnifique. La décoration & le faſte ne ſont que trop ſouvent le maſque de l'inſuffiſance.

Le Génie, ſuivi de ſa Cour, vint recevoir la Fée & la Princeſſe. Son accueil auſſi aiſé qu'honnête prouvait la bonté de ſon ame. Il prit les tablettes de *Merlin*, & dans l'inſtant préſentant à *Candine* la

Bague magique, Charmante Princeſſe, dit-il, je ne pouvais en orner une plus belle main, ni rendre le repos à une plus belle ame. Ce don vous ſerait inutile ſi vous reſtiés parmi nous : mais le deſtin vous a ſoumiſe à une exiſtence mortelle. La vie humaine étant un compoſé de biens & de maux, il eſt impoſſible que des atteintes douloureuſes n'arrivent encore jusqu'à vous. Cette Bague les rendra nulles, en les faiſant diſparaître de votre eſprit, & ne laiſſant votre ame ouverte qu'aux impreſſions agréables. Ainſi la méchanceté de *Semblant-de-rien* vous aura conduit au genre de bonheur le plus parfait dont la nature humaine puiſſe jouir. L'aſpect de votre félicité ſera ſon premier ſupplice. Une fête extraordinaire, que je donne dans trois jours, aſſemblera près de moi les Fées & les Génies. Votre ennemie y viendra, & ſe livrera elle-même aux mains qui doivent la punir. Vous, charmante Princeſſe, reſtés en ces lieux. Apprenés-y à connaître les humains, & à les juger. Il faut s'élever au deſſus d'eux pour trouver leur vrai point-de-vue.

Candine pénétrée de reconnaiſſance dit au Génie : Etre ſublime, l'excès du ſentiment faiſait mon malheur dans le monde terreſtre ; depuis que je ſuis auprès de vous il fait mon bonheur. En effet la *Bague d'oubli* avait opéré une transformation ſubite dans l'ame de *Candine*. A peine ſa main en était-elle décorée que le doux ſourire vint pour jamais embellir ſes traits. Ses

peines paſſées devinrent comme ces ſonges dont il ne reſte nulle trace au réveil. Le ſouvenir de ſon amant n'était plus un tourment pour ſon cœur. Elle goûtait le bien d'aimer, & ne ſentait que les plaiſirs d'une eſpérance certaine. Son eſprit devenu plus tranquile & plus libre, s'ornait des connaiſſances les plus utiles. Surpriſe de reconnaître à la Cour *d'Inſouciant* quelques uns des favoris de *Raiſonnable*, elle fit part à *Toute-Bonne* de ſon étonnement. Ma fille, lui dit la Fée, on ne vient jamais ici ſans paſſer par le pays *de la Raiſon*; mais la route eſt trompeuſe. Beaucoup de voyageurs s'égarent, & ſont arrêtés en chemin par la Fée *Pédante* qui les enferme dans un obſcur palais. D'autres déçus par le Génie de *l'Orgueil*, ſe fixent auprés de lui, & deviennent eſclaves des opinions humaines: eſpece volatile, qui peuple ſeule les Etats de ce faux Génie.

Cependant les heures rapides eurent bientôt amené le jour célèbre qui devait réunir à la Cour *d'Inſouciant* tous les eſprits ſupérieurs. *Semblant-de-rien* arriva avec ſes compagnes. Quel fut ſon effroi en appercevant *Toute-Bonne* & *Candine*, & *Candine* plus belle, plus brillante que jamais. Elle voulut fuir; mais elle était ſous la puiſſance du Génie, qui la rendit immobile. Le fidele Epagneul, toujours triſte, dormait ſur les genoux de la Fée. L'impulſion de l'amour, en préſence de l'objet aimé, le reveilla bien plus que la fineſſe de ſes organes. A peine apperçut-il ſa chere Prin-

teſſe qu'il fit un cri perçant, & voulut courir à elle. *Semblant-de-rien* s'efforçait en vain de le retenir. Il mordait, s'élançait, & dans ſes efforts aurait briſé ſa fragile envelope, ſi l'Enchanteur *Merlin* venant à paraître n'eut fixé l'attention de la Fée. Perfide, lui-dit ce ſage, reçois le prix de tes forfaits. Le plus grand ſupplice de l'hypocriſie eſt de ſe voir démaſquée. En même tems il lui préſenta le miroir de vérité. Les traits de *Semblant-de-rien* y furent à peine réfléchis, que reprenant leur véritable forme, elle parut aux yeux de l'aſſemblée ſous celle de tous les vices. Jamais monſtre plus hideux n'était ſorti des enfers. Pour combler ſes malheurs la glace fidele, rendant à *Roſicle* ſa figure naturelle, il courut ſe jetter aux pieds de *Candine*, & tous deux transportés d'amour & de joie, béniſſaient *Toute-Bonne*, *Merlin* & le *Génie*. Le bonheur de ces amans augmenta les plaiſirs de la fête. On força *Semblant-de-rien* d'y reſter. Le moment du départ étant arrivé on la renvoya dans une influence peſtilencielle qui ne mit fin à ſes jours qu'au bout d'un ſiécle, pendant l'eſpace duquel elle fut l'horreur & l'effroi de tous les Cantons.

Merlin & *Toute-Bonne*, *Candine* & *Roſicle*, comblés des faveurs du Génie, ſe rendirent à la Cour de *Loyauté* & de *Franchiſe*. La joie de ce tendre couple fut égale à la douleur dont le ſort de la Princeſſe les accablait depuis ſa naiſſance. *Roſicle* leur fut préſenté par l'Enchanteur. Ses vertus, ſes

agrémens, ſon amour, les remplirent de tendreſſe & d'eſtime. Ils l'adoptérent pour fils en le rendant l'heureux époux de ſon amante. Leur Cour devint le berceau des vertus Gauloiſes.

Candine & *Roſicle*, en les conſervant y ajoutérent la gaiéte qui fut depuis le caractére des ſujets du *Bon-Henri*. C'eſt de leurs Etats que vient originairement l'eſpece ſi rare & ſi parfaite du Français raiſonable.

Merlin & *Toute-Bonne* protégérent toujours *Roſicle* & *Candine*. La Bague d'oubli ſe conſerva quelque tems chés leurs deſcendans. Le Génie l'a repriſe depuis, & lui ſeul en diſpoſe aujourd'hui.

LE SAGE ALFARAN

CONTE.

LE SAGE ALFARAN,

CONTE.

A cinq ou ſix mille lieues de l'Europe vivait, il y a quelques centaines de ſiécles, un Roi qui était auſſi equitable que bon. Il regardait tous les hommes comme ſes ſemblables, & ne voyait dans ſes ſujets que des enfans faibles qui attendaient tout de ſon ſecours. Ce bon Roi avait une femme altiére, qui prenait les attributs de ſon rang pour les qualités de ſa perſonne, & ſe croyait d'une eſpece ſupérieure au commun de l'humanité. La beauté, ce charme tout-puiſſant, qui diviniſe ſon objet, était un ſecond piége pour ſa raiſon. Elle était parfaitement belle; le Roi l'aimait paſſionné-

ment; mais il souffrait avec peine cette orgueilleuse erreur, que tout son amour n'avait pu détruire.

Gloriane (c'était le nom de la Reine) avait un fils unique dont elle était idolâtre. Dès le berceau elle lui avait fait rendre des respects & des honneurs ridicules. Le petit Prince élevé dans cet enivrement de grandeur ne connaissait ni sa nature, ni celle des autres hommes. L'orgueil le plus outré faisait l'essence de son ame. Ses gouverneurs ne lui parlaient qu'à genoux, & il ne respectait dans la personne de son Pere que la royauté, dont il s'attendait à se voir un jour revêtu.

La Reine appelait cette démence une noble fierté, tandis que le Roi s'en désespérait. Il avait cru pouvoir tolérer les défauts de sa femme, comme n'influant pas directement sur ses peuples; mais il ne pouvait les voir sans frémir dans l'héritier de son trône. Ce jeune Prince se nommait *Zénith*, & atteignait alors sa seizième année.

Un jour qu'après une longue chasse le bon Roy séparé de sa suite rêvait tristement assis sous un arbre, il apperçut un vieillard dont l'air majestueux perçait à travers les livrées de la misére. Ce pauvre homme employait toutes ses forces à prévenir la chute d'un sac fort lourd qu'il portait sur ses épaules. Ses efforts n'auraient servi qu'à l'entraîner avec le fardeau, si le Roi cou-

rant à lui ne l'eut aidé à le poſer doucement par terre. Bon Pere, dit le Monarque, vous êtes trop faible pour un tel poids : ma ſuite va ſans doute me rejoindre, dites où vous demeurés, je vous y ferai conduire, & j'aſſurerai à votre vieilleſſe le repos dont elle a beſoin.

Dans ce moment *Zénith* ſuivi d'une brillante troupe d'adorateurs venait au devant du Roi. Il s'indigne de le trouver faiſant la converſation avec un tel malheureux. Pardonnés, Sire, lui dit-il, mais il me ſemble que vous dégradés votre rang. On fait porter du ſecours à ces ſortes de gens ; mais c'eſt s'avilir que de le donner ſoi-même. Le Vieillard détournant alors les cheveux blancs qui couvraient une partie de ſon viſage, Sire, dit-il au Roi, tu ès un homme, & toi Prince, tu ès au-deſſous de la plus baſſe claſſe des êtres animés. Car tous ont de la ſenſibilité, toi ſeul parais dépourvu de cette heureuſe qualité. Le Prince, immobile de fureur, aurait voulu anéantir l'inſolent qui lui parlait ainſi ; mais la préſence du Roi ne permettant ni violence, ni menace, il tourna bride pour porter ſes plaintes à *Gloriane*, & lui faire partager la force de ſon reſſentiment.

Le roi, ſurpris de la fermeté du Vieillard, ne ſavait s'il devait récompenſer ou punir ſa hardieſſe, lorsque celui-ci continuant ; la vérité, dit-il, eſt donc toujours choquante pour l'oreille même des meilleurs Rois. La tienne eſt digne de l'entendre. Ah! Sire, laiſſes à la Reine & au Prince

les misérables prestiges de la vanité. Ton ame essentiellement grande est bien au dessus des rangs assignés sur la scène de ce monde. Que dirais-tu d'un souverain qui, oubliant ses nobles prérogatives, s'en orgueillirait du vil métier d'*histrion*. Tel est l'aveuglement de ceux qui perdent de vue la dignité de l'ame pour ne s'occuper que de la draperie qui la couvre ici-bas; Tu as besoin d'un ami, & ton fils d'un guide qui le désabuse. Je ne me suis offert à tes yeux sous cette forme abjecte que pour sonder ton cœur, & remplir ce double emploi. C'est par mon pouvoir que ta suite s'éloigne à present de toi, séduite par un phantôme qui te ressemble. Je suis *Alfaran* l'un des sept Enchanteurs attachés aux sept Planetes. La terre m'est échue en partage; viens contempler l'immensité de ses productions.

A ces mots il frappa un rocher qui se trouvait près d'eux au pied d'une montagne escarpée. Le roc s'ouvre, une galerie de cristal de roche les conduit à une caverne immense embellie de ce que la terre & la mer produisent en tous genres. Tout y était classé depuis la moindre particule de matière jusqu'à l'homme. C'était la création entiére mise sous les yeux du spectateur, qui suivait avec ravissement cette échelle des êtres, ouvrage d'une sagesse toute-puissante.

A côté de cette caverne une autre, non moins précieuse, semblait être le laboratoire de la nature. On la voyait composer le genre minéral & le végétal. Regardes, dit

le ſage, de combien de chefs-d'œuvres tu es la perfection. Cette matière inſenſible n'a par elle-même que l'étendue; le Créateur lui a imprimé le mouvement qui produit les formes. Celle-ci, faiblement organiſée, n'a que la circulation des ſucs néceſſaires à ſa ſubſiſtance. Cette autre perfectionnée a reçu une ſenſibilité qui ſe borne à ſon être. Cette faculté plus ou moins étendue éléve petit à-petit l'animal jusqu'au voiſinage de l'eſpèce humaine. Mais la penſée, ce don ſublime, fruit d'une eſſence immatérielle, unie à la ſubſtance terreſtre, n'appartient qu'à l'homme. Par elle il connaît, meſure toutes les exiſtences, & en jouit. C'eſt de lui que l'Etre ſuprême attend l'hommage de toute la nature. Son eſprit porte la matière au pied du trône du créateur, & ſes ſenſations animent l'univers. Vois par-là quelle eſt la dignité de tes ſemblables, & apprends à reſpecter la dignité de l'ame dans le moindre individu. Mais tu ne vois encore que la plus faible moitié des merveilles de la création. Suis-moi dans le palais inviſible que je me ſuis fait ſur cette montagne, & dont le ſol transparent laiſſe pénétrer dans cette caverne les rayons qui l'éclairent.

Alors *Alfaran* mena le Monarque dans ce palais dont le faite atteignait la région éthérée. Des chemins tracés vers toutes les planetes y formaient les plus beaux points de vue. Le Sage toucha les yeux du Roi, & lui fit appercevoir dans cette immenſité de mondes une multitude de nouveaux

êtres. La matiére ſubtiliſée à l'infini, & toujours jointe à l'eſprit, en formait les étonnantes variétés. Cette gradation touchait dans ſon dernier point à l'ordre ſublime des purs eſprits, claſſés eux-mêmes par les divers dégrés de l'intelligence & de l'amour.

Le Monarque accablé d'une admiration, que ſa ſubſtance mortelle pouvait à peine ſupporter, ſemblait anéanti dans l'excès du ſentiment. Ah! ſage *Alfaran*, s'écria-t-il enfin; je la vois cette véritable grandeur dont je n'avais pas encore l'idée. Elle conſiſte à nous dégager des liens de la matiére, & à nous rapprocher de ces eſprits céleſtes, comme la perfection de l'animal conſiſte à ſe rapprocher de l'homme. Mais comment, environnés d'erreurs & de piéges, pouvoir échapper à la ſéduction? faut-il vivre dans une contemplation perpétuelle? Non, répondit *Alfaran*, la vertu la plus ſimple eſt un chemin bien plus ſûr que le ſavoir. Portes ta vue encore quelques inſtans ſur ces êtres ſublimes que tu vois au plus haut dégré de gloire. Ce ſont les Génies bienfaiteurs, amis de l'ordre & de l'humanité. Ils s'occupent ſans relâche à maintenir l'un & à ſervir l'autre. Imites-les, ſans t'enorgueillir de tes modeles. Songes que tout eſt inſecte aux yeux du Créateur, & que rien n'eſt grand que ce qui lui reſſemble.

Le Monarque attendri regardant alors le ſage: O divin *Alfaran*, lui dit-il, vous

connaiſſés le cœur d'un pere ; il n'a point de deſir plus preſſant que la perfection de l'être auquel il a donné le jour. Vous m'avés promis vos bontés pour mon fils. Ah ! daignés l'appellér près de vous. Dévoilés à ſes yeux, comme aux miens, les merveilles de l'univers & la nature de tous les êtres ; ſon ame éclairée ne verra plus de dignité que dans le mérite, ni d'élévation que dans la vertu. Tu te trompes, répondit le ſage, en jugeant l'ame de ton fils par la tienne. Je me garderai bien de l'initier aux miſtéres que je viens de te communiquer. Le vice qui l'obſéde en ferait un pernicieux uſage. Les lumieres qu'il recevrait l'enfleraient au lieu de l'élever. Il faut l'humilier, le pénétrer du ſentiment de ſa faibleſſe, du néant des diſtinctions terreſtres, avant de l'inſtruire de la dignité réelle de ſon ame. Il n'eſt ni méchant, ni cruel : gonflé par lui-même, ſéduit par ſes entours, il deviendrait l'un & l'autre ; on ne peut le guérir qu'en l'arrachant à ſa poſition. Ne crains rien pour lui, et attends avec tranquilité l'effet de mes promeſſes. Un jour viendra que réunis tout deux dans cette demeure, vous n'en ſortirés que pour faire également la félicité des peuples et la votre. En attendant voici une clef d'aimant avec laquelle tu ouvriras le roc quand tu voudra me venir voir, ou méditer en paix dans cet azile.

A ces mots l'Enchanteur toucha les yeux du Roi ; ils redevinrent dans leur état na-

turel, et il se trouva dans son Palais au moment où le phantôme qui lui ressemblait venait de se mettre au lit.

Le lendemain *Gloriane* vint demander le supplice de cet audacieux qui avait offensé son fils. Le Monarque répondit qu'il n'était pas Roi pour punir la vérité, mais pour la récompenser. La Reine outrée de dépit fit chercher inutilement le viellard. Sa vangeance, qu'elle nommait justice, fut sans effet, & ne servit qu'à prouver la bassesse de ceux qui se vouerent à la satisfaire.

Une année se passa encore sans qu'il arrivât rien de nouveau au jeune Prince. Son orgueil s'accroissait chaque jour de tout ce que l'adulation y ajoutait. Toujours environné de flatteurs, il se plaisait à faire avec eux des courses de chevaux dans lesquelles on lui laissait la petite gloire du triomphe. Un jour que son courfier fougueux l'avait emporté fort loin, il survint un orage affreux. La pluie tombait avec furie, les éclairs embrâsaient l'atmosphére. Il semblait que le feu & l'eau se disputaient l'avantage de détruire la terre. La foudre effraya tellement le cheval de *Zénith*, qu'il se cabra, désarçonna son maître & s'enfuit à travers champs. Le Prince, obligé de chercher un azile, entre dans une petite maison dont l'aspect était propre & riant. Une jeune fille, belle comme le Printems, n'ayant que des fleurs pour parure, & cachant sous l'habit de bergere tous les appas des Graces, vint le recevoir. Le Prince n'avait

vait jamais vu que les femmes de sa cour. L'art y défigurait la beauté, & la magnificence la ternissait par son éclat. Les charmes de la jeune villageoise, la sérénité de ses traits, la perfection de sa taille qu'un voile léger couvrait sans la cacher, charmerent à la fois les yeux & le cœur du Prince. Il sentit pour la premiere fois son ame s'élancer vers un autre objet que lui-même, & ses désirs s'y attacher uniquement, malgré l'intervalle immense qui les séparait. Quel prodige! s'écria-t-il, tout éperdu. Ah! qui que vous soyés, dites-moi votre nom, apprenés-moi qu'elle est la Beauté qui m'enchante? Seigneur, répondit la bergere, avec une voix dont la douceur était un nouveau charme: On m'appelle *Nadire*, j'ai perdu mes parens dés mon enfance, & je jouis de leur petit héritage sous la conduite d'une nourrice tendre & sage, dont les soins ne me laissent que les plaisirs de la vie champêtre sans aucun de ses embarras. Mais vos habits sont mouillés, souffrés que le feu leur ôte une humidité qui pourrait vous faire mal. Votre course vous a échauffé; du lait & des fruits vont vous rafraichir. Pendant que la *Bonne* séchait les vêtemens du Prince, les belles mains de *Nadire* préparaient une collation délicieuse. Chacun de ses mouvemens développait une nouvelle grace, & ajoutait un nouveau dégré à l'ardeur de *Zénith*. L'amour l'aurait précipité aux pieds de la Bergere, l'orgueil le retenait. Ces impulsions contraires lui faisaient éprouver un orage intérieur, mille fois plus terrible

que celui qui venait d'effrayer la nature. Aimable *Nadire*, dit-il enfin, le zèle actif, les attentions dont vous comblés votre hôte lui font croire qu'il ne vous eſt pas inconnu. Pardonnés-moi, Seigneur, reprit elle, je ne ſais qui vous êtes, puiſque vous vous offrés aujourd'hui pour la premiere fois à mes regards. Vous aviés beſoin de ſecours, je vous ai offert les miens. Voilà ce que vous êtes pour moi. Y a-t il d'autre relation entre les hommes que celle des ſervices mutuels? Sans doute que plus on eſt à même d'en rendre aux autres, plus on eſt en droit de les intéreſſer. Quoi? vous auriés eu le même empreſſement pour le moindre des hommes? N'en doutés pas, Seigneur, tout ce qui eſt mon ſemblable doit ſentir, & pâtir comme moi, & doit exciter également mon intérêt. Et ſi je vous apprenais que je ſuis le Prince *Zénith*! Seigneur, je vous honnorerais comme le fils du meilleur des Rois ... Et ſi je vous aimais, belle *Nadire*? Ma naiſſance ne me rendrait-elle pas préférable à tout ce qui peut vous voir & vous aimer?... Non Seigneur, votre rang eſt reſpectable, mais les préférences du cœur, ne ſe donnent qu'aux qualités perſonnels... Quoi! les richeſſes, les honneurs dont je pourrais vous combler... Prince, tout cela ne ſerait pas vous, & tout cela n'aurait rien de ſéduiſant pour moi. Heureuſe dans mon obſcurité, je ne déſire qu'un cœur qui veuille la partager, en faiſant ſes délices du mien. Ah! *Nadire*, *Nadire*, s'écria douloureuſement *Zénith*, que le ſort vous

a traité rigoureuſement & pour vous, & pour moi! Je vous adore, ma gloire en murmure, mon cœur déchiré ne ſe reconnait plus. Vous ſubjugués mon ame en révoltant ma fierté. Je ſens malgré moi que votre amour me manquerait au milieu des grandeurs. Il me le faut cet amour. Je viendrai vous le demander : mais le miſtére doit couvrir mes démarches ; mon rang me défend de me compromettre. *Nadire* interdite de cette bruſque déclaration ne ſavait comment y répondre, lorsque la ſuite du Prince arrivant, il n'eut que le tems de lui dire un dernier adieu, & partit le plus malheureux des hommes. Il était en proie aux deux paſſions les plus puiſſantes ſur le cœur humain. Celui de *Nadire* n'était guéres plus tranquile. Le Prince reſſemblait à *Gloriane* & aurait été le plus béau de mortels, ſi l'air hautain de ſa phiſionomie n'eut amorti les charmes de ſes traits. La jeune Bergere attirée par eux, & repouſſée par le caractére qu'ils peignaient, éprouvait à la fois le tourment de l'amour, & de la répugnance. La douce tranquilité, juſqu'alors ſon partage, s'évanouit pour toujours.

Le Prince plus fortement atteint, accoutumé d'ailleurs à voir tous ſes penchans flattés, tous ſes déſirs obéis, ne combattait ſes feux que par *l'humiliation* de leur objet. L'altération de ſon ame parut bientôt ſur ſon viſage. La Reine s'allarmat, la cour inquiete, en chercha vainement la cauſe. Le ſecret qui bleſſe la vanité eſt

eſt toujours le plus inviolablement gardé.

Un ſeul favori obtint la confiance de *Zénith*. C'était le plus vil de ſes flatteurs. Quoi! dit-il au Prince, voilà donc le ſujet de cette triſteſſe inconnue qui vous obſéde. Eh! Seigneur, rien de plus facile à guérir! La main qui tient le ſceptre peut ſans déroger jouer quelquefóis avec la houlette. Voyés cette Bergere, faites la conſentir à vos déſirs. Vous ne trouverés, je crois, aucune réſiſtance. Mais ſi cette beauté farouche veut faire la prude? je me charge de l'enlever & de la mettre dans vos bras.

Zénith un peu conſolé par cette promeſſe, ſentait pourtant que le véritable amour n'a de jouiſſance que dans le cœur de l'objet aimé: mais l'était-il? Pouvait-il ſe flatter de l'être? Incertain de plaire, & de plaire à une ſimple Bergere? ce doute pour un amant n'eſt que le tourment de la tendreſſe. Dans l'ame de Zénith, il était en même tems celui de la honte.

Le Prince revenait ſouvent à l'humble cabane, où l'amour attirait l'orgueil murmurant. Le doux accueil de *Nadire* lui donnait des eſpérances, que ſa vertu ſimple, mais réelle détruiſait auſſitôt. Déterminé enfin à ſuivre les conſeils de ſon favori, il ſe rend ſecrettement chez ſa Bergere. Il ne la trouve pas: aſſiſe au bord d'une riviere peu éloignée, elle jouiſſait des plaiſirs d'une belle ſoirée, & s'amuſait à tracer ſur le ſable le nom de *Zénith*. Il

vole sur ses pas, & la surprend dans cette tendre occupation. *Nadire*, s'écrie-t-il, tu penses à moi, tu m'aimes, je suis heureux! Ah! mes bienfaits égaleront tes charmes. Livres-toi sans crainte à mes désirs dans ce lieu solitaire. Juges de mon amour par mes transports, j'oublie ma grandeur, je suis à tes pieds. En disant ces mots, il prit *Nadire* dans ses bras. La Bergere effrayée lui crie, arrêtes Prince, & respectes au moins la vertu. Tu crains de te compromettre en laissant voir tes feux, parce qu'ils n'ont pour objet qu'une simple Bergere, &. tu ne crains pas de te dégrader en t'abaissant au vil rôle de séducteur. Alors elle se dégage des mains de *Zénith*, & voyant une barque sur le rivage, elle court, s'y élance & s'éloigne en pleurant.

Le Prince n'avait pu la suivre assés précipitamment. Outré de dépit, éperdu d'amour, il apperçoit une seconde barque à dix pas, la joint, & s'en saisit. A peine est-il entré que la barque fend l'onde avec la rapidité de la flêche lancée dans l'air, & prend la route contraire à celle de *Nadire*. *Zénith* désespéré sentit alors qu'un Prince seul sur les flots n'est pas plus qu'un autre homme. La terreur s'empara de son ame. L'aspect d'une fin prochaine, contre laquelle il n'avait pas plus de privilége que le moindre de ses sujets, lui fit entrevoir que la faux de la mort met tout de niveau.

La barque légere courrait depuis vingt

heures, & se trouvait en pleine mer, lorsque le plus joli des Perroquets venant se percher sur l'épaule du Prince : pauvre *Zénith*, lui dit-il, reviens de ton abbatement, *Rames*, *Rames*, apprends à te servir des facultés de la nature, & tâches de gagner une isle que tu va bientôt appercevoir sur la droite.

Le besoin commençait à rapprocher *Zénith* de tout ce qui pouvait lui donner quelque secours. Le stile, la familiarité du perroquet l'offensaient encore, mais cet animal pouvant lui devenir utile, il obéït, & ne répondit point. Après un travail de six heures, il aborda sur une plage riante. L'exercice qu'il venait de faire l'avait réduit aux abois. Il entre dans le premier bosquet qui s'offre à sa vue, & s'étend sur l'herbe, également abattu de ses fatigues & de ses réflexions. La faim se faisait sentir dans toute sa force. L'officieux perroquet se perche au dessus de sa tête, & fait tomber des fruits que *Zénith* n'aurait pu atteindre. Manges, lui dit-il, répares tes forces, elles te seront nécessaires dans ton nouvel état. L'apétit du Prince, nagère satisfait avant que de naître, lui fit trouver plus de saveurs dans ce repas frugal, que dans les mets exquis dont sa table était ordinairement couverte. Il pensa alors que l'espece qu'il avait toujours mépriſée pouvait avoir des plaisirs, supérieurs à ceux du rang le plus élevé, & que la nature se chargeait de dédommager de la fortune. L'état affreux de la famine le pénétrait de

douleur. Cependant il fit réflexion que ce pays étant habité, il n'aurait qu'à se nommer & se déclarer héritier d'un grand royaume pour recevoir les honneurs dûs à son rang, & les secours nécessaires pour regagner ses Etats. Cette idée le tranquillisa, & permit au doux sommeil de clorre ses paupières.

Le soleil avait déja fourni le quart de son cours lorsque *Zénith* se réveilla. Quel changement, s'écria-t-il ! Environné depuis le berceau d'une cour brillante qui attendait mon premier regard, comme ces oiseaux qui m'entourent attendent le premier rayon du soleil, je me vois aujourd'hui seul, sans autre société que celle des hôtes de ce bois, heureux encore de ce qu'il ne recéle aucune bête vénimeuse ou carnacière. Ah ! cherchons des humains, & reprenons au milieu d'eux l'existence glorieuse dont le malheur ma privé.

A ces mots il sort du bois, & s'achemine vers une hauteur pour y découvrir le pays. Il apperçoit une cité assés considérable ; il y porte ses pas, & arrive après une heure de marche. Etonné de voir toutes les maisons égales & simples, il parcourt entiérement la ville, espérant y trouver un Palais, ou quelque monument de la grandeur & du pouvoir. Enfin excédé de fatigues, il s'adresse à un homme qu'il rencontre & lui dit : Citoyen, quel est ce pays ? où loge ton Roi ? Peus-tu me conduire devant lui ? Etranger, répondit le Citoyen

car à ta question je vois bien que tu n'es pas notre compatriote, ce pays est l'isle de l'Indépendance. Nous n'avons point de Souverain. Nés tous égaux, nous conservons l'institution de la nature. Des loix augustes, données par le ciel même, nous gouvernent seules. Ceux qui s'y conforment avec plus de fidélité, & qui font plus de bien à la société, composent le conseil de la nation. Chaque année il s'assemble pour juger les mœurs, & décerner le prix aux belles actions des particuliers. Ici tout homme apprend dès son enfance tout ce qui doit lui suffire à lui-même, & le rendre indépendant des autres; mais on n'est reçu membre de la République qu'en professant un talent utile à tous. Ceux que la paresse ou l'incapacité rendent inutiles sont confinés dans un bourg au bord de la mer, & destinés à conduire les infracteurs des loix hors du pays; car nous ne punissons jamais de mort nos semblables. Nous nous contentons de les priver du bonheur dont jouit ici la vertu. Mais, jeune Etranger, tu parais accablé de fatigue, viens te reposer. Voilà un hospice public. Entrons-y. On te serviras aujourd'hui tout ce dont tu peus avoir besoin; mais comme la fainéantise est un vice proscrit dans ce pays, demain tu n'auras de subsistance qu'en échange des travaux que tu auras fait, ou des services que tu auras rendu.

Quoi? s'écria le Prince, pour exister ici, il faut s'abaisser à un vil travail, à des occupations mercenaires? Que trouves-tu là

d'étonnant, reprit l'Insulaire. La société humaine n'est qu'un échange perpétuel de talens & de services. L'homme qui n'agit point pour les autres ressemble à ces plantes que l'on foule aux pieds, parcequ'on ne leur connait aucune vertu. Dis-moi quelle est celle par laquelle tu sers ordinairement tes semblables, & je te ferai recevoir au nombre de nos citoyens.

Le Prince frémissant à ces paroles, ne put dissimuler son dédain. Ta proposition m'offense, dit-il. Apprends que je suis né Prince, héritier d'un royaume dont la moindre bourgade est plus considérable que toute cette isle, & cesse de me confondre avec cette vile espèce d'hommes de tous états. — Eh! pourquoi t'en distinguerais-je? Ne sens-tu pas comme eux le froid, le chaud, les maladies, la faim, la soif, le besoin du sommeil? Ton individu se conserve-t-il, se multiplie-t-il d'une autre manière, & n'ont ils pas comme toi toutes les sensations agréables de la nature? Mais, reprit *Zénith*, il est des êtres privilégiés dans cette nature. Les rois, les souverains, par exemple, ne sont-ils pas d'une espece supérieure à celle du commun des hommes? — Non, ils n'ont qu'une distinction sociale & de convention; la nature ne l'adopte pas. Toujours égale, ses bienfaits sont communs à tous. Ta grandeur ne venait que du trône sur lequel tu étais élevé. Hors de ton pays que te reste-t-il? Des facultés pareilles à toutes celles de l'humanité. Mais, reprit le Prince,

comment aurais-je reçu des autres hommes, s'ils étaient mes semblables, les respects, les adorations qu'ils me prodiguaient ? Auraient-ils jamais pu consentir à me les rendre, s'ils n'eussent reconnu en moi une supériorité réelle ? ... Ils encensaient en toi l'idôle qu'ils avaient formée. Leur intérêt flattait ta vanité pour obtenir d'elle en échange les biens factices dont ils ont laissé la distribution à ton rang. Je m'apperçois que leurs adulations t'ont gâté; elles t'ont ôté les plus simples lumières de la raison. Vis parmi nous quelque tems, & tâches d'y revenir homme.

Chaque parole de l'Insulaire était à l'ame de *Zénith* ce qu'est la sonde dans une plaie vive. Convaincu ; mais révolté de la conviction, il souffrait des tortures inexprimables. Le Citoyen s'en apperçut. Adieu, lui dit-il, je te laisse. Si tu as besoin de mon secours, viens me chercher. Ma maison est vis-à-vis de cet hospice. Tu trouveras en moi le frere le plus tendre. N'oublions jamais ce doux titre qui rend tout homme ami des autres hommes.

Zénith livré à lui-même passa la nuit dans une agitation affreuse. L'idée de se voir confondu avec une foule de gens obscurs, de devoir sa subsistance aux services qu'il leur rendrait, lui donnait des convulsions de douleur qui approchaient de la frénésie. Après de violens combats, il se résolut enfin de regagner sa barque des

point du jour, & de s'abandonner au péril des flots, plutôt que de subir l'ignominieuse destinée qui lui était réservée dans cette isle.

L'aurore annonçait à peine le jour que *Zénith* impatient quitte la ville, & court au rivage. La barque n'y était plus. Les vents l'avaient emportée. Il espére en trouver d'autres, & fait inutilement le tour de l'isle. Les petits vaisseaux de la République, enchaînés l'un à l'autre dans le port, ne pouvaient ni se détacher, ni partir sans l'aveu du conseil. *Zénith* mourant de fatigue & de faim rentre dans le bosquet qui lui avait servi d'azile la premiere nuit. Il cherche des fruits pour se rassasier. Les branches chargées, mais trop hautes, ne lui laissent que la ressource de grimper sur les arbres. Il veut essayer; le défaut d'usage, l'excessive faiblesse dont il était, lui font manquer son coup. Il tombe, une branche l'accroche, & lui fait à la jambe une ouverture par laquelle il sort beaucoup de sang. Ses forces l'abandonnent tout-à-fait; une sueur froide présage de l'évanouissement, lui fait croire qu'il touche à ses derniers momens. Hélas! dit-il, voilà donc le songe de ma vie terminé! Ah! *Nadire, Nadire*, toi seule aurais pu me le rendre heureux! Comme il achevait ces mots, le joli Perroquet qu'il avait abandonné la veille dans le bois, arrive avec un petit bouquet d'herbes dans le bec. *Zénith*, dit-il, ne perds pas courage, mets ces simples sur ta plaie; & puis volant sur de jeunes rejet-

tons, il en arrache l'écorce tendre, & la remet au malheureux Prince qui en fait des ligatures, & arrête par-là l'écoulement du sang. Ensuite le charmant oiseau apporte au blessé les plus beaux, les meilleurs fruits de la saison. Ces secours le rappellent à la vie. Il regarde son libérateur. Ah! dit-il, quels torts, n'ai-je point avec toi! déçu par l'apparence, je ne te considérais que comme un vil animal. Blessé de ta familiarité j'étais bien aise d'être défait de toi, je craignais que ton zéle ne me suivit au milieu des humains, & ne me compromit à leurs yeux. Je te dois tout. Que puis-je faire pour te témoigner ma reconnaissance? Prince, répondit l'oiseau, je suis payé si tu apprends à ne dédaigner personne, & à ne mépriser que le vice. Ce sont les actions, & non les rangs qui font le prix des hommes. Ton cœur ne peut recevoir cette vérité. Pour te soustraire à sa force tu voulais fuir ce pays. La providence t'y a jetté, ton orgueil te rendait rebelle à ses ordres; te voilà puni. Es-tu corrigé? Si tu l'es, retournes à la ville. Plie-toi aux mœurs de ses habitans. Vas, un peuple d'amis, vaut bien un peuple de flatteurs. Mais, dit *Zénith*, cette foule ne connaît ni dignités, ni grandeur. Pour vivre avec elle, il faut s'abaisser au rang le plus abject... Pauvre Prince, s'écria alors le Perroquet, qu'étais-tu tout-à-l'heure? Un cadavre étendu sur l'herbe. Quelle dignité te restait-il? Sais-tu que le moindre de ces Citoyens que tu méprises en aurait eu une plus réelle? il se serait rappellé une vie

vertueuſe. Quel rôle as-tu joué ſur la terre? Faible jouet des adulateurs, ils t'ont rendu indigne de la ſociété des êtres raiſonnables. Il faut qu'un être inférieur t'inſtruiſe. Sors de cette ignominie, cours recevoir des leçons de tes ſemblables. Pour acquérir un droit à leur bienveillance portes leur cette herbe miraculeuſe qui t'a rappellé à la vie; viens tous les matins dans ce bois, je t'y montrerai les ſimples, & leur uſage. Sois ſecourable envers tous, tu acquerera dans tous les cœurs des droits bien plus exquis que les prérogatives de la naiſſance.

Zénith ſe leve, & eſt tout étonné de ſe ſentir une vigueur, une agilité qu'il n'avait jamais eu au même degré. Le Perroquet lui était devenu cher. Il ſentit du chagrin de le quitter. Il lui trouvait le ſon de voix de *Nadire*, & ce ſon faiſait arriver à ſon cœur toutes les paroles qu'il lui entendait prononcer. Ta voix, dit-il, me fait une impreſſion qui redouble ma curioſité. Qui es-tu? Par quel miracle penſes-tu comme un ſage, & parles-tu comme ce qu'il y a de plus charmant au monde? Prince, dit l'oiſeau, je ne ſuis qu'un ſimple organe de cette raiſon éternelle qui permet que l'animal s'éleve quand l'homme ſe dégrade. Contemples en ſilence tous les événemens, tu ne ſeras inſtruit, que quand tu ſeras changé.

Zénith s'éloigna en ſoupirant. Comme il approchait de la ville, il apperçoit couvert

le ſang, & porté par quatre hommes le
itoyen avec lequel il s'était entretenu la
eille. Ce malheureux venait de faire une
hûte qui lui avait ouvert la tête, & fait
ne contuſion à la poitrine. *Zénith* s'informe
le l'accident, & promet de le guérir. Il
ntre dans la maiſon du bleſſé, aide à le
nettre au lit, eſt témoin des douleurs,
c de la tendreſſe de ſa femme & de ſes
nfans. Leurs ſentimens atteignent ſon
me. Les premieres larmes de ſenſibilité
oulent ſur ſes joues. Il applique ſur les
laies une partie de l'herbe qu'il avait ap-
ortée, & fait du reſte une decoction qu'il
lonne au malade. Trois heures après la
uériſon ſe trouve totale. La femme trans-
ortée ſe jette aux pieds de *Zénith*, l'appelle
on libérateur, ſon ſauveur. Les enfans
e précipitent dans ſes bras couvrant d'ardens
aiſers, & de larmes de joye ces mains
ui venaient de rendre la vie à leur pere.
Zénith entraîné par cette ivreſſe générale
prouvait une jouiſſance délicieuſe. Ah!
iſait-il intérieurement, je ſens enfin mon
xiſtence, & je la ſens par le bonheur de
ire des heureux. Puiſſent tous les mo-
iens de ma vie reſſembler à celui-ci.

Les premiers transports calmés, jeune
tranger, dit le pere de famille, tu es mon
ieu tutélaire; je ne ſouffrirai point que
i cherches un azile ailleurs que chés moi.
artages avec nous nos poſſeſſions, & jouis
: l'hommage perpétuel de nos cœurs.

Les vertus domeſtiques que *Zénith* vo-

yait dans toute leur pureté toucherent enfin ſon ame, & lui firent comprendre que le bonheur eſt au pouvoir de tous, puiſqu'il ſe trouve dans la pratique des devoirs. Il commença à applaudir à ces mœurs qui lui avaient d'abord parues révoltantes. Le plus doux ſentiment ſemblait être l'ame univerſelle de ce pays, & donner ſes mouvemens à tous les individus. On ſe réjouiſſait en commun de ce qui arrivait d'heureux à chaque particulier, & on s'affligeait ſincérement de l'infortune que l'on ne pouvait ſoulager. Une fête champêtre occaſionnée par la convaleſcence du pere de famille, donna lieu au Prince de penſer que les plaiſirs les plus ſimples ſont auſſi les plus intimes. De jeunes garçons, & de jeunes filles, vêtues comme l'était *Nadire*, formerent des danſes & des jeux, dans une prairie qui bordait le jardin de ce citoyen. *Zénith* ſoupira plus d'une fois à la vue de ces naïves beautés qui lui rappellaient ſon incomparable Bergere. L'amour ſemblait conduire ce jeune troupeau, & l'embellir de ſes charmes. Le Citoyen apprit à *Zénith* que l'himen n'uniſſait jamais deux amans qu'après une année d'épreuves & de ſentimens. Ils ne ſe quittaient point pendant cet eſpace de tems, & cette liberté n'avait jamais produit d'abus. Elle façonnait les caracteres & les humeurs à cette ſociété perpétuelle qui fait du mariage une chaîne de fer, ou un lien de fleurs.

Cependant la réputation de *Zénith* ſe répandit dans toute l'iſle. Depuis que la voix

de l'humanité s'était fait entendre à son cœur, chaque jour était marqué par ses bonnes actions. Une nuit le feu prend dans un des quartiers de la ville. Les citoyens accourent, *Zénith* y vole. Il entre dans la maison, apperçoit une femme désespérée qui se jettait dans les flammes en criant, mes enfans ! mes enfans ! Où sont-ils, dit *Zénith* .. Hélas ! par delà cette poudre embrasée, une mere peut seule la traverser. *Zénith* saisit cette femme, la remet à quelqu'un, s'élance à travers le feu, apperçoit une porte fermée, l'enfonce, trouve deux enfans presque suffoqués, les prend dans ses bras, traverse de nouveau le brasier, & les rend à leur mere, tandis que l'eau jettée à force commençait à éteindre l'incendie. Cette femme éperdue prend ses enfans, les baise avec fureur, les remet dans les bras de *Zénith*, Tiens, dit-elle, ils sont à toi, je ne puis te rien donner de plus cher!

Ce moment sublime exalte l'ame de *Zénith*. Il s'écrie : va mon action est payée par ton bonheur. Que ne puis-je réparer ainsi la destinée de tous les malheureux.

. . . . . .

Ces doux transports de sensibilité faisaient alors les délices du Prince. Pour les multiplier, il recourait tous les matins aux leçons de son savant oiseau, & revenait toujours avec de nouvelles connaissances. Il jouissait de l'amour des cœurs, & trouvait ce tribut bien préférable aux vains hommages qui l'enivraient

jadis. Toujours environné d'une foule tendre qui publiait ſes bienfaits, qui courait ſur ſon paſſage pour lui exprimer de vrais ſentimens, il ſe ſerait trouvé heureux, ſi le ſouvenir de *Nadire* ne l'eut tourmenté ſans ceſſe par le déſir de la retrouver.

Il y avait prés d'un an que *Zénith* habitait cette isle, lorsque le tems de l'aſſemblée générale arriva. Le citoyen chés lequel il était logé, chef du Conſeil, le préſenta à la Nation, & détailla ſes bienfaits déja ſçus, déja inſcrits dans tous les cœurs. On lui décerna le premier prix du mérite, c'était une pierre d'albâtre ſur laquelle était gravée ces mots: A ZÉNITH LE BIENFAITEUR DE SES FRERES. Les autres prix furent donnés à chaque trait de vertu ſublime, à chaque lumiere nouvelle qui avait contribué au bien-être de tous.

Cependant *Zénith* crut devoir profiter de la circonſtance pour obtenir la permiſſion & les moyens de quitter l'isle. Une confidence entiere de ſon ſort, un aveu de ſes erreurs avait déja gagné en ſa faveur le chef dont il était l'hôte. La ſageſſe profonde de cet homme vertueux avait achevé de perfectionner l'ame du Prince. L'inſulaire repréſenta au Conſeil que ce jeune Etranger appellé au Gouvernement d'un grand Royaume, ne pouvait ſans lâcheté abandonner ce poſte pénible pour jouir du bonheur facile qu'il goûtait avec eux. Mais que pour leur être utile encore aprés ſon

départ il avait communiqué ſa ſcience à un jeune ſujet qui le remplacerait. Mille voix s'élevèrent alors, & dirent, qu'il choiſiſſe dans nos vaiſſeaux, dans nos biens; il eſt libre, qu'il parte, mais qu'il emporte nos regrets.

Le Lendemain *Zénith* ſe rendit au rivage. Le peuple de toute l'isle le ſuivait. Des larmes de tendreſſe coulaient ſur tous les viſages, & tous les cœurs élancées vers le ciel imploraient ſes plus douces bénédictions pour leur frere. Six vaiſſeaux devaient reconduire le Prince, & avaient ordre de l'attendre au bord de la mer. En arrivant on fut ſurpris de ne les point voir, & de trouver à leur place une ſeule barque. C'était celle qui avait amené *Zénith*. Le joli Perroquet perché deſſus ſemblait inviter le voyageur à s'embarquer avec confiance. Le Prince l'entend, ſe retourne vers la foule éperdue qui l'accompagnait, fait ſes derniers adieux avec des larmes auſſi tendres, auſſi ſincères que celle qu'il faiſait répandre, & s'élance dans la barque. A peine y fut-il, que s'éloignant d'elle-même comme la premiere fois, elle l'emporta avec la même rapidité. Le Perroquet s'approchant alors du Prince, *Zénith* lui dit-il, J'aime à voir les marques de ton attendriſſement. Te voilà heureux puiſque tu eſt ſenſible. Hélas! s'écria le Prince en ſoupirant: Arraché du ſein de l'amitié, puis-je eſpérer de me retrouver dans celui de l'amour? Eſt-ce auprès de ma chére *Nadire* que me conduit la main inviſible qui dirige ma navigation? Puis-je eſpérer de la

revoir? Ah! je le sens, elle seule peut adoucir les peines de mon rang, & m'éclairer sur ses dangers. Tu l'aimes donc toujours, cette *Nadire*, reprit le Perroquet? Dieux! si je l'aime! s'écria le Prince, mille fois plus encore que je ne faisais dans le tems de mon erreur. J'adorais son cœur, son esprit & ses charmes, mais la bassesse de son état me revoltait. A présent cette simplicité est un attrait de plus. J'ai vu les vrais plaisirs au sein de la nature & de la vertu: ces deux mobiles n'agissent pleinement que dans la médiocrité. Prends garde, reprit l'oiseau, de donner dans l'excès opposé au précédent. Crois qu'il est des vertus sur le trône, dans tous les rangs, dans tous les états, mais plus difficiles dans l'élévation, & parconséquent plus rares; elles sont aussi plus méritoires. Ton pere par exemple serait le plus digne des souverains & des hommes, s'il avait eu une épouse moins altiére, ou moins d'indulgence pour les défauts d'une femme qu'il adorait. Loin de l'éclairer, l'amour l'a aveuglé. Quand son flambeau ne fait voir que des charmes, il donne de courts plaisirs & de longs regrets; quand il nous montre des vertus, il assure un bonheur durable. Ah! s'écria le Prince, *Nadire* les a toutes. Cela se peut, dit l'oiseau; mais si tu la retrouves examines bien encore.

Après quelques heures de navigation, la barque s'arrêta près d'une plage immense. Quel est ce pays, dit alors *Zénith*. C'est l'isle de la vanité, répondit le Perroquet. Il

n'eſt pas inutile de la connaître. Ses colonies, peuplent le monde, & l'on trouve dans tous les rangs, chés tous les hommes, *l'attache plus ou moins forte de ce chef-lieu.*

Le Prince ſaute à terre. Il voit à tous les objets des teintes fauſſes, & des formes exagérées. L'air de ce pays en était cauſe. Etant d'ailleurs extrêmement ſubtil, il avait la propriété de s'inſinuer dans les pores & de produire un gonflement extrême dont on ne s'appercevait pas ſoi-même, mais que l'on voyait dans les autres. Il n'était pas poſſible que ces gros corps ſe rencontraſſent ſans ſe heurter mutuellement. Auſſi les individus étaient-ils perpétuellement en guerre. Ce qu'il y avait de particulier, c'eſt que leurs évaporations donnaient à l'atmoſphère une qualité graſſe, qui faiſait que chaque propriété s'attachait à chaque poſſeſſeur, & devenait la partie de ſon Etre dans laquelle il croyait exiſter.

En avançant dans l'iſle, le Prince fut ſurpris de ne trouver ni maiſons ni Palais. Une immenſe quantité de carreaux remplis d'air, & couverts d'une pellicule transparente en étaient les ſeuls abris & les ſeuls ameublemens. Leur nombre, leur grandeur était proportionnée au poids, & à l'étendue de chaque être, & de ſes chimères.

L'iſle de la vérité oppoſée, à celle-ci, en était pourtant voiſine (car la nature ſe plait quelquefois à rapprocher les contraires.) Il

venait souvent de ce pays des éclairs qui perçaient les carreaux aëriens ; alors l'air sortait, la pile s'écroulait, & plus elle était haute, plus le malheureux posé dessus faisait une chute funeste.

Ceux que l'éclair avaient atteints personnellement sentaient diminuer leur enflure, & prenaient tristement le chemin de l'isle de vérité. Un pont très-étroit y donnait entrée. Pour le traverser, il fallait être remis dans les dimensions naturelles. Ceux dont les carreaux seuls avaient été percées, tombaient, & roulaient dans un vallon, appellé le vallon des Métamorphoses. Les uns changés en paons y faisaient éternellement la roue ; d'autres devenus de gros singes imitaient maladroitement le maintien & les airs des Grands du monde. Tous recevaient une forme analogue à la disposition de leurs ames.

En parcourant cette ménagerie le Prince soupira de compassion, & rendit graces au ciel de l'avoir délivré des prestiges de l'orgueil, & des sottises de la vanité, qui tôt-ou-tard l'auraient rendu semblable à ces ridicules animaux.

Ce qui lui parut de plus plaisant dans l'isle, fut une multitude de Mirmidons qui y arrivaient journellement. Ils venaient remplir d'air des cornets de papier qu'ils avaient reçu de leurs souverains, & croyaient avec ce secours égaler les Grands en hauteur. Les éclairs de vérité les pulvérisaient pres-

que tous. Quelques uns à l'aide d'un voile d'or qui les couvrait, se sauvaient entre deux orages, & arrivoient aux plus hautes piles, où leur voile les faisait recevoir.

Pendant ce petit voyage, le Perroquet regardait toujours *Zénith*. - Prince, lui dit-il enfin, je suis content. L'épreuve est complette. La contagion n'a plus de prise sur toi. Tu n'as pas contracté la moindre enflure dans cet air empoisonné. Pas une seule chimère de possession ne s'est attachée à ton Etre. Entres librement dans l'isle de vérité. Je vais t'y précéder. - Alors l'oiseau prit son vol, & quitta *Zénith* qui n'avait plus que cent pas à faire pour gagner le pont. Il arrive, le passe avec joie, & court vers un grand bois dans lequel il espérait retrouver son aimable compagnon de voyage.

Ce bois était remarquable par un puits très profond qui en occupait le milieu. Toutes les routes y aboutissaient. Celle que *Zénith* avait prise était fort longue. A mesure qu'il approche, il voit... son cœur palpite ... il voit une jeune bergere assise près de ce puits... il croit voir *Nadire*... L'amour lui prête ses ailes. Avant de la distinguer il est à ses pieds. C'est elle-même, s'écrie-t-il. Ah! ce ne peut être une illusion puisque nous sommes dans le pays de vérité, & craignant que la Bergere ne voulut le fuir, n'appréhendés rien, dit-il, charmante *Nadire*, je ne suis plus ce Prince orgueilleux dont l'amour outrageait vos charmes.

Rendu à la vertu, je ne connais de grandeur que celle qu'elle donne, ni de bonheur que dans ſa poſſeſſion. Ah! ma chere *Nadire*, oubliés des erreurs que j'ai expiées par le tourment affreux des remords. Embelliſés tous les jours de ma vie en conſentant qu'elle ſoit unie à la votre. Prince, répondit-elle, rien ne pouvait être plus doux à mon cœur que ce changement. Mais vous ne connaiſſés pas encore *Nadire*, ni l'obſtacle qui la ſépare à jamais de vous. Quel eſt-il, s'écria le Prince, O ciel! Un rival plus heureux ſerait-il en poſſeſſion de vos charmes? Non, Seigneur: mais je ſuis fille de votre ennemi. De mon ennemi! je n'en ai point. Parlés *Nadire*, expliqués vous. Prince, ce veillard malheureux qui vous offenſa, qui excita la colere de *Gloriane*, & la votre. Hé bien? il eſt mon Pere, forcé de fuir votre courroux, il s'eſt réfugié dans cette isle; j'y vis avec lui, j'y conſole ſes jours... Lui? mon ennemi! Ah *Nadire*! il fut mon ami, mon ſeul ami, puiſque lui ſeul oſa me faire entendre la vérité. Il ſera auſſi mon pere. Tous deux vous écartérés de moi le menſonge & la flatterie qui ſans ceſſe environnent le trône.

Comme il achevait ces mots, une figure vénérable ſortit d'entre les arbres. C'était un homme d'une taille audeſſus de l'ordinaire. Des cheveux blancs couvraient ſes épaules. Une barbe de même couleur ombrageait ſa poitrine. Prince, dit-il à *Zénith*, tu m'as déja vu, mais tu ne peut me reconnaître. Je ſuis *Alfaran* l'un des

ſept Enchanteurs. Charmé des vertus de ton Pere, touché de tes erreurs, c'eſt moi qui pris la figure d'un vieillard pour porter le premier rayon de vérité dans ton ame. Depuis ce tems j'ai dirigé ta deſtinée. Je voulais te rendre raiſonnable & ſenſible. *Nadire* eſt ma fille. L'orage qui te conduiſit chez elle fut mon premier moyen. L'amour ne pût te corriger. Ton orgueil en fit un déſir vicieux. Les malheurs, les dangers déſenflerent ton ame, & te rendirent au calcul exact de ton être. Alors le doux ſentiment de l'humanité ſe fit entendre à ton cœur. Il te rendit heureux, prouva le néant des grandeurs, & la réalité de la vertu. Ton retour au bien a décidé l'affection de *Nadire*. Juges de ſa force puiſque c'eſt elle qui ſous la figure d'un oiſeau s'eſt rendue compagne de ton ſort. — Quoi ! la charmante *Nadire* a daigné ſubir cette métamorphoſe ? ah ! peut-elle m'aimer encore ? Témoin des faibleſſes de mon ame, peut-elle avoir pour moi d'autres ſentimens que ceux d'une généreuſe pitié ? Prince, dit le Sage, ce moment va décider de vos ſentimens mutuels. Voici le puits de vérité ; différent des autres ſurfaces d'eau qui réflechiſſent les objets corporels, la ſienne offre fidélement aux yeux les traits de l'ame. La reconnaiſſance peut vous ſéduire en faveur de *Nadire*, ſes charmes peuvent trop influer ſur votre choix. Songés qu'un Roi ne doit avoir pour épouſe que ce qu'il y a de plus parfait. Regardés l'un & l'autre dans ce puits, & vos images vous inſtruiront des qualités que vous poſſédés.

poſſédés. Les deux amans panchérent leurs beaux viſages vers le miroir fidelle. *Zénith* parut à *Nadiré* auſſi vertueux qu'aimable, & le Prince fut enchanté de voir les vertus de *Nadire* ſurpaſſer encore ſes charmes. Le ſage *Alfaran* applaudit à leur joie. Mes enfans leur dit-il, une autre merveille de ce lieu eſt la fontaine d'amour-parfait; venés en faire l'épreuve. Le Prince s'y regarde & voït les traits de *Nadire* à la place des ſiens. La Bergere de même n'apperçoit que la figure de *Zénith*. Le ſage ſourit de leur ſurpriſe. Ce miſtére, dit-il, n'eſt pas difficile à comprendre; qui aime véritablement, ne voit en toutes choſes que l'objet aimé. Alors il prend les deux amans par la main, & ſe plongeant avec eux dans la fontaine, les fait entrer dans un vaſte ſouterrein entiérement criſtaliſé, & que mille lampes inextinguibles éclairaient ſans ceſſe. Ce ſouterrein aboutiſſait aux merveilleuſes cavernes de l'Enchanteur. *Zénith* y apperçoit le Roi ſon pere plongé dans une méditation profonde, au milieu des prodiges de la nature. Il s'élance, tombe à ſes pieds, ſaiſit ſes mains, les preſſe, les inonde de ſes larmes. Ah! mon pere! recevés votre fils, il eſt digne de vous puiſqu'il vous aime, puiſqu'il honore vos vertus encore plus que votre rang. Le Monarque reçoit *Zénith* dans ſes bras avec transport. O mon fils! que ce moment eſt heureux! qu'il m'eſt doux de preſſer ſur mon cœur l'objet de ſes plus tendres affections, & d'y trouver celui de mon eſtime. Ah! ton retour peut ſeul me dédommager

de la perte de *Gloriane*. Quoi ? ma mère n'eſt plus ! O ciel, de quelle amertume empoiſonne-tu ma joie ! Je me flattais, j'eſpérais, que mon exemple la rendrait à des idées plus ſaines, à des ſentimens plus heureux. Prince, dit le ſage, que la ſenſibilité ne te faſſe jamais murmurer contre les décrets éternels. Ils ſont tous juſtes. C'eſt pour n'avoir pu s'y ſoumettre que *Gloriane* a fini ſes jours. *L'exaltation* qu'elle te donnait dans ſon eſprit t'avait rendu ſon idole. Cet amour déſordonné n'a pu la laiſſer ſurvivre à la perte de ſon objet. Plains là d'avoir vécu dans l'erreur. Vois combien il eſt néceſſaire de régler par la raiſon ſes affections & ſes déſirs. L'homme eſt fait pour être heureux, les paſſions ſeules produiſent tous ſes chagrins. Tu les a vues habilement combinées, devenir chés un peuple ſage l'inſtrument du bonheur.

Le Monarque appercevant alors *Nadire*. Ah ! dit-il à l'Enchanteur, voilà ſans doute cette fille charmante dont tu m'a parlé, & qui a daigné témoigner à mon fils une affection ſi conſtante : mon trône même ne peut payer ſes bienfaits ; mais ſi l'amour de *Zénith*, ſi les vertus qu'elle lui a fait acquérir le rendent digne d'elle, uniſſons-les. L'âge me fait déſirer le repos. Permets que remettant mon ſceptre en de plus jeunes mains, je goûte auprès de toi, dans cet oubli du monde, la vraie félicité du ſage.

Prince, répondit *Alfaran*, je conſens

avec joie à l'Himen que tu propoſes ; mais garde ta couronne encore trois années. Ton fils eſt devenu homme ; il faut que tes leçons le faſſent devenir Roi, & que les miennes lui donnent les connaiſſances qui font les vrais ſages.

Alors l'Enchanteur dévoila à *Zénith* les mêmes merveilles qu'il avait fait voir au Roi ; le travail de la nature, la variété de ſes productions, le palais inviſible. Conſidéres, dit-il, cette force univerſelle que nous appellons gravitation, elle eſt dans tous les corps en raiſon de leurs maſſes, & non de leur ſurface ; ainſi dans l'ordre moral les cœurs s'attirent par les qualités de l'ame & non par l'éclat factice qui environne l'individu.

La chaîne des Etres corporels, & des êtres ſpirituels, l'union incompréhenſible de l'eſprit & de la matiére, plongérent le Prince dans un raviſſement dont le fruit fut de lui faire ſentir pour toujours que la vraie dignité de l'homme eſt dans ſon ame, qu'elle eſt commune à tous, & que le Souverain n'eſt audeſſus de ſon ſujet que par l'uſage plus noble qu'il fait de ſes facultés.

Zénith obtint de l'Enchanteur que *Nadire* & lui l'accompagneraient dans ſon arrivée à la Cour. Le changement du Prince déconcerta ſes anciens favoris ; aidé des lumiéres d'*Alfaran* il s'entoura des plus ſages, des plus dignes ſujets. Un mois était à peine écoulé depuis ſon retour qu'il épouſa

la charmante *Nadire*. L'amour ne put quitter ces tendres amans, il les trouva si parfaits que pendant un siecle il resta avec eux sous la figure de l'Himen.

Le bon Roi occupa encore trois ans le trône, qu'il remit à son fils, pour se retirer dans la caverne du sage. Les jeunes souverains allaient y passer tous les momens qu'ils pouvaient dérober à leurs devoirs. Les peuples aussi heureux que leurs maîtres, éprouverent qu'il n'est point d'empire plus doux que celui de la vertu, & donnerent le nom d'âge d'or, au regne de *Zénith*, & de *Nadire*.

LA PRINCESSE MODESTE;

ET

LE PRINCE FIDELLE.

CONTE.

PAR M LA COMTESSE DE P***.

Il y avait autrefois un bon Roi, dont le nom ne s'eſt pas conſervé dans l'hiſtoire, & dont les Etats ne ſe trouvent plus ſur la carte, parce que les vertus paiſibles laiſſent moins de traces que les vices brillans.

Ce Roi faiſait ſon bonheur de celui de ſes peuples. L'union, la concorde lui paraiſſaient les premiers biens. Il avait aboli la chicane, & jugeait lui-même les procès, aidé d'un Miniſtre ſage qui n'était ni bel-eſprit, ni Philoſophe. Les Courtiſans qui

le piquaient d'être l'un & l'autre, taxaient leur Monarque de faibleſſe, & de ſuperſtition, parce qu'il était humain & croyait à ſa religion; mais le peuple l'adorait, & les gens ſenſés lui rendaient de ſincéres hommages.

La Reine, bonne dans toute l'étendue du terme, aimait ſon mari, faiſait du bien à tous, & rendait ſa petite Cour fort heureuſe. Un chagrin trés-vif la dominait ſans lui donner d'humeur; elle n'avait point d'enfans, quoi qu'elle eut fait des vœux à toutes les Fées, & à tous les Génies: déſeſpérant d'en avoir, elle s'abandonnait à la triſteſſe. Un matin qu'appuyée ſur ſon oreiller elle verſait des larmes améres, elle vit dans la ruelle de ſon lit une grande lumiére, & des étincelles dont le pétillement faiſait le bruit d'un éclat de rire. Il en ſortit une petite vieille, vêtue d'un ſatin cramoiſi, avec un vertugadin, & une coëffure à plumes de la hauteur d'une coudée. Sa tête paraiſſait au milieu de ſon corps. Elle tenait à la main une baguette d'un ſeul diamant. Ses bras décharnés étaient ornés des plus riches bracelets, & ſes doigts ſecs étaient couverts d'eſcarboucles & de pierres précieuſes. La Reine regardait en ſilence cette vieille pomponnée, lorſqu'elle lui adreſſat la parole: Je viens à votre ſecours, grande Reine, dit-elle, vous ſouhaités des enfans, je vous promets une Princeſſe qui ſera preſqu'auſſi belle que moi. Je joindrai à ſes charmes celui de les faire valoir. C'eſt ſur mon modéle, c'eſt-à-dire ſur celui des graces, que je veux la former.

La Reine, plus effrayée que flattée d'une telle promesse, allait prier la Fée d'épargner ses ridicules à la future Princesse ; mais sentant la nécessité de déguiser son sentiment : grande Fée, dit-elle, je ne puis qu'être pénétrée de vos bontés ; mais modérés en l'excès. Une simple mortelle n'est point faite pour tant de perfection. D'ailleurs j'ai ouï dire que la beauté avait ses dangers. — Hé ! qui vous a dit cela, ma mie ! quelque vieille imbécile. Croyés-moi, le plaisir ne se trouve que dans l'empire des Graces. Si j'étais moins charmante, ma Cour ne serait pas remplie de ce que l'Univers a de plus agréable. Je suis sûre que mon absence va faire mourir une douzaine de mes adorateurs. Les pauvres enfans me font pitié. Adieu, Reine, je vais les consoler. Alors le feu, & les étincelles reparurent, & la Fée disparut.

Cette étonnante vision remplit la Reine de terreur, & lui fit sentir que le ciel met quelquefois des conditions si onéreuses à ceux de nos vœux qu'il exauce, qu'on leur préférerait les rigueurs du refus. Elle se hâta d'aller trouver le Roi, & lui fit part de la promesse, & de l'effrayante figure de la Fée. Est-il possible, ajouta-t-elle, que l'on puisse se croire charmante quand on est si loin de l'être ? Madame, dit le Roi, l'amour-propre est le plus aveugle des amours. Au reste je doute un peu de l'étrange prodige qui vous allarme. Peut-être n'est-il qu'un de ces songes légers que l'imagination enfante & persuade. Je sou-

haite que votre groſſeſſe ait plus de réalité. Pour nous en aſſurer je vais invoquer la Fée Bénigne protectrice de mon Pere. Depuis mon avénement au trone je ne l'ai point vue; les ſoins de mon royaume ayant abſorbés tous mes momens. Je n'en compte pas moins ſur ſon aſſiſtance. La vraie bonté mépriſe l'étiquette, & ne s'arrête qu'au plaiſir de faire le bien.

A ces mots il entre dans ſon Cabinet, après quelques parfums brulés, & une courte invitation, *Bénigne* parut; elle n'était parée que de ſa bonne mine, & de cette phiſionomie que ſon nom caractériſe. La Reine dépeignit la Fée qui lui était apparue. Bénigne ſourit. Ah! je reconnais *Ridiculine*. Il eſt honteux qu'une eſpece ſupérieure ſe dégrade ainſi. Sa prédiction eſt vraie; mais gardés-vous de l'avertir du tems de vos couches. Je ne pourrais détruire ce qu'elle aurait fait. Si je la précéde elle ne pourra influer ſur mes dons. Je veillerai ſur vous, comptez ſur ma parole. A ces mots elle diſparut.

Neuf mois après la Reine mit au jour une Princeſſe charmante. *Bénigne* la reçut dans ſes bras & la doua de tous les agrémens de l'eſprit le plus doux, & le plus raiſonnable, ſurtout d'une modeſtie qui lui laiſſant ignorer ſes charmes leur ajoutait le plus touchant de tous. *Ridiculine* arriva auſſi dans un char couleur de roſe, mille feſtons de fleurs l'entouraient, & la faiſaient reſſembler à une momie décorée. Elle parut

irritée de n'avoir pas été appellée. Le Roi s'excusa sur ce que la couche avait été si prompte qu'on n'avait pas eu le tems de l'invoquer. Vous y perdés, reprit elle ; cette laidron ne me ressemblera pas ; elle a une physionomie d'une simplicité, d'une bonhommie ! cela aurait pu être de mode au tems du Roi Guillemot ; mais à présent ... de l'art, mes enfans, du jeu dans un visage ; il n'y a que cela d'attrayant. Cependant comme vous avés dédaigné ma protection, je veux que cette petite créature soit renfermée jusqu'à l'âge de 15 ans, & qu'elle ne voie aucun homme. Si l'on ne m'obéit pas, on sentira ma vangeance. Aussitôt elle remonta dans son char, laissant le Roi & la Reine fort affligés. Ils tinrent conseil, & conclurent qu'il fallait construire un Palais sans fenêtres avec une seule porte, dont leurs majestés auraient la clef., & dans lequel *Modeste* serait enfermée avec des femmes pour son service. Mais, Sire, dit le premier Ministre, ce Palais ne peut être construit dans l'instant ? De plus, il n'y a point d'argent dans le trésor ; vous me le faites répandre journellement sur vos sujets. Un nouvel impôt peut seul subvenir à cette dépense. Non, dit le Roi, je ne veux point que mon bonheur diminue celui de mon peuple. Nous chercherons un moyen plus simple.

Bénigne entendit avec plaisir ces paroles du Roi. J'approuve votre délicatesse, dit elle, & je vais la récompenser. A ces mots elle toucha le berceau qui se trouva de fili-

grane d'or. Huit petits amours du même métal berçaient l'enfant. Ses langes étaient de drap d'argent, & les plus belles dentelles lui servaient de couvertures. En même tems on vit paraître dans le lointain un Palais d'or & de lapis. Il n'avait d'ouverture qu'une seule porte de diamant. Les amours du berceau y transporterent la Princesse. Rien n'était si beau que ce Palais : l'or, les diamans, les rubis, le porphire, le jaspe en étaient les matériaux, & la parure. Des peintures charmantes en achevaient l'ornement. Elles ne représentaient que des femmes, mais si belles que toutes les richesses disparaissaient devant leurs charmes. Des lustres brillans disputaient d'éclat aux bougies parfumées qui éclairaient sans cesse ce beau lieu. Le Roi, & la Reine, étaient exstasiés. Quoique les Princes soient accoutumés à la magnificence, tout ce qu'ils peuvent en avoir n'approche pas de celle des Fées.

Quatorze années se passérent pendant lesquelles *Modeste* croissait & embellissait à vue d'œil. Dès l'âge de quatre ans, elle jouait de tous les instrumens, peignait comme Appelles, & parlait comme tout ce qu'il y a de plus spirituel au monde. Elle avait une fille d'honneur qu'elle aimait beaucoup, on l'appellait *Gaieté*, c'était nom & armes. Ma bonne amie, lui dit-elle un jour, ce Palais est riche & brillant, mais ce que j'apprends, & ce que je vois, me font connaître qu'il y a dans la nature des beautés plus touchantes. Les arbres, les

fleurs, la clarté du jour, le chant des oiseaux ; ne puis-je en jouir? — Vraiment dit *Gaieté*, tout cela doit être fort agréable; mais par où y aller? — Je n'en fais rien, dit *Modeſte*; mais je le demanderai à *Bénigne*.

Quelques jours après la Fée arriva. *Modeſte* ſe jette à ſon col; ma chere Bonne, dit elle, je voudrais bien voir des arbres, & me promener ſous leur ombre. *Bénigne* rêva un moment, & puis, je le veux bien, dit-elle; demain vous aurés un beau jardin, & un grand parc, avec un cheval pour vous, & un pour *Gaieté*; vous pourrés chaſſer, tuer des oiſeaux, du gibier... Moi ma Bonne, faire du mal à quelqu'un? j'aimerais mieux mourir; mais je leur partagerai les dragées, & les confitures que vous voulés bien me donner. *Bénigne* ſourit, & embraſſant *Modeſte* dont le bon petit cœur la charmait; les animaux, dit-elle, ne mangent point de ces ſortes de choſes. Que leur donnerai-je donc, dit la Princeſſe, car je veux m'en faire aimer.

Le lendemain *Bénigne* revint, & frappant le mur avec un petit marteau d'or, il s'y fit une ouverture, où *Modeſte*, & *Gaieté* paſſerent. Quelle joie! Quelle ſurpriſe de voir ce beau ciel dont elle n'avait aucune idée, & de le voir ſans nuages. Le Zéphir ſeul agitait les arbres. Il parut les quitter pour ſe jouer dans les cheveux de *Modeſte*, & ce petit Dieu fut encore infidelle à Flore. Nos belles coururent dans toutes les allées,

le mirerent dans toutes les fontaines, cueillirent des roſes, en ornérent leurs têtes. Enſuite elles entrérent dans le Parc, les fleurs naiſſaient ſous leurs pas, & n'en paraiſſaient pas foulées, tant elles étaient légéres.

Quand elles furent dans un allée à perte de vue, la Fée fit paraître deux chevaux auſſi beaux que ceux du ſoleil. Leurs houſſes étaient de drap d'or enrichi de pierreries, leurs mors, leurs fers étaient d'argent. Rien de ſi bien entendu. La Fée toucha leurs habits, à l'inſtant elles ſe trouverent vêtues en amazones d'une étoffe couleur de roſe & argent, & des chapeaux garnis de plumes des mêmes couleurs. Elles montérent à cheval après que *Bénigne* eut dit, ſoyés les meilleures cavaliéres qui reſpirent. Pour lors elles conduiſirent leurs courſiers avec une grace que les Fées ſeules ſavent donner.

Avant de les quitter, *Bénigne* dit à *Modeſte*, voilà le petit marteau, ma fille, vous en frapperés trois fois le mur quand vous voudrés rentrer, & vous dirés, *ouvrés vous, c'eſt Bénigne qui l'ordonne.* La Princeſſe remercia la Fée, & ſe mit à parcourir le bois. Il était entouré de murs d'une hauteur prodigieuſe. Après que nos belles eurent paſſé deux ou trois heures dans cet exercice, elles quittérent leurs chevaux qui diſparurent auſſitôt, & elles retournerent au Palais. Le mur s'ouvrit & ſe referma. Quand elles furent dans leurs appartemens leur nouvel

habillement frappa toutes les femmes de la Princeſſe. Sa nourrice lui demanda ſi elle venait du bal? Qu'eſt-ce que le bal, dit *Modeſte*? — Ah! rien, je ſais bien qu'il ne faut pas parler, & je n'ai pas ce défaut comme tant d'autres.

Le Lendemain & les jours ſuivans les deux Amazones recommencèrent leurs courſes. *Modeſte* portait le petit marteau attaché à un cordon couleur de roſe à peu près comme les ordres de l'empire. Après deux mois de promenade dans le parc. Ma chere Princeſſe, dit un jour *Gaieté*, eſſayons ſi en frappant ce grand mur il ne s'ouvrirait pas comme celui du Palais. Volontiers, dit *Modeſte*, il n'y a pas de mal à cela, car *Bénigne* ne l'a pas défendu. Elle frappa auſſitôt le mur, il s'ouvrit, elles paſſérent, il ſe referma, & leurs chevaux diſparurent. Les voilà bien embarraſſées; mais la jeuneſſe jouit, & ne réfléchit point. Se croyant ſûres de rentrer quand elles voudront, elles voyent une prairie émaillée de fleurs, elles y courent, écoutent les oiſeaux, le roſignol; inſenſiblement elles s'éloignaient, quand il parut à leurs yeux un jeune homme beau comme l'amour, qui tenait un livre, & qui à l'aſpect de ces beautés le laiſſa tomber. Emu, transporté à la vue de *Modeſte*, il court à elle, met un genou à terre, & la regardant avec tout l'amour qu'elle était capable d'inſpirer, Divinité charmante, dit-il, qui venés ſans doute dans ces lieux pour les embellir, daignés m'aſſurer par un regard que mon hommage ne vous dé-

plait pas. Ce discours & cette action interdirent la Princesse. Voilà une singuliére personne, lui dit *Gaieté*. Nous n'en n'avons jamais vu qui lui ressemble? Qui que vous soyés, repartit enfin *Modeste*, je ne veux point vous tromper. Je suis fille du Roi juste. On m'a fait dans ces lieux un Palais qui n'a ni portes ni fenêtres. La Fée *Bénigne* m'a donné un petit marteau avec lequel je fais ouvrir le mur pour me promener. Je suis sorti ce matin du Parc, & je vais y rentrer, car je crains d'inquiéter par une plus longue absence. Je vous suivrai partout adorable Princesse, ne désespérés point un Prince qui ne veut plus vivre que pour vous... Hé bien, dit la Princesse, je demanderai à *Bénigne* de vous faire entrer dans mon Palais, en attendant venés en ce lieux tous les jours. Elle retournait sur ses pas en disant cesmots, quand un éclair suivit d'un coup de tonnerre, & accompagné d'une pluie affreuse l'arrêta. Aussitôt un nuage l'enveloppa. Il le faisait un bruit si terrible à ses oreilles qu'elle en était presque sourde. Elle n'osait ouvrir les yeux de peur d'apperçevoir quelque monstre, quand elle se sentit porter à terre. Le bourdonnement cessa, elle entendit une voix qui lui dit venés, belle Princesse, faire le bonheur du Roi mon Maître. Elle ouvrit les yeux, & fut fort surprise de voir un gros hanneton couleur de rose, dont les sourcils épais ont sans doute amené la mode des parures de ce nom. Mais, dit *Modeste*, votre Roi est-il hanneton? — Oui Madame, mais il ne

l'a pas toujours été, & il ne tiendra qu'à vous qu'il ne le ſoit plus. — Que faut-il faire pour cela! c'eſt à lui à vous en inſtruire. Souffrés que je vous conduiſe au pied de ſon trône. *Modeſte* y conſentit & arriva dans un boſquet de Myrthe & de jasmin, Une élévation de ces mêmes fleurs formaient le trône du Roi, qui était beaucoup plus gros que ſes ſujets. Dès qu'il apperçut la Princeſſe, il vola ſur ſa main, lui parla de ſon amour, & l'aſſura que ſi elle voulait y répondre, elle verrait qu'il n'était pas indigne de plaire, que plus d'une Beauté l'avait aſſuré qu'il n'y avait point de Prince plus aimable. Mais, Sire, que puis-je faire pour vous? — Vous le ſaurés, Madame, ſi vous voulés bien m'accorder un entretien ſecret. *Modeſte* ignorait le danger d'un tête-à-tête, & quand elle l'aurait ſçu quel riſque croit-on courir avec un hanneton? Elle promit de l'écouter. Il ordonna qu'on la conduiſit dans le plus bel appartement du Palais. Il était de Lilas, de chevre-feuille & de fleur d'orange ſi bien entrelacés, qu'aucune intempérie, ni aucun regard curieux ne pouvait y pénétrer. On laiſſa la Princeſſe ſeule. Ses malheurs, & le ſouvenir du beau Prince qu'elle avait rencontré ſe retraçant enſemble dans ſon ame, la firent également ſoupirer. Quelle deſtinée eſt la mienne! diſait-elle. Dès ma naiſſance enfermée comme une captive, j'obtiens un peu de liberté, je veux en jouir, je la perd tout-à-fait. Séparée de ce que j'aime, je me trouve au milieu d'animaux bourdonnans, & j'ignore ce que j'y deviendrai.

Il eſt bon d'avertir que le Roi était fort petit-maître, & très-ennuyé de ſe voir hanneton, quoique couleur de roſe. *Modeſte* entendit un grand bruit, les Princes ne vont jamais ſans fracas. C'était le Roi, qui congédia ſa cour, & vola d'abord ſur l'épaule de la Princeſſe. Madame, dit-il, il ne tient qu'à vous de me rendre l'homme du monde le plus charmant, & le plus heureux... Je ne demande pas mieux, Sire, dit ingénument *Modeſte*, dites-moi comment je puis vous ſervir. Le Monarque n'attendait que cet aveu, il ſe précipite ſur la belle bouche de la Princeſſe, comme l'inſecte aile ſur les fleurs. Effrayée par le ſecret inſtinct de la pudeur, *Modeſte* rejette avec force l'inſolent. Il reſte interdit du coup, mais bien-ôt après ſe relevant furieux, il dit à la belle, que les Rois n'étaient pas accoutumés à de pareils traitemens... Je crois, répondit-elle, qu'ils ne les éprouvent pas quand ils ſont plus circonſpects. Je n'ai nulle connaiſſance, Sire, je n'avais jamais vu d'hommes que mon pere. Si tous penſaient comme vous, & agiſſaient de même, ils ſeraient peu dangereux pour moi, quand ils auraient tous les charmes auxquels vous prétendés... C'en eſt aſſés, Madame, j'avoue que je ſuis peu propre à jouer le céladon. Ce rôle me paraît indigne de mon rang, & de mon mérite. D'ailleurs j'ai vu toutes les femmes rire de ces langoureux qui ſont toujours en extaſe devant leurs idoles; mais au défaut de mon amour je veux vous intéreſſer par le récit de mes malheurs.

J'eus celui dès l'âge de vingt ans de plaire à une Fee, qui, sans jeunesse & sans beauté, avait toutes les prétentions de l'une & de l'autre. Je me moquai d'elle, & profitai de sa faiblesse pour augmenter le nombre de mes conquêtes. Un être de cette espece flattait ma vanité. La mienne me fit chercher à subjuger toutes les femmes de sa cour. J'avoue que je mis beaucoup d'étourderie dans ma conduite. La Fée en fut choquée. Elle me fit de tendres reproches auxquels je répondis par un persiflage insultant. Je partis sans dire adieu. En arrivant dans mon royaume je trouvai tous mes sujets métamorphosés, mon Palais tel que vous le voyés, & moi même devenu hanneton, quoiqu'un peu plus majestueux que les autres. Dans un cabinet de myrthe était cette inscription. *Tu ne reprendras ta premiere forme, que quand un Princesse t'aimeras sous celle-ci, & sera aussi légére que toi.* Voilà, Madame, ce qui a occasionné votre enlèvement ; mes sujets ont ordre d'amener ici les plus belles personnes qu'ils pourront trouver. Vous voyés combien il est essentiel que vous vous rendiés à mes vœux. Je vous donne huit jours . . . Hélas ! autrefois il ne m'eut fallu qu'un quart d'heure pour soumettre la plus rebelle.

Je vous avoue, Seigneur, reprit *Modeste*, que vous êtes fort à plaindre, d'autant plus que je ne me crois pas destinée à vous rendre les charmes que vous regrettés. L'idée que je me suis faite de l'Amour ne ressemble nullement à celle que vous en avés. Je sens qu'on ne

touche point un cœur en le brusquant... Qui vous parle de cœur, dit impatiemment le Roi? Il est un accord des sens qui se passe de lui. Laissés-moi émouvoir les uns, & je vous abandonne l'autre. Je vous promets même que si après mon changement vous vous déplaisés ici, je vous reconduirai chés le Roi votre Pere, qui s'appelle, dites vous, le Roi juste... plaisante épithéte pour un Roi! n'en a-t-il point d'autre? Point de galanterie à sa cour? Point de système singulier? On doit mourir d'ennui dans ce Royaume! Je ne puis, dit *Modeste*, vous rendre raison de ce qui s'y passe; car j'étais dans un Palais seule avec mes femmes, je n'y voyais que le Roi, la Reine, & une Fée nommée *Bénigne*. — Ah! voilà un nom, dit le Roi, qui m'annonce une bonne femme, & qui vous a donné une éducation analogue. En vérité c'est dommage, une jolie personne comme vous n'est pas faite pour penser comme nos anciens Gôths. A ces mots notre hanneton quitta *Modeste* en bourdonnant, comme les petits maîtres frédonnent un air d'Opéra nouveau. La triste Princesse resta seule; mais retournons à son amant.

Ce jeune Prince qu'on appellait *Fidelle*, était fils d'un Roi contre lequel ses sujets s'étaient révoltés. Il n'avait voulu ni défendre ses droits, ni foudroyer l'usurpateur. Je veux regner sur les cœurs, disait ce bon Prince. En les abandonnant à l'ambitieux qu'ils me préférent, je les punis assés. Allons, mon fils, dans quelque pays où

nous puissions jouir en paix de nous mêmes & des beautés de la Nature. Cette jouissance vaut bien celle d'un Royaume. *Fidelle* aimait son Pere. Il le suivit avec plaisir. Ils s'étaient établis dans les états du Roi Juste, y avaient acquis une maison simple, que la propreté seule décorait. Une prairie agréable en dépendait, des bosquets, des jardins que ce Roi Philosophe cultivait lui-même. Ce Prince avait emporté assés de pierreries pour fournir à leur aisance. Une Bibliothéque choisie les amusait en les instruisant. Le jeune Prince en faisait un fréquent usage, & se promenait souvent dans cette prairie où il avait rencontré *Modeste*. *Fidelle* n'avait jamais aimé. Ce moment le rendit le plus amoureux des hommes. Il avait l'ame tendre, délicate, & une vivacité d'autant plus grande qu'elle n'avait pas eu lieu de se manifester. *C'est un ruisseau qui serpente avec douceur, une digue le veut arrêter, il la rompt, & inonde tout ce qui s'oppose à son passage.* Le jeune Prince était d'abord resté immobile en voyant *Modeste* s'élever en l'air, ensuite il courut, ou plutôt il vola jusqu'à la nuit vers le point de l'horison, où il avait perdu le nuage de vue. Se voyant alors beaucoup trop éloigné pour retourner sur ses pas, il s'achemina vers une petite lueur sortant d'une maison peu apparente. Une vieille ouvre, & lui demande ce qu'il veut. Cette bonne femme quoiqu'extrêmement cassée n'avait rien de dégoutant. Elle tenait en sa main des brins de joncs si artistement tra-

vaillés, si bien nuancés, qu'il n'y a point de tapisserie aussi belle. Toute sa maison en était meublée. Entrés, cher enfant, dit la vielle, vous paraissés bien fatigué: dites-moi quel sujet vous amene ici ?— Le hazard, dit *Fidelle*, & sans doute ma bonne fortune, puisque je suis assés heureux pour rencontrer une personne aussi obligeante que vous. Il raconta alors son aventure avec *Modeste*, & le cruel événement qui l'en avait séparé. La *Bonne* mit ses lunettes, ouvrit un livre, & quelques momens après, votre Princesse, dit elle, est dans le Royaume des Hannetons. Ce sont des gens ainsi métamorphosés par le courroux d'une Fée. Ce peuple est étourdi, & n'a que changé de forme. Le Roi est amoureux de *Modeste*, si l'on peut donner ce nom à ce que ressent pour elle ce Monarque. La Princesse le méprise, & votre souvenir occupe son ame. Elle souffrira quelque tems en punition de son imprudente curiosité qui lui a fait passer l'enceinte du Palais enchanté. Mon amie *Bénigne*, qui la protége, ne le lui avait pas défendu, parcequ'elle croyait que c'était irriter le désir que d'y mettre un frein. Comme ce n'est point une désobéïssance formelle, la peine ne peut être de longue durée. Je vais travailler à flêchir *Benigne*, & par le secours de mon fils, j'espère vous rendre bientôt votre Princesse. Elle achevait à peine ces mots qu'on frappa à la porte. Le Prince y courut pour épagner à la Fée (car c'en était une) la peine de se lever. Un jeune homme beau comme le plus

beau jour, entra. C'était le Prince brillant, fils de la Fée du *Jonc*, Voici, lui dit elle, un Prince que je vous prie de secourir, ainsi que la Princesse *Modeste*, & tout de suite lui raconta l'histoire des deux amans. *Brillant* rêva un moment, & dit qu'il se transporterait le lendemain dans le Royaume des Hannetons, & qu'il espérait délivrer la Princesse; mais *Fidelle* en le voyant redoutait un tel libérateur. *Brillant* devinant sa pensée, si *Modeste* vous aime, dit-il, & que malgré la tendresse que vous lui avés inspirée elle céde à un autre objet, elle n'est pas digne de votre amour. Ce sentiment une fois établi dans une ame n'en peut être effacé sans honte. Je vous jure même que si je ne puis me défendre des attraits de votre maîtresse je ne vous en servirai pas moins ; comptés sur ma probité, elle ne s'est jamais démentie. Ce discours ne put rassurer entiérement *Fidelle*. Hélas! disait-il, je n'ai vu qu'un instant cette adorable personne, & j'aurais la vanité de croire que j'ai fait sur elle la même impression qu'elle a faite sur moi! Ce jeune homme ne savait pas qu'il est des ames qui ne sont jamais étrangeres l'une à l'autre. Elles se cherchent, & leur rencontre une fois faite elles s'unissent pour la vie.

La Fée invita le Prince à passer dans la chambre voisine. Une lumiere éclatante y frappait les yeux ; elle était dans des congelations si claires, si brillantes, que nos cristaux sont moins transparentes. Des fruits délicieux, des crêmes d'un goût ex-

quis compoſérent le repas, qui valait les plus célébres feſtins. La Fée conduiſit ſon hôte dans une autre chambre tapiſſée de ces merveilleux joncs, & ſe retira pour lui laiſſer la liberté de ſe coucher. En ſe mettant au lit, *Fidelle* fut surpris de le trouver ſi doux, ſi moëlleux & ſi parfumé. C'était des fleurs de toute espece effeuillées avec ſoin, & qui, quand elles étaient echauffées, produiſaient l'odeur du plus délicieux ſachet. Le Prince dormit peu & ſe leva avec l'aurore. Il trouva *Brillant* déja prêt à partir. Je ne ſais, dit celui-ci, ſi tout ce que je médite pourra s'exécuter en peu de jours; mais point d'impatience, ni de jalouſie; Vous offenſeriés votre maîtreſſe & moi.

L'aimable fils de la Fée des *Joncs* fut en peu de tems au Royaume des Hannetons. Il ſe cacha dans un cabinet de roſes, & entendit qu'on blâmait le Roi de ne pas contraindre *Modeſte* à lui rendre ſa forme, ainſi qu'à tous ſes ſujets. Je vous avoue, diſait l'un d'eux, que je perds patience, ma femme eſt avec tous les hannetons dans la plus grande familiarité, & je l'ai ſurpriſe avec un. Enfin cela ne tombe pas ſur mon compte tant qu'elle ne ſera qu'une beſtiole, combien de maris ſont ce que je ſuis ſous leur forme naturelle. Pour moi, dit un autre, ma maîtreſſe eſt devenue ſi libertine, que je ſuis réſolu de n'en jamais faire ma femme. A vous permis, dit le premier qui avait parlé. Il doit y avoir un conſeil aujourd'hui, où le Roi bâillera

longtems ; car le Chancelier eſt long dans ſes diſcours. *Brillant* réſolut de prendre ce tems pour parler à *Modeſte*. Il ſe rendit donc à ſon appartement ; elle était ſeule, appuyée, ſur ſa main & à demi-couchée ſur un Sopha de roſes. Tout ce que la jeuneſſe, & les graces ont de ſéduiſant était ſur le viſage de cette charmante perſonne. *Brillant* fut d'abord ébloüi, mais s'avançant à pas lents, il mit un genou à terre, & ſaiſiſſant cette main qui cachait en partie le beau viſage de la Princeſſe, il la fit treſſaillir. Elle retira ſa main avec vivacité, Sire, (car elle croyait que c'était le Roi) vous avés eu raiſon, dit elle, de me vanter les agrémens de votre perſonne, la vérité me force d'en convenir ; mais cette même vérité me force à vous dire que vous ne faites nulle impreſſion ſur moi, & que j'en ai reçu une qui ne s'effacera jamais de mon cœur. J'ignore ſi la naïveté de cet aveu s'accorde avec la bienſéance ; mais je ſais encore moins déguiſer mon ſentiment. *Brillant* entendit avec peine un arrêt ſi formel, car ſa fidélité avait un peu chancelé à l'aſpect de tant de beauté ; mais ſe remettant de ſon trouble, ne craignés rien, dit-il, Madame, je ne ſuis point le Roi, mais le fils de la Fée des *Joncs*. Le Prince *Fidelle* que vous avés rencontré, & qui vous adore, m'a prié de vous délivrer. Daignés vous confier à moi, dites-moi vos ſentimens, & quelles ſont les perſécutions que vous éprouvés. *Modeſte* laiſſa éclater dans ſes yeux la joie la plus vive. Elle inſtruiſit ſon libérateur

de l'amour du Roi, & des conditions attachées au retour de sa forme naturelle. *Brillant* après avoir réfléchi quelque tems, je ne vois, dit-il, qu'un moyen de vous tirer d'affaire, c'est de trouver une personne moins difficile, & de la conduire dans ce Royaume. J'en connais une dans le voisinage que je vais tâcher d'y amener. Quand vous aurés besoin de moi, frappés trois fois la terre avec votre marteau d'or, & dites, *Brillant venés à mon secours.* Alors il disparut.

Le Roi cependant, au sortir du Conseil, vola chés *Modeste.* Je viens, Madame, vous prier de mettre fin à vos refus. Mon Peuple est révolté de ma longue patience. Je sais que la violence ne peut avoir lieu par le peu de force qui reste à mon individu dans cette forme; mais ne me contraignés pas à vous rendre malheureuse. Je consens à l'être, Seigneur, plutôt qu'à faire quelque chose d'indigne de mon rang ou de ma vertu. Prononcés, j'attends votre arrêt. Elle dit ces mots avec tant de grace & de majesté que le Roi en fut attendri. Hé bien, Madame, je vous condamne à apprendre à mes hannettons mâles & femelles, la géométrie, la philosophie & la physique jusqu'à ce que j'aie repris ma forme naturelle. Plusieurs de vos pareilles ne l'enseignent pas, mais en parlent comme si elles en étaient instruites. Ce n'est pas les choses qu'elles savent, mais les mots. J'ai quelquefois étouffé de rire de les leurs entendre placer sur des

Pompons

Pompons & des chapeaux. Ces importantes leçons feront ſans doute plus de votre reſſort que les aſſurances de ma paſſion, objet trop frivole pour une ſavante & une héroïne de tendreſſe. A ces mots il la quitta.

Modeſte ſe trouva dans un embarras cruel; elle ſe ſervit du petit marteau & appella *Brillant* qui parut auſſitôt. Ne vous inquiétés pas, Madame, dit-il, j'ai tout entendu. Ces ſciences, dont à peine vous connaiſſés le nom, vous effrayent. Si les ſavans voulaient un peu ſimplifier le barbariſme de leurs grands mots, il n'y aurait plus d'ignorans; mais ils n'éblouiraient perſonne. Faites publier que vous donnerés deux ſéances par jour, depuis onze heures, juſqu'à midi, & depuis cinq heures juſqu'à ſix, & que cette derniere ſera pour les Dames. Je prendrai votre forme, & profeſſerai pour vous. Le Prince des *Joncs*, aſſura la Princeſſe que la beauté qui devait dés-enchanter le Roi arriverait dans trois jours. Il ajouta qu'il ne pouvait la délivrer avant ce terme. Tel était l'enchantement attaché à ce lieu, tout ce qui l'habitait ſe trouvait dépendre de la durée de celui du Monarque.

Le Lendemain *Brillant* ſous la figure de *Modeſte*, eut l'auditoire le plus nombreux. Il fit un très-beau diſcours ſur l'honneur d'avoir de tels écoliers, dont la fineſſe d'organe, la vivacité d'eſprit lui promettait les plus grands ſuccès. Cette ſéance, & les ſuivantes furent fort goûtées. La Princeſſe

rendue inviſible, écoutait avec une attention, & ſaiſiſſait avec une ſagacité, dont peu de gens ſont capables.

Trois jours après, comme on était aſſemblé pour la ſéance de l'après-midi, on entendit un grand bruit, c'était un cabriolet jaune & argent, les rênes de même couleur avec des houpes & des cocardes aux chevaux, le tout aſſorti: des femmes qui faiſaient des ris immodérés. C'était la belle *Frivoline*, elle était coëffée de ſes cheveux dont une partie flottaient en groſſes boucles ſur ſon ſein, & l'autre tombait ſur ſa taille. Sa Redingotte était roſe & argent, rien ſur ſa gorge, qui était fort belle, elle était trop peu modeſte pour la cacher. Elle deſcendit leſtement de ſa voiture, ſuivie de deux Dames qui l'accompagnaient. Un Hanneton lui dit, que le Roi ſerait enchanté de la recevoir: & moi, charmée de le voir. J'aime les choſes ſingulieres & rien ne l'eſt plus que des hannetons parlans & couleur de roſe, moi qui ſuis folle de cette couleur. Mais Seigneur Hanneton, mange-t-on ici? y a-t-il des bals, des comédies, je veux de tout cela. Allons vîte voir ce fameux Monarque. Comme les hommes ont le tact fin; pendant les queſtions de *Frivoline*, les hannetons étaient ſur ſa gorge, ſur ſes cheveux, ſur ſes mains, ſur ſa bouche; mais cela eſt délicieux, diſait-elle, ce petit peuple eſt galant. J'ai eu des amans de toute eſpéce, j'en veux avoir ici une légion.. Ah! c'eſt un grand plaiſir de tourner des

têtes & de conſerver la ſienne froide. Enfin *Frivoline* arriva auprès du Roi. Seigneur, dit-elle, je ne ſais par quel hazard je ſuis chés vous, je m'en réjouis, & j'eſpére que vous n'en ſerés pas fâché quoique je ne vous aie pas demandé la permiſſion d'entrer dans vos Etats? Madame, répondit le Roi, une auſſi charmante Princeſſe eſt aſſurée de faire le bonheur de ceux qui la voyent... Mais oui, je ne ſuis pas mal, je ſuis douce, complaiſante. Pourvu qu'on faſſe ce que je veux, on eſt bien avec moi. Le Roi vola ſur la gorge de *Frivoline*, & s'y promena tant qu'il voulut. Princeſſe, dit-il, ne pourrais-je vous parler en particulier? Cette foule m'importune. — Je le veux bien. — Je vais vous mener dans l'appartement des Jonquilles. Elle y alla. Le Roi congédia tout le monde, & apprit à *Frivoline* qu'il ne tenait qu'à elle de le dés-enchanter. Mais que pour y parvenir il fallait qu'elle l'aimât, & le lui prouvât. Seigneur, dit-elle, en éclatant de rire, c'eſt ma paſſion que de faire des heureux. Mais comment ſous cette forme pouvés-vous l'être de la façon que vous entendés... Accordés-moi un rendés-vous cette nuit, Madame, & vous verrés ſi ma figure vous déplaira. — Pour la rareté du fait, je le veux bien. Mais dites-moi, Sire, n'y a-t-il point ici quelque figure humaine? Pardonnés-moi, dit le Roi, il y a une Princeſſe que je croyais la plus charmante du monde avant de vous avoir vue. Elle montre la géométrie, la philoſophie & la phyſique à mes ſujets. —

Ah! sûrement cette savante est une ennuyeuse créature. Je veux la voir, & lui faire quitter sa sotte besogne. Le Roi la conduisit chés *Modeste*. *Frivoline* parut embarassée à son aspect. Les traits de la vertu, joints à ceux de la beauté, inspirent le respect même aux plus libertins. Cependant *Frivoline* se remit de son trouble, & s'approchant de la Princesse, quoi, dit-elle, en l'embrassant, vous êtes studieuse avec de si beaux yeux! vous les baissés? vous rougissés? d'où sortés-vous? Cette pudeur n'est plus de mode parmi les femmes d'un certain rang. Il n'y a qu'une vile populace qui la conserve encore. Madame, je veux vous corriger. Quand j'aurai dés-enchanté le Roi, vous pourrés éprouver s'il est aussi délicieux qu'il le dit... Mais vous ne me répondés rien. J'avouë, Madame, que vos discours sont absolument nouveaux pour moi, & que ne les entendant pas, je ne puis y répondre. *Frivoline* riant aux éclats, vous entendés toutes vos sciences barroques, & vous ne m'entendés pas? Ah ma chere, vous avés l'esprit complettement bouché. Je vous quitte, car je ne puis parler géométrie, & vous n'entendés que cela. Elle sortit en faisant une révérence analogue à sa conversation. *Modeste* ne pouvait concevoir l'effronterie de cette Princesse. Elle remercia le ciel de l'avoir préservée d'un monde qui regardait le vice comme le bon ton.

Cependant *Frivoline* exigea du Roi pour

preuve de son amour que toutes les moustaches de ses sujets fussent coupées, & lui fussent apportées avant le coucher du soléil, pour lui faire une garniture de robe. Le chancelier fut appellé, & l'édit publié. Il excita d'abord des murmures, mais enfin il fallut obéir. Les moustaches furent apportées aux pieds de *Frivoline* qui rit beaucoup de cette offrande, & voulut que le Roi y joignit la sienne. Le Monarque furieux se crut outragé. Mais la Princesse prenant un air caressant, comme je prétends vous dés-enchanter, dit-elle, vous n'aurés plus besoin de cette parure hannetone, & je ferai là mienne de ce qui vous aura appartenu. Le Roi charmé de cette tournure flatteuse trouva sa maîtresse ravissante, & bien préférable à ces sublimes vertueuses qui font mourir de respect & d'ennui. Telle est la faiblesse des hommes; ils aiment la facilité, & dés qu'ils ont joüi, le mépris succéde au désir.

L'heure du rendés-vous arrivée, le Roi ne tarda pas à venir. *Frivoline* était couchée; elle avait un corset garni de dentelles & de rubans. On ne peut contester que cette Princesse ne fut jolie, son maintien gai & fripon ajoutait à ses charmes, & dispensait du respect. Aussi le Roi n'en conserva-t-il pas l'ombre. Il se précipita dans le lit de *Frivoline*. On ne sait quel chemin il prit, l'amour tira le rideau; mais au bout d'une demie heure la Princesse s'écria: mais vraiment oui, vous voilà un très-beau Prince, & c'est mon ouvrage? ja-

mais il n'en fut un plus parfait. Après un compliment auſſi flatteur, le Roi crut qu'il fallait conſtater ſon exiſtence, & *Frivoline* ne douta plus de ſa réalité. Cependant il prit une inquiétude au Roi. Perſonne n'avait d'habits, & tous ſes ſujets devaient être dés-enchantés en même tems que lui. Mais, ô merveille! les appartemens redevinrent ce qu'ils avaient été. Les meubles ſeulement conſervèrent la couleur des fleurs qui les avaient ornés. Chaque Seigneur trouva ſon hôtel fourni de tout ce qui lui était néceſſaire, & des mêmes domeſtiques qui l'avaient ſervi. Peut-être ceux-ci regretterent-ils la forme qui les rendait tous égaux. Le Roi ſonna, & *Frivoline* quoique hardie ne le fut pas aſſés pour ſe laiſſer voir par toute la cour dans le lit du Roi. Elle ſe retira dans un cabinet qui était à la ruelle. Le Monarque demanda des habits, les Grands parurent, & le complimentèrent ſur ſon déſenchantement. Il fit une hiſtoire pour donner le change aux Courtiſans, qui ne le prirent pas. Jamais *Avantageux* (c'était le nom du Roi) n'avait été ſi charmant. Auſſi dès qu'il fut habillé voulut-il ſe faire voir à *Modeſte*; il avait conſervé le déſir de lui plaire, la facilité de *Frivoline* ne lui avait inſpiré que la ſenſation du moment. Celle-ci entraînée par la curioſité, par l'envie de faire quelque choſe d'extraordinaire, & qui fit parler d'elle, n'avait cherché que la ſingularité de l'aventure. Combien de femmes ont cette faibleſſe, & ſe dégradent en voulant s'illuſtrer!

Le Roi entra chés *Modeſte* ſuivi d'une cour nombreuſe. Je viens, dit-il, vous ſupplier d'oublier le ſot emploi que je vous ai donné ; vos rigueurs avaient troublé ma raiſon. Daignés embellir ma cour de votre préſence ; la Princeſſe *Frivoline* vous en fera les honneurs. Sire, répondit la Princeſſe *Modeſte*, je partage la joie que vos ſujets doivent avoir d'être ſous la domination d'un Prince ſi accompli ; j'eſpere que vous ne me refuſerés pas la grace de me retirer.... Vous ſerés maîtreſſe partout où je commanderai, Madame, mais accordés-moi quelques jours pour aſſiſter aux fêtes que l'on va célébrer.. — Je ſuis peu faite pour y paraître, Sire, dans l'état où je ſuis. Le Roi ſe retira piqué de ce que ſa vue n'avait pas produit le moindre effet ſur *Modeſte*. Il alla retrouver *Frivoline*, elle était avec le Grand-Ecuyer, jeune Seigneur beau comme un ange, elle lui ſouriait, le lorgnait, quand elle appercut le Roi. — Vous avés donc été voir votre ſavante, qu'a t-elle dit? a-t-elle toujours ſon air guindé ? Je ne le trouve pas tel. Si vous appellés guindé l'air décent & honnête, je le ſouhaite à toutes les femmes. — Ah ! vous en ſeriés bientôt ennuyé. Mais cela ne vaut pas une diſpute. Je reſterai ici tant que je m'y amuſerai. Après ce que j'ai fait pour vous, vous m'offrirés ſans doute votre trône & votre main ; je ne veux ni l'un, ni l'autre. Notre liaiſon, que le hazard a fait, ſubſiſtera tant qu'elle nous amuſera. Je vais me promener, cela vous convient-il, parlés ? — On ne peut être d'un avis

contraire au votre. Je vais ordonner la comédie, le bal, & un grand soupé.

Pendant cet entretien *Brillant* en avait un très différent avec *Modeste*. Il lui rendait compte de ce qui se passait chés la Fée des *Joncs*. *Fidelle* y attendait sa Princesse, *Gaieté* y était arrivée. Il ne manque plus que vous, ajouta *Brillant*. Il y a ce soir un grand bal masqué, si vous voulés vous fier à moi nous sortirons, à la faveur de cette fête, d'un royaume qui n'est pas fait pour vous. — J'y consens de tout mon cœur, dit *Modeste*. Cet arrangement pris, *Brillant* se retira, & *Frivoline* parut. Je viens, dit-elle vous proposer la comédie, aimés-vous ce spectacle? — Je l'ignore, Madame, n'y ayant jamais été — Ah! c'est trop ignorer de choses. Ne savoir que la géométrie! hé bien venés; nous verrons si la comédie vous plait autant que la science. Les deux Princesses y furent, & l'entendirent bien différemment. *Modeste* ne fut occupée que du spectacle, *Frivoline* ne cessa de parler & de lorgner. Ensuite on fut souper. Les propos furent peu intéressans. Le Roi dit des choses tendres à *Modeste* qui ne fit pas semblant de les entendre. Le soupé à peine fini, le bal commença. Dès que les masques firent foule, *Brillant* sortit avec la Princesse. Ils trouvèrent à la porte un petit char dans lequel ils montèrent, & partirent avec la rapidité de l'éclair. Ils arrivèrent en peu de momens chés la Fée des *Joncs*. Il est impossible de peindre les transports de *Gaieté*.

Fidelle n'osait faire éclater les siens. Mais *Modeste* lui adressant la parole, reconnaissés-vous, Seigneur, une Princesse infortunée à laquelle vous avés daigné vous intéresser, & qui sans cet aimable Prince serait encore dans un royaume dont toutes les vertus sont bannies. — Si vous y etiés resté, divine Princesse, elles y seraient toutes revenues. Après ces premiers complimens la Fée embrassa *Modeste*, & lui annonça qu'elle verrait *Bénigne* le lendemain. On donna une même chambre à la Princesse & à sa compagne. *Gaieté* parla avec enthousiasme de l'amour du Prince *Fidelle*, de sa douceur, de ses vertus. *Modeste* l'écoutait avec un plaisir qui se peignait dans ses yeux. Elles se couchérent, & s'endormirent. Le lendemain la Fée des *Joncs* les toucha de sa baguette; aussitôt elles furent habillées en Bergéres, d'une étoffe blanche garnie de dentelle, leurs beaux cheveux relevés avec art, ornés de fleurs qui ne se flétrissaient jamais. *Fidelle* trouva la Princesse plus belle encore sous cet habit qui cadrait si bien avec sa candeur. Il se jetta à ses genoux, & lui dit des choses si tendres que *Modeste* ne put cacher son émotion. Je ne sais, dit-elle, s'il est permis d'ouvrir son cœur avec *Franchise*, mais Prince, je ne puis vous cacher que le trait qui vous a frappé a fait le même effet sur moi. Ces paroles transportérent tellement le Prince qu'il ne pouvait peindre son sentiment.

L'arrivée de *Bénigne* mit le comble à son bonheur. *Modeste* je jetta aux pieds

de la Fée, prit ſes mains, les baiſa, lui demanda mille pardons de ſon imprudence. *Bénigne* la reçut dans ſes bras. Quand on peut empêcher une faute par des remontrances & de la ſévérité, il faut les employer, dit-elle, mais vous avés été punie, & la grace entiere doit ſuccéder à la punition. Parlons des moyens de vous ſouſtraire à la vangeance de *Ridiculine*. Il n'en eſt qu'un, c'eſt de vous unir au Prince *Fidelle*. Nos amans trouverent ce moyen bien doux. Le Prince des *Joncs* demanda à *Bénigne* la charmante *Gaieté*. Elle y conſentit. Le bonheur de *Modeſte* parut en redoubler. On dreſſa un petit autel de myrthe & de verveine. On immola une jeune colombe. On vit un enfant fendre les airs, c'était l'Amour. Je me charge de la cérémonie, dit ce Dieu, & prenant leurs mains il les unit pour jamais; auſſi ſe ſont-ils toujours aimé. *Bénigne* les ramena au Roi *Juſte*, qui les reçut avec la plus tendre joie. *Gaieté* obtint de *Brillant* la permiſſion de paſſer chaque année ſix mois avec ſa chere Princeſſe. Le Roi philoſophe ne voulut point quitter ſon azile champêtre. *Frivoline* n'a point voulu éprouver *Avantageux*. Celui-ci s'eſt marié, & n'eſt pas trop fidelle. Il n'y a à cela rien d'étonnant.

LES ISLES FLOTTANTES.

OU

LA PRINCESSE PUDIBONDE,

ET

LE PRINCE PARANGON.

CONTE.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MAD. LA MARQUISE DE S... G...

Tout flotte en ce vaſte univers.
Le vaiſſeau parcourant les mers
En raze, en flottant, la ſurface.
Les mondes flottent dans l'eſpace,

L'homme dans ſes projets divers.
De la mode, & de ſes travers
Le Français flottant ſuit la trace,
Et les Sages les plus experts
Flottent ſur tout ce qui ſe paſſe.

Bien à deux mille & tant d'hivers,
Qu'isles flottaient dans la bonace:
Ce pays jadis découvert,
Et depuis par les flots couvert.
Fut joint à la commune maſſe.
De ſes colons gais & pervers

Chés nous on reconnait la race
A ſon eſprit, à ſes travers,
A ſa folie, à ſon audace.

Belle lumineuſe aux yeux pers
De leur hiſtoire par ces vers
Ma muſe vous fait dédicace.
Agréés ſans plus de préface
Ce qui paraît (quoi que je faſſe)
Conte à dormir les yeux ouverts;
Mais tendreſſe que rien ne paſſe,
Cœur pour vous ſans fard, & ſans pairs,
Sentiment qui n'a de l'éclair
Qu'un feu qui tout autre ſurpaſſe,
Unis à cet ouvrage en l'air
Chés vous lui feront trouver grace.

LES ISLES FLOTTANTES.

OU

LA PRINCESSE PUDIBONDE,

ET LE

PRINCE PARANGON.

DANS un climat enchanteur, & voisin du Tropique, on voyait autrefois flotter sur la mer une douzaine d'isles qui semblaient être autant de jardins délicieux. Des ombrages odorans, des arbres chargés de fruits, tout l'éclat de Flore, toute l'abondance de Pomone, toute la richesse d'Amphitrite rassemblaient dans ces lieux ce qui peut flatter les sens.

Le mouvement des flots donnait à ces isles une multitude d'aspects différens. Tantôt elles s'approchaient, tantôt elles s'éloi-

gnaient. On paſſait de l'une dans l'autre en laiſiſſant le moment où la mer les uniſſait. Elles appartenaient preſque toutes à des Fées. La plus ſinguliere d'entre ces dernieres ſe nommait *Virvouſte*. C'était une jolie petite perſonne toujours en mouvement, qui changeait de caractere comme de coëffure. La roſe la plus fragile durait encore plus que le déſir qui la lui avait fait cueillir. La fantaiſie tenait en elle la place du ſentiment; auſſi n'avait elle jamais eu de paſſion, mais beaucoup de mépriſes. Ses idées étaient auſſi-tôt évanouies que formées. Cette diſpoſition d'eſprit ne lui permettant pas de s'appliquer à rien, on juge aiſément qu'elle n'était pas grande ſorciére, & que ſon pouvoir ſe bornait à peu près à ſa ſouveraineté.

La cour de *Virvouſte* ne préſentait aux yeux que des ſuperficies mobiles qui courant ſans ceſſe après le plaiſir le manquaient toujours, & ne connaiſſaient de l'eſprit que les bleuettes. On y voyait comme ailleurs quelques prudes, beaucoup de coquettes, & une infinité de femmes galantes. A l'égard des vertueuſes.

Il n'en était pas trois que l'on eut pu nommer.

La manie favorite de *Virvouſte* était de recueillir les raretés en tous genres. Elles les conſervait dans un Palais conſtruit exprés pour les raſſembler, & qu'elle appellait ſon *Préciоſo*. Les premiers momens de poſſeſſion éteignant ſon déſir, elle n'en voyait plus l'objet que pour le changer de

place. La mer en baignant ſes jardins y dépoſait quelquefois des tréſors uniques. La Fée avait ſoin après chaque tempête de faire le tour de l'isle, & d'y receuillir les tributs de l'océan. Un matin que le calme venait de ſuccéder à la nuit la plus orageuſe, *Virvouſte* apperçut ſous une groſſe touffe de chevre-feuille un petit coffret de corail, que les flots y avaient jettés. Il était doublé de nacre, & avait pour fermoir une escarboucle lumineuſe d'une groſſeur démesurée. La Fée, éblouie, ouvre ce coffre. Il renfermait une petite fille blanche & vermeille comme ſon berceau. Le ſommeil qui fermait ſes paupieres n'empêchait pas quelle ne parut d'une beauté ſurprenante. Elle eſt délicieuſe, s'écria *Virvouſte*, je ſens que j'en ferai folle. Elle vient à point pour me conſoler de mon *Ouiſtiti* qui eſt mort hier. J'aurais, je crois, pleuré toute ma vie ce charmant animal, ſans la rencontre de cette petite. Tenés, dit-elle, à une de ſes jardinieres, nommée *Diaprée*, nouriſſés-la. Les femmes ſont les fleurs de l'eſpéce humaine; donnés vos ſoins à ſa culture. Alors elle ſe livre au plaiſir d'admirer le travail du coffre qui était d'une perfection ſinguliere. En l'examinant elle voit ces mots gravés ſur la nacre :

Cette fille à nom *Pudibonde*
Le Deſtin la fit ſans ſeconde,
Celui de qui la recevra
Du Sien pour toujours dépendra.

Une telle clauſe était importante. La Fée y rêva quelques inſtans. Mais la moindre réflexion étant incompatible avec ſon humeur, elle abandonna l'aventure au Deſtin, & ne ſongea plus qu'à porter au *Précioso* le morceau merveilleux dont le hazard venait de l'enrichir.

L'isle de *Virvouſte* n'était compoſée que de Courtiſans & de Cultivateurs. *Pudibonde* élevée parmi ces derniers croiſſait tranquillement dans le calme de la vie champêtre. Les charmes les plus doux, & les graces les plus modeſtes étaient ſon heureux partage. La ſolitude dans laquelle elle vivait l'écartant des préjugés lui avait donné le ſens le plus droit. La contemplation de la nature, la combinaiſon de ſes facultés avaient étendu ſes idées.

Le Génie, ſon protecteur, l'avait douée d'une qualité particuliere. C'était un tact ſi fin, un ſentiment ſi délicat que lorſqu'il ſe faiſait, ou diſait en ſa préſence quelque choſe de tant ſoit peu contraire à la raiſon, ou à la vertu, ſes joues ſe coloroient du plus vif incarnat. La Fée ignorait cette ſingularité. Comment aurait-elle pu en-être inſtruite? Depuis quinze ans elle avait totalement oublié l'enfant & ſon berceau. Peut être ne s'en ſerait-elle jamais ſouvenue ſi un incident fort ſimple n'eut rendu *Pudibonde* l'objet de ſon attention.

Tout était fête à la cour de *Virvouſte*.

Un jour il lui prit fantaisie de représenter la Déesse du Printems, & d'avoir pour ce rôle une parure de fleurs naturelles dans leur plus grande fraicheur. *Diaprée* saisit cette occasion de faire connaître *Pudibonde*. Cette charmante personne avait autant d'adresse que de goût. Ses belles mains semblaient répandre leurs graces sur tout ce qu'elles touchaient. Elle fit un habit que Flore même eut envié. Les fleurs étaient si merveilleusement assorties, elles produisaient un effet si brillant, que la Fée surprise, enchantée, avoua que la perfection de son art n'aurait pu atteindre celle de cet ouvrage. Elle demande quelle est l'incroyable créature qui possède un talent si sublime? on lui nomme *Pudibonde*, on lui rappelle l'aventure du coffre de corail.— Ah! dit-elle, je m'en souviens, & je pénétre le sens de l'inscription. Cette fille à sûrement été faite pour l'intérêt de ma beauté. C'est un trésor dont je veux jouir. Qu'on me l'amene, & qu'elle ne me quitte plus.

Virvousle n'avait qu'un goût constant, c'était celui de la parure; mais il fallait en varier les détails à l'infini. Sa cour n'était occupée jour & nuit qu'à inventer de nouvelles modes, & les honneurs étaient tous attachés aux réussites de ce genre. *Pudibonde* devenue la premiere personne de l'état, soupirait de cette distinction, & regrettait sincérement l'humble cabane où ses jours tranquiles coulaient comme le doux ruisseau sur une pente insensible.

On sait qu'elle avait le malheur de rougir

de tout ce qu'elle voyait ou entendait d'inepte ou de vicieux. Dieu fait combien ſes joues avaient alors de beſogne. On fut quelque tems à chercher la cauſe de ces rougeurs inopinées qui la faiſaient changer de viſage dix fois par heure. Les médecins furent conſultés ſur cette prétendue incommodité; ils y perdirent leur grec & leur latin. Mais après de doctes raiſonnemens, & force diſpute, ils en conclurent que l'ame humaine étant irrévocablement dans le ſang, & celui de la malade ſe trouvant d'une ſubtilité ſinguliere, il devenait le thermomêtre exact de ſes idées & de ſes ſentimens, d'autant plus que ſa peau fine, & transparente laiſſait voir la circulation juſques dans les moindres vaiſſeaux. Qu'en conſéquence il fallait la ſaigner juſqu'au blanc pour épuiſer ce fluide actif, la nourrir de farineux pour en former un plus épais, & d'ailleurs l'expoſer au ſoleil le plus ardent, afin de lui groſſir l'épiderme.

Pudibonde rougit juſqu'au blanc des yeux de cette ordonnance, & *Virvouſte* s'oppoſa à ſon exécution. Comment, dit-elle, pourrais-je être parée de ſes mains ſi ces monſtrueuſes ſaignées la réduiſaient à la plus débile faibleſſe; paſſe pour la nourrir de ris, & la rôtir un peu. *Pudibonde* rougit encore plus fort.

Cependant les jalouſes (eſpece qui ſe fourre partout) firent des commentaires ſur la conſultation des Docteurs. Elles examinérent *Pudibonde*, & remarquérent qu'elle

ne rougiſſait jamais que pour les autres, que ſon joli visage gardait un coloris toujours égal & doux, quand aucun objet étranger ne bleſſait son sens moral. Cette découverte devint l'entretien & l'effroi de toute la cour. Les hommes fuyaient *Pudibonde* malgré ſa beauté, car l'amour propre eſt toujours le premier intérêt du cœur; & les femmes la déteſtaient à double titre. Elles résolurent enfin de demander ſon éloignement à *Virvouſte*. Après lui avoir fait part de leurs remarques, grande Fée, dirent-elles, délivrés-nous de cette espece qui vient d'où on ne sait, pour être la satire perpétuelle de votre cour. Son viſage eſt bien moins le thermomètre de son ame que celui de la sottise générale. Ses impertinentes couleurs qui n'épargnent perſonne, ôsent même violer le reſpect dû à votre personne sacrée.

Virvouſte n'aimait point *Pudibonde*, mais elle ſe la croyait néceſſaire. Combien de liaisons, & même d'amitiés n'ont pas de motif plus honnête. Elle ne voulait ni la perdre, ni mécontenter sa cour. Elle était dans cet embarras lorsqu'une prude célébre prit la parole. On la nommait *Clignotante*, parceque son regard faux ne pouvait se fixer franchement sur aucun objet. C'était l'irréconciliable ennemie de la pauvre *Pudibonde* qui avait eu la mal-adreſſe d'appercevoir, & déceler par sa rougeur pluſieurs agaceries fort vives que la prude croyait fort cachées.

Vertueuſe Fée, dit-elle, le prétendu

thermomètre de *Pudibonde* n'eſt pas auſſi infaillible qu'on le croit ; je l'ai vu rougir jusqu'aux oreilles pour, des politeſſes fort ſimples que je faisais à un jeune étranger. On connait ma décence, & j'oſe me flatter d'être audeſſus du soupçon. Mais le préjugé une fois établi, nos réputations vont dépendre de ce visage. La mienne qui m'eſt plus chere que la vie eſt peut-être déjà perdue... Mais quelle enfance, reprit impatiemment la Fée, hé bien, ce qui ſe perd ſe retrouve. La réputation ne repouſſe-telle pas comme les ongles ? avec vos grands mots vous vous faites des monſtres de tout. Cependant ſoyés tranquiles, je vais remédier à ce qui vous allarme.

Le lendemain la Fée fit diſtribuer à toutes les perſonnes de sa cour de petites boëtes pleines d'une poudre qui reſſemblait aux couleurs de *Pudibonde*. Chacun avait ordre d'en étendre ſur ſes joues. Les femmes en mirent, & outrerent la doze, espérant par-là effacer leur modéle. Elles prirent la teinte des furies en voulant imiter celle de la pudeur. Le ſoir tous les viſages parurent dans cet uniforme. Ils étaient ſi ſemblables qu'à les voir on eut cru tout le beau sexe du lieu iſſu du même pere.

Cependant la Fée avait manqué ſon but. La mobilité des couleurs de *Pudibonde* n'en était devenue que plus ſenſible au milieu de toutes ces immuables peinture. On vou-

lut la teindre elle même, mais inutilement. La poudre enchantée ne pouvait tenir ſur ſes joues : l'art ne maſque pas longtems la nature.

Virvouſte perſécutée de nouveau, pour ſe délivrer de l'importunité des dames de ſa ſuite, abandonna enfin *Pudibonde* aux ardeurs du ſoleil. Mais ce remede réuſſit encore moins que les précédens. Chaque rayon qui frappait le viſage de cette charmante perſonne atteignait en même tems celui de la Fée, & y gravait un énorme point noir. Effrayée de ce prodige elle relit l'oracle du coffre, & ſe hâte de rappeller l'innocente victime. Alors elle comprend avec douleur que ſa deſtinée dépend pour toujours de celle qu'elle fera à *Pudibonde*.

Rien de plus incommode pour une tête légere que de ſe trouver forcée à mettre quelque ſuite dans ſes idées, & dans ſa conduite. *Virvouſte* par cet arrêt ſe ſentait liée à un objet, elle crut ſubir le ſupplice de *Prométhée*. Cette ſujettion lui fit haïr *Pudibonde* avec une force qu'elle n'avait jamais mis dans aucun ſentiment.

Les choſes étaient dans cet état lorsque l'isle des *Pabins* pouſſée par la mer contre celle de *Virvouſte* y amena de nouveaux habitans. C'était une eſpece particuliére d'êtres. Ils avaient entierement la forme humaine & toutes les perceptions des ſens ; mais leur principe moteur n'allait pas au

delà. Bornés aux recherches de la volupté, le Sibarite le plus rafiné eut été prés d'eux un Spartiate. Le tems de leur vie était fort court. Les femmes atteignaient à peine trente ans, & les hommes quarante. Arrivés à cet âge ils végétaient triſtement jusqu'à ce que la mort vint achever de les diſſoudre. Leur ſouverain, né d'une fantaiſie de la Fée *Coquette* pour un petit maître, s'appellait *Colifichet*. Il était petit, aſſés laid, mais une parure exceſſive le rendait confiant. Il avait d'ailleurs les plus beaux cheveaux de l'univers, dont il était auſſi amoureux que de lui-même. Combien de gens n'ont pas d'autres titres pour prétendre aux faveurs des belles. Depuis longtems il déſirait paraître aux yeux de *Virvouſte* dans toute ſa gloire. Il ſaiſit le moment de la jonction des deux isles, & arrive dans un char élégant doublé de ſachets couleur de roſe. Les roues étaient d'argent, les brancards d'ambre & de bois de Sandal. Huit Andalous trainaient ce char, un léger harnais de peau d'Espagne brodé en paillettes les attelait ſans les couvrir. Leurs ſuperbes crins, poudrés à la maréchale, embaumait l'air, que leur viteſſe ſurpaſſait. La Fée occupée de ſa toilette n'avait point entendu l'arrivée du Prince. Les belles mains de *Pudibonde* arrangeaient dans ſes cheveux des plumes rares, dont l'éclat le diſputait aux diamans. On annonce *Colifichet*. Grande Fée, dit-il, recevés mon hommage, & paſſés, je vous prie, ſur ce balcon pour voir mes Andalous. Ce ſont les plus charmantes créatures

tures de la terre. Piquée d'un début si leste, Prince, dit la Fée, je doute qu'ils soient plus singuliers que leur maître; au reste vous auriés dû vous tenir avec eux, ou les faire entrer avec vous; il ne faut jamais se séparer de son mérite. On juge aisément combien ces deux propos firent rougir *Pudibonde*. Le Prince s'en aperçut & ne manqua pas d'attribuer ce coloris à l'impression qu'il pouvait faire sur un jeune cœur. Ah! s'écria-t-il, les Graces seules préfident à la toilette de Vénus. Dites-moi, belle Fée, quelle est celle des trois que je vois ici? *Virvouste* toujours plus piquée de l'inattention du Prince pour ses charmes: rabaissés un peu vos majestueuses idées, dit-elle. C'est un enfant du hazard que la mer a jetté sur nos bords. Je crois qu'il faut chercher sa généalogie dans l'histoire des huitres, & puisqu'elle vous intéresse à l'extrême, je vous conseille de donner cette tâche aux savans de votre royaume. *Colifichet* avait trop d'expérience des femmes pour ne pas sentir le motif de l'aigreur de *Virvouste*, & prévoir tout le parti qu'il pourrait en tirer. La facilité de cette conquête le fit résoudre à la tenter d'abord, & se contentant de quelques œillades pour *Pudibonde*: d'honneur, dit-il, la rencontre est divine; peut-être ai-je à ma cour un parent de cette Belle; il m'a tout l'air d'être issu de quelque *Barbot*. Car il est sourd, & muet comme tous les poissons de l'univers. Des femmes le trouverent il y a quelque tems étendu sur la plage. Il est beau, les Dames sont hu-

maines ; leurs ſoins ont ranimé ſon corps ſans échauffer ſes ſens. J'étais prêt à en faire la plus belle ſtatue de mes jardins quand le choc heureux de nos isles a fait céder tout autre soin à l'empreſſement de vous offrir mes vœux. La Fée un peu radoucie par cette chûte, tout de bon ? dit-elle ; & avés-vous amené ce prodige ? faites-le moi voir, peutêtre ſera-t-il digne de mon *Précioso*. Je raffolle de tout ce qui eſt extraordinaire. Ah ! charmante *Virvouſte*, s'écria le Prince, vous me donnés des espérances par cet aveu ; je ne demande qu'un droit à vous plaire, peu m'importe lequel.

On sent combien les joues de *Pudibonde* avaient dû se colorer pendant cet entretien. La Fée l'appercevant dans le miroir, comme vous voilà faite, dit-elle, allés-vous en prendre l'air. Il n'y a qu'une écreviſſe qui puiſſe vous le disputer.

Pudibonde éloignée, ah ! délicieuse Fee, dit le Prince, que je ſerais heureux, ſi ma préſence, ſi mon ardeur vous donnaient un pareil coloris ? Vous n'en ſeriés pas plus avancé, reprit *Virvouſte*, car il ne vient ni de vos charmes, ni de leur impreſſion. Cette créature rougit bêtement, ſans motif ; c'eſt une maladie que les médecins n'ont pu guérir.— Ah ! je le crois. Ces gens-là n'entendent rien du tout aux Belles. Mais ſi vous consultiés le ſavant *Mirliflore*, grand Législateur de *Pabinie*, il

vous en rendrait bon compte ; c'eſt une montagne de lumieres que cet homme. Il a fait un cours de phyſique expérimentale dont le beau ſexe eſt l'objet. Il faut rendre juſtice aux Dames, elles l'ont aidé de tout leur pouvoir. Ce qu'il y a de vrai c'eſt qu'il connait au ſublime la plus obſcure marche des ſens, & qu'il a fait une multitude d'ouvrages que l'on peut intituler la clef des tendres faibleſſes. — Cela peut être bon pour les Théoriſtes, repris *Virvouſte* ; mais je crois que les praticiens en font peu de cas. Le calcul refroidit tout, & la ſurpriſe fut toujours le plus vif aiguillon du plaiſir. Le Prince convint de la vérité de cette maxime. La chronique ſecrette ajoute qu'il la mit en pratique, & que l'occaſion, en l'abſence de l'amour, eut tout l'honneur de cette aventure.

Cependant *Pudibonde*, profitant de la permiſſion que la Fée lui avait donnée, s'était promené quelque tems & allait ſe repoſer dans un cabinet de jasmin, lorſqu'elle entendit ſoupirer aſſés près d'elle. Elle regarde, & voit au fond de ce même cabinet un étranger qui paraiſſait enſeveli dans la plus profonde rêverie. Sa figure était noble & tendre, ſes yeux noirs & ſurmontés de ſourcils de même couleur, les plus beaux cheveux du monde achevaient la perfection de ſa figure, ſurpaſſée encore par celle de ſa taille. Hélas, diſait-il, quelle deſtinée eſt la mienne ? Un naufrage affreux me jette au milieu d'une foule mépriſable qui n'a de l'homme que la figure, & je perds la

possibilité de chercher l'objet que j'adore. En achevant ces mots, il leve au ciel des yeux humides & apperçoit *Pudibonde* que la curiosité, peut-être un intérêt secret avait retenue immobile à la porte du Cabinet. L'inconnu la voit à peine qu'il s'écrie, ah! ciel! Ah jour heureux! n'est-ce point la charmante *Pudibonde* qui s'offre à mes regards? & déja précipité à ses pieds, il tenait un genou respectueusement plié devant elle. Seigneur, répondit cette belle avec une douce modestie, la malheureuse *Pudibonde* peut-elle être connue de vous? Triste jouet des flots, esclave des caprices d'une Fée, à laquelle le hazard l'a donnée, elle-même ignore quel est son sort. Ah! Princesse, reprit vivement l'inconnu, je sais que tout mon bonheur en dépend, que votre naissance est illustre, & que vous avés un Protecteur dont la puissance ne vous laissera pas longtems dans un état si peu digne de vous . . . Hélàs! je le souhaite; mais, Seigneur, d'où tenés vous ces connaissances? Etes-vous quelqu'Enchanteur bienfaisant? Je le croirais assés. Vous ressemblés si peu aux hommes que j'ai vu jusqu'à présent! — Belle *Pudibonde*! votre doute m'honnore; mais je ne suis qu'un simple mortel, fils de la Fée *Bienfaisante*, & d'un Roi courageux dont les états touchent au *Hinnistant*. Le Génie *Maïmoun* secretement épris des charmes de ma mere, & trompé dans ses espérances, jura de la punir dans la personne du fils qu'elle mettrait au monde. Pour me soustraire à son pouvoir, *Bienfaisante* implora le Sou-

verain des Génies. Ma fille, lui dit-il, l'alliance qu'une tendre faibleſſe vous a fait contracter avec un être inférieur ſoumet le fruit de vos amours aux loix de *Maïmoun*; mais vos vertus, & celles du Héros dont il tient le jour, le rendent digne de ma protection. Je veux qu'il ſe nomme *Parangon*, & qu'il ſoit celui de toutes les qualités que l'on révère. Ses malheurs finiront quand le Deſtin l'unira pour jamais à la Princeſſe *Pudibonde*. Ou le bonheur peut il ſe trouver plus ſurement que dans l'union du mérite & de la modeſtie? En même tems il donna à ma mere une boëte d'émeraude dans laquelle était enchaſſé le portrait charmant qui m'a fait vous reconnaître. Le voici, ajouta *Parangon*, je vous le préſente comme la lettre de créance du Génie ſouverain. Depuis que mes yeux ont été capables d'apprécier ſes charmes, il n'a pas quitté mon cœur.

Pudibonde confuſe & charmée, écoutait l'inconnu avec une attention qui durait encore après qu'il eut ceſſé de parler. Prince, répondit-elle enfin, excuſés l'embarras d'une jeune perſonne, qui jusqu'à préſent ne tenait à rien dans l'univers, ſans parens, ſans amis, ſans protecteurs, n'a pour titre que ſon innocence, & pour guide que ſa bonne foi. Diſpoſée à vous croire, étonnée des merveilles de votre récit, j'ignore comment je dois y répondre. J'ignore comment le ſort me tirera de cette isle vraiment étrangère pour moi, où le vice regne, & bleſſe ſans ceſſe mon ame.

Mais daignés m'inſtruire du reſte de votre hiſtoire. Peut-être y puiſerai-je des lumieres pour me conduire. *Parangon* allait lui obéir lorsqu'un grand bruit ſe faiſant entendre leur annonça *Virvouſte*, & toute ſa cour.

L'entretien de la Fée, & de *Colifichet* avait commencé d'une manière trop vive pour ſe ſoutenir longtems ſur ce ton. Bientôt laſſés l'un de l'autre ils ſe dirent en bâaillant qu'il faiſait le plus beau tems du monde, & qu'il fallait en profiter pour la promenade.

Pudibonde vivement émue de tout ce qu'elle venait d'apprendre s'éloigna pour jouir de la ſolitude dont elle avait plus de beſoin que jamais. *Parangon* enchanté était encore dans une ſorte d'extaſe lorsque *Virvouſte* arriva. Quelle eſt cette figure céleſte, s'écria la Fée ?— Hé vraiment, répondit *Colifichet*, c'eſt cette maniere d'automate dont je vous ai parlé.— Quoi cela! mais on ne peut pas définir plus gauchement. Lui! Automate! voyés ces yeux pleins de feu, cette phyſionomie radieuſe, l'amour n'a rien de plus vif. Hé! mais belle Reine, dit le Prince, c'eſt que tout s'anime ſous votre empire. La Fée ne l'écouta point, déja entrée dans le cabinet, aimable inconnu, dit-elle à *Parangon*, je bénis le hazard qui vous amene à ma Cour: mais pourquoi chercher la ſolitude ? avés-vous des chagrins? Le plaiſir les efface bien plus ſûrement que la réflexion. En diſant ceci

elle s'appuya sur le bras de l'étranger. quelque pouvoir, continua-t elle, app nés-moi vos avantures, peutêtre pourrai vous être utile. Quel destin vous a je chés ces *Pabins* qui me paraissent d'a plates créatures. Toujours occupés d'eu mêmes, ils n'entendent rien à juger autres. Madame, repondit *Parangon* a une modestie, que *Virvouste* prit pour de timidité, mes aventures sont peu digr de votre attention. Leur récit nécessai ment un peu long, dérangerait des plais que je ne veux point troubler. Venés do au moins les partager, reprit-elle.

Alors la Fée conduisit sa brillante trou dans une salle de fleurs, ou mille lustr suppléaient à l'absence du soleil, & ser blaient le remplacer. Une multitude d'o seaux commencerent un concert délicie qui fut suivi du bal paré le plus brillant

Colifichet n'ayant plus *Virvouste* sur l bras, ne savait que faire des siens, & a tendait impatiemment *Pudibonde* dont l attraits l'avaient étonné. Elle vint un p tard, & parut à cette fête comme une Gra au milieu des *Bacchantes*. Jeune encha tereſſe, dit le Prince, en s'asséyant à cô d'elle. Le sort vous a singuliérement d placée! Que faites-vous auprès de ce Fée qui meurt de jalousie en voyant v charmes? Les égards dûs à son rang m'o contraint à lui payer le fatiguant tribut d' premier tête-à-tête; mais mon cœur

déſirait que vous. Quittés le baroque eſclavage qu'elle vous impoſe. Venés à *Pabinie*. Vous y ſerés ma ſouveraine. Des chaines de fleurs nous uniront. Dès qu'elles commenceront à ſe faner, nous les briſeront pour en former de nouvelles. C'eſt ma recette ordinaire. Jamais je n'ai laiſſé l'ennui s'introduire dans mon commerce avec les Belles: auſſi m'adorent-elles. Je conſerve chérement la mémoire de leurs bontés & pour conſtater ma reconnaiſſance, je me ſuis fait faire un ſuperbe manteau royal dont le deſſein n'eſt compoſé que des miniatures de ces tendres amantes. Les noms travaillés en diamant autour de chaque figure, m'aident à me reconnaître dans cette multitude & à donner un ſouvenir à chacune. Votre portrait qui les éclipſera tous, tiré de la foule ſera ma parure favorite, & l'ordre diſtinctif de ma cour, ſous le titre d'ordre des graces. Venés jouir du ſort le plus doux avec un amant qui vous aime jusqu'au délire.

Pudibonde outrée d'une déclaration ſi indécente, en rougit d'abord par delà les oreilles; mais la reflexion lui rendant un peu de calme, Prince, dit-elle, l'indignation ſerait un ſentiment déplacé vis à-vis de quelqu'un qui ne pourrait pas l'apprécier. Ce motif vous exempte de la mienne; mais vous devés ſentir ce qu'il établit à ſa place dans mon ame. En même tems elle le quitta pour ſe joindre aux danſes commencées.

Colifichet à cette réponſe était reſté ſur

ſon ſiége comme pétrifié. *Mirliflore* le tira de cette ſtupéfaction, en le priant de le préſenter à la Fée. Vous me voyés confondu, dit le Prince, je viens d'avoir affaire à la plus piquante rebelle!... On ne s'attend point à ces choſes là! Mais j'eſpere que vous m'aiderés à la ſubjuguer. A l'égard de la Fée que vous voulés connaître, ce n'eſt pas un Génie; elle n'a d'habileté que dans un art où presque toutes les femmes excellent ſans magie. Je doute qu'elle vous offre des découvertes fort neuves. Mais vous le voulés, allons.

Virvouſte reçut très-bien le grand Législateur, & le trouva *Divin* dans les fleurettes qu'il lui débita; mais *Parangon* fixait ſon attention, & celle de toutes les femmes. *Clignotante* tâchait de l'attirer par le mouvement précipité de ſes paupieres, & pour ſe rendre plus intelligible employait des ſignaux moins équivoques. La Fée de ſon côté lui faiſait des avances d'une force audeſſus de toutes celles de la mortelle la plus intrépide. La danſe ayant dérangé quelque choſe dans la coëffure de *Virvouſte*, l'étranger y porta la main. Permettés, dit-il, Madame... Apprenés, charmant inconnu, dit la Fée, que les femmes pardonnent, & ne permettent point. — Cela ſe peut dit *Parangon*, mais la facilité du pardon me ferait douter de la réalité de l'offenſe, & je ſerais bien plus flatté d'une permiſſion... Quoi? ſi vous aimiés vous voudriés amener une femme à l'embarras de vous permettre tout? — Non,

je voudrais que la pudeur perſiſtât autant dans ſes refus, que l'amour dans ſes déſirs, & que la vertu les mit d'accord par un heureux hymen. — Voilà qui eſt édifiant! & n'auriés-vous pas auſſi la manie de vouloir que l'on n'eut jamais aimé que vous? — Certainement, dit l'étranger — Mais avec cette délicateſſe comment jouiſſés-vous des rayons du ſoleil, puisqu'ils ſont communs à tous? Ne voudriés-vous pas qu'ils puſſent ne luire que pour vous? Pendant cette converſation les yeux de *Parangon* ne cherchaient, ne voyaient que *Pudibonde*. La Fée s'en apperçut, en prit de l'humeur, & fit ceſſer le Bal. Elle ſe ſentait pour l'étranger une opiniatreté de goût qu'elle prenait pour une paſſion violente, & qui produiſait une jalouſie réelle. *Pudibonde* était ſa rivale; pour s'en débarraſſer, elle réſolut de l'enfermer dans la tour des Echos, unique forteresſe de l'isle. Un nain appellé *Zinzolin*, en était la ſentinelle & le gardien. Des Echos placés comme des ſonnettes de la tour au Palais, & dans toutes les maiſons, le mettaient à même d'avertir la Fée & ſes miniſtres, & de recevoir leurs ordres. Ce Nain était une jolie petite créature qui n'avait que deux coudées de haut, & qui s'ennuyait à périr de ſon emploi, d'autant que la tour qu'il gardait, avait la malheureuſe propriété de répéter tout ce qui ſe diſait dans l'isle; & comme les converſations du pays ne produiſaient que des futilités, le pauvre *Zinzolin* avait la bouche démontée des bâillemens perpétuels qu'il faiſait. Pour s'en

préſerver, il ſe bouchait les oreilles avec toute la mouſſe qu'il pouvait recueillir ; mais ce n'était qu'un léger ſoulagement à ſes ennuis, & il était prêt à caſſer ſa jolie tête contre les murs de ſa triſte priſon, lorſque le deſtin y envoya *Pudibonde*.

Virvouſte en rentrant dans ſon appartement la fit appeller, & la remettant à une douzaine de femmes, ſes ennemies, lui ordonna de les ſuivre à la tour. Je veux, dit-elle, avoir dans trois jours une robe d'ailes de Papillons. Vous en trouverés ſix armoires pleines. Aſſortiſſés les couleurs, & appliqués-les ſur un tiſſu d'air, préſent des Sylphides mes amies. Au reſte pour vous dés-ennuyer dans cette ſolitude, je vous enverrai le ſublime *Mirliſlore*. Je ne doute point que ſes élégantes leçons ne vous ôtent cette gaucherie ruſtique, qui vous rend odieuſe à tout ce qui vous voit.

Cet arrêt penſa faire évanouir *Pudibonde*. Son cœur venait d'éprouver le premier ſentiment qui l'attachait à un être ; elle ſe voyait ſéparée de ſon objet. Ce fut les larmes aux yeux & la mort dans le cœur, qu'elle obéit à la Fée. Rien n'égalait ſa douleur que la joie de ſes conductrices. Pendant le trajet elles l'accablerent d'inſultes & de railleries. *Zinzolin* averti par l'écho des volontés de *Virvouſte*, vint recevoir *Pudibonde* à la porte. Les charmes de cette belle firent leur effet ordinaire, & ſon geolier devint ſon eſclave. Dès que

ſa cruelle eſcorte l'eut quittée, elle verſa un torrent de larmes qui ſe changeaient en perles à meſure qu'elles tombaient de ſes yeux. *Zinzolin*, à ſes pieds, les recueillait dans une corbeille d'or. Tout-à-coup une lumiere colorée remplit la tour, & s'appliquant ſur les parois, y fit une tenture d'un genre nouveau. Elle reſſemblait à l'arc-en-ciel le plus vif & le mieux nuancé. *Pudibonde* étonnée regardait cette merveille, quand une figure céleſte s'offrit à ſes regards : c'était le Souverain des Génies. Belle Princeſſe, dit-il, ceſſés de vous affliger, retenés ces précieuſes larmes. C'eſt au crime à en verſer d'auſſi amères qu'inutiles. L'éclat dont brille cette priſon vous prouve que les conſolations intérieures de la vertu ſurpaſſent les infortunes apparentes. Il eſt tems de vous inſtruire de votre ſort. Fille du Roi *Fidele* & de la Reine *Modeſte*, une puiſſance ennemie vous avait aſſervie au pouvoir des méchants juſques à un terme indiqué par la clauſe attachée à votre berceau. J'ai préſervé vos jours, je vous ai conduite en ce lieu pour en corriger les habitans par le don que je vous ai fait, & qui vous rend une leçon vivante. Au lieu d'en profiter ces êtres pervers vous ont haïe, perſécutée; leur triomphe durera peu; leur punition vous ſera voir que tôt ou tard, le vice reçoit l'ignominie qui lui eſt duë. C'eſt moi qui ai fait venir en cette cour l'incomparable *Parangon*. Livrés-vous ſans crainte au tendre penchant qu'il vous inſpire. Le tact moral qui vous éclaire ne pouvait vous per-

mettre un mauvais choix. La passion effrénée de la Fée pour cet étranger redouble sa haine pour vous; mais ne la redoutés point. Le titre le plus sûr de la vertu, est d'encourir l'inimitié du vice. Voici une baguette par le pouvoir de laquelle tout ce que vous désirerés s'exécutera. Confiés-la à *Zinzolin*, je veux qu'il s'en serve pour tourmenter vos persécuteurs; c'est le dernier effort de ma bonté en leur faveur. S'ils n'en profitent pas pour reconnaître & abjurer leurs torts, c'en sera fait. Adieu, je vous quitte, mais je ne vous abandonne pas.

La Princesse consolée par la vue du génie, & sûre de sa protection, essaya la puissance de la baguette sur le travail qui lui avait été prescrit. Elle ouvrit les armoires, toucha le tissu d'air, aussitôt les ailes de Papillon vinrent s'y attacher d'elles-mêmes dans un ordre si ravissant, que le goût & l'industrie la plus miraculeuse n'auraient pu rien faire d'égal.

Zinzolin, quoi que doux & sensible, avait un peu de malignité dans l'ame. Impatient d'exécuter les ordres du Génie, Princesse, dit-il, donnés-moi cette baguette. Tandis que vous vous livrerés au sommeil dont vous avés besoin, je vais m'amuser à tourmenter vos persécuteurs. Il n'est pas juste que le crime dorme tandis que l'innocence veille. *Pudibonde* y consentit, mais avec peine. Dès que *Zinzolin* fut en possession de la Baguette il se souhaita dans la chambre de *Virvouste*, & y fut transporté. La

Fée dormait dans des draps d'une soie fine plus blanche que le lait. A peine la Baguette les eut-elle touchés qu'ils se changèrent en un tissu de crin, le plus blanc, le plus fin du monde ; mais en même tems le plus piquant. La douleur, occasionnée par des piccotemens multipliés, la reveille en sursaut. Elle sonne, ses femmes arrivent, la trouvent en sang. Grande rumeur, secours de toute espèce. *Zinzolin* se sauve, & désire d'être dans la ruelle de *Clignotante*. Il s'y trouve, mais en second, *Mirliflore* y était déja. La prude rebutée des froideurs de *Parangon* pour ne point perdre de tems s'était accrochée au grand Législateur. Celui-ci pour continuer ses expériences physiques s'était laissé faire. Leur conversation avait commencé par l'histoire scandaleuse de la cour. *Clignotante* en terminait chaque article par un éloge d'elle-même, & de sa morale. *Mirliflore*, sublime dans l'art du dialogue, l'avait insensiblement amenée du Panégyrique de sa vertu au point le plus physiquement opposé, lorsque l'Espiegle invisible les touchant de sa baguette fit sur eux l'effet de la tête de Méduse, & les fixa dans l'état le moins fait pour le repos. Non content de les tenir deux heures entieres dans cette pénible situation, trouvant le tableau trop plaisant pour manquer de spectateurs, il tire à la fois toutes les sonnettes, & attire la maison entiere dans la chambre de la Prude, dont la confusion, l'embarras, & le dépit, étaient inexprimables. *Mirliflore* plus accoutumé aux

accidens, & aux publicités était moins ému; auſſi dès qu'il eut recouvert l'uſage de ſa langue, s'en ſervit-il pour accabler *Clignotante* du perſiflage le plus déſeſpérant. Celle-ci reprenant alors ſon audace naturelle crie à la magie, à la violence, & colorant ſon avanture de toute l'adreſſe qui lui était propre, finit par ordonner que l'on jetta le nouveau Tarquin par la fenêtre. Le grand Législateur n'attendit pas l'exécution de l'ordre, & retourna promptement chés lui. On prétend que *Zinzolin* un peu étourdi de ſa nature reſtitua à la prude toutes ſes facultés, mais ne rendit à *Mirliflore* qu'une très-petite partie des ſiennes.

De-là notre lutin ſe transporta dans l'appartement de *Colifichet*. Ce Prince couché ſur des feuilles de roſes, reſpirait le plus doux des parfums. Des mouches attirées par ces fleurs voltigeaient autour. *Zinzolin* prend leurs ailes, les revêt d'une teinte plus noire, les place groteſquement ſur le viſage du dormeur, & par le pouvoir de la baguette les y incruſte de maniere à ne pouvoir jamais en être détachées. Deux d'entre-elles appliquées ſur le bout du nés y formaiênt un majeſtueux croiſſant qui penſa déſeſpérer le Prince à ſon réveil.

Content d'avoir occupé auſſi agréablement tous les malveillants, *Zinzolin* courut aux jardins du palais. *Parangon* y était deja. Les cœurs ſenſibles le ſont trop au doux ſpectacle du réveil de la nature pour en

négliger la jouiſſance. Le Prince ignorait la priſon de *Pudibonde*. La naiſſance du jour lui apportait la certitude de voir ce qu'il aimait. C'était la premiere fois qu'il goûtait le bonheur d'un cœur réuni à ſon objet. Il s'en occupait délicieuſement dans ce même cabinet, qui la veille avait offert la Princeſſe à ſes yeux. *Zinzolin* l'aborde, ui apprend les nouveaux malheurs de *Pudibonde*, l'apparition du Génie, le pouvoir de la baguette, l'uſage qu'il en avait fait, & finit par offrir de le mener anx pieds de ſa charmante maîtreſſe. Il ne faut pas demander ſi *Parangon*, accepta la propoſition. A l'inſtant ils furent transportés dans la tour. La Princeſſe venait d'ouvrir ſes beaux yeux à la lumiere. Des ſonges conſolateurs lui ayant préſenté toute la nuit l'image de ſon cher Prince, elle crut les continuer en le voyant entrer dans ſon appartement. Mais *Parangon* ſe précipitant à ſes pieds: Pardonnés mon audace, dit-il, belle Princeſſe, je viens vous offrir mon bras & ma vie; ſi je ne les euſſe crus néceſſaires à votre ſervice, je n'aurais pas oſé pénétrer dans cet azile, ſans votre aveu. Vos ennemis vous outragent, dites un mot, & vous ſerés vangée, ou ma mort au moins vous prouvera mon zéle. *Pudibonde* le regardant avec cette douce émotion de l'amour naïf & pur, lui répondit: Prince je ne puis vous cacher combien je ſuis ſenſible à l'intérêt extrême que vous me témoignés; mais laiſſons au Génie ſouverain le ſoin de punir les méchans. Il veille ſur nos deſtinées.

Sans doute il veut les rendre heureuſes puiſqu'il me commande de vous aimer. Ah ! Divine Princeſſe, s'écria *Parangon*, ne devrai-je vos bontés qu'à celles du Génie ? Votre cœur n'a-t il point de penchant à lui ? Si vous connaiſſiés l'ardeur du mien, & le reſpect profond qui vous a toujours diviniſés dans mon ame.. • Il ne tient qu'à vous, Prince, que ce ſentiment ne ſoit payé par toute mon eſtime. Daignés m'apprendre votre hiſtoire & comment mon ſort ſe trouve lié avec le votre... Puiſſe-t-il l'être bientôt à jamais, répartit le Prince ! Un doux ſourire, ſemblable à l'aurore d'un beau jour, fut la ſeule reponſe de *Pudibonde*. *Parangon*, voyant qu'elle déſirait l'entendre, prit ainſi la parole.

Vous ſavés, belle Princeſſe, la haine que le Génie *Maimoun* me portait. Ma mere effrayée de ſes menaces, avait fait germer en moi la force d'ame qu'elle croyait néceſſaire aux malheurs qui m'étaient prédits. J'avais à peine quatorze ans qu'un ouragan impétueux me ſaiſiſſant dans les jardins de *Bienfaisante* m'enleva avec rapidité, & me porta dans un palais de feu, au pied d'un trône étincelant. Le Génie *Maimoun* aſſis deſſus était plus fulminant encore. Tremble, me dit-il, fruit déteſtable d'un amour qui fit mes malheurs. ... Ne crois point exciter la terreur dans mon ame, lui répondis-je. Je ne t'ai point offenſé, mon cœur ne me reproche rien. Que peux tu me faire ? La vie humaine eſt bornée, & les tourmens y ſont proportionnés à nos

forces. Qui passe les unes, annulle les autres. Hé bien, dit *Maimoun*, voyons si tu as autant de docilité que de patience, & de courage. Pars dans l'instant. Vas sur la montagne de Caf chercher la pierre universelle. C'est le plus précieux Talisman du grand *Salam*. Elle est composée des élémens de tous les corps. Qui la possède, & s'assied dessus, acquiert toutes les sciences, & parle toutes les langues. Elle ne peut être tirée de sa place que par celui dont le cœur n'aura jamais murmuré contre le Destin & dont les sens ne se feront laissé séduire par aucun objet. Tu trouveras en ton chemin des fruits délicieux, des trésors, des plaisirs attrayans. Suis constamment ta route. Ne t'en détourne pour quoi que ce soit, & nourris-toi des seules racines qui s'offriront sur tes pas. La moindre infraction à ces ordres te plongerait dans un malheur sans ressource. Me voilà prêt à t'obéir, dis-je à *Maimoun*. Puissé-je ne revoir jamais *Bienfaisante* si je n'accomplis fidellement ce que tu me prescrit. Aussitôt je me mis en marche. Le lendemain à mon reveil je trouvai sur mon sein le portrait que je vous ai montré. La Fée n'avait pas jugé à propos de me le confier encore, quoiqu'elle m'eut fait part de l'oracle du Génie souverain. Cet objet vers lequel mes désirs se tournerent uniquement fut cause sans doute de l'indifférence que j'eus pour tout ce qui n'était pas lui. Dans mes plus grandes fatigues je le regardais, & l'espoir d'un bien si précieux me faisait trouver toutes mes peines légeres.

Dispenſés-moi, charmante *Pudibonde* de vous rendre compte des diverſes choſes que je vis pendant ce voyage. Je fus une année entiere à arriver au pied de cette fameuſe montagne de *Caf*, qui eſt la plus haute de l'univers, & d'ailleurs ſi remplie de précipices qu'on n'y peut faire un pas ſans le regarder comme le dernier. Des rochers énormes, & ſi gliſſans que les pieds, & les mains réunis ſuffiſent à peine pour s'y maintenir, achevent de completter ſes dangers. J'employais environ trois mois à les gravir, toujours ſuſpendu ſur ces précipices ſans que mon ardeur en diminuât. Enfin j'arrivai au ſommet. J'avais déjà marché quelques ſemaines ſans trouver le Talisman, lorsqu'une nuit j'apperçus en ſonge l'ombre du grand *Salam*. Son air majeſtueux était tempéré par un doux ſourire. Le travail & la conſtance ſurmontent tout, me dit-il. Tu as mérité la merveille que je dérobais aux yeux des mortels. Une colone d'air épaiſſi qui la couvre te l'indiqueras. Souviens-toi que les dangers ſont les héros, la perſévérance les ſages, & que la proſpérité eſt ſouvent l'écueil de la vertu. Frappé de cette viſion, je m'éveillai, & me remis en marche dès le point du jour. Vers le midi j'apperçus la colonne ténébreuſe; elle diſparut à mon approche: mais j'éprouvai un embarras extrême à la vue du Talisman déſiré. C'était une pierre ovale dont la circonférence était de ſept pieds ſur l'épaisseur d'un. Comment, dìsais-je, pourrai-je transporter ce morceau ni même l'enlever? Je

m'assis dessus pour y reflêchir. Dans l'instant je sentis la pierre s'ébranler, & je me trouvai avec elle dans le Palais de feu.

Maimoun, satisfait de mon obéissance, me fit un assés doux accueil, & me dit. Rends-moi graces *Parang r*. Qu'aurait pu faire pour toi le plus zélé de tes amis. Te voilà enrichi de toutes les sciences & de toutes les langues, mais ce n'est-là que le premier de tes travaux. Vas dans le pays des longues allées. Tu trouveras dans la prairie les superbes courssiers de l'Enchanteur *Ocyrhoüs*. Il en est un plus superbe encore que les autres. On l'appelle le *Terrible*. Une étoile de feu placée sur son front te le fera reconnaître. Tout ce qu'on peut imaginer de glorieux est promis au Héros qui le domptera ; cours le meriter. Il n'y a de choix dans cette entreprise qu'entre la mort ou le succés. Les tentatives inutiles sont suivies des plus ignominieux supplices. Mon active obéissance fut ma seule réponse. Je partis, & après mille traverses, j'atteignis le but de mon voyage. Rien n'est frappant comme le spectacle qui s'offrit alors à mes regards. Figurés-vous une campagne délicieuse, & fleurie. Plusieurs milliers de chevaux, dont le moindre était préférable à ceux du soleil, y passaient, caracolaient, henniſſaient. Ils étaient en même tems si farouches que l'enchanteur seul pouvait en approcher. La science acquise sur la pierre merveilleuse, m'avait appris que la racine de *Salap* avait la vertu d'apprivoiser ces animaux ; j'en avais fait provision. Je me tins d'abord à l'écart pour reconnaître le *Terrible*, & le

distinguer dans cette multitude, j'attendis que séparé de ses semblables je pusse l'aborder plus aisément. Alors je m'approchai, & lui présentai la racine. Ses crins hérissés se baissèrent. Ses yeux s'adoucirent, ses nazeaux menaçans s'occupèrent à flairer l'appat présente. Il saisit avec avidité la poignée que je jettais à terre. Ce fut ce moment que je pris pour m'élancer dessus. Sa fureur fut au comble. Il employa pour se débarrasser de moi, tout ce que l'instinct, & la rage lui suggérèrent. Enfin ses forces s'épuisèrent, les miennes conservées se trouvèrent supérieures. Je l'étreignis de façon à m'en rendre maître, & le poussai hors de la vallée.

Ce succès étonna *Maimoun*. *Parangon*, dit il, voyons si je pourrai lasser ton courage. Vole dans le royaume de ton Pere. Je te défends de te faire connaître à lui. Sa fougueuse valeur le portant au dehors, lui a fait négliger le soin de ses états. Un monstre cruel s'y est établi, & devore journellement la substance des peuples. Il est entouré d'une multitude vorace qu'il nourrit du sang de ses victimes. Un tortueux Dédale au milieu duquel est un autre obscur lui sert d'azile. Cours l'anéantir, & pour l'empêcher de renaître de ses cendres, sur les débris de son repaire affreux, construis un temple au Génie conciliateur.

Cet ordre de *Maimoun* me causa plus de tristesse que les précédens. La clause de rester inconnu à mon Pere après une si longue séparation me déchirait le cœur. Ce-

pendant j'obéis, & ne répliquai point. Je ne vous ferai ni la peinture hideuſe du monſtre, ni le récit de mes combats. J'employai deux ans à cette expédition, tant pour extirper cet Hidre & ſon antre, que pour édifier le temple ordonné. Le Roi *Courageux* venait ſouvent viſiter mes travaux. Je ſouffrais une peine inconcevable, par la contrainte que j'étais obligé de faire aux plus doux ſentimens de la nature. Mon ouvrage achevé, je reçus de ſa main une couronne enrichie de pierres précieuſes. Que ne vous dois-je point, dit-il, en me la donnant, jeune & vaillant Etranger. Par vous la douce paix & la ſécurité, ſon aimable compagne, ſont à jamais le partage de mon peuple. Que ne m'eſt-il permis de vous adopter pour fils? Hélas! le mien éloigné de moi dès ſon enfance, & perdu, peutêtre pour jamais, fait couler de mon cœur des larmes de ſang que vous ſeul auriés pu tarir. Que devins-je à ces mots? J'allais par l'excès de mon ſentiment déſobéïr à *Maimoun*, & perdre le fruit de mes travaux, lorsque je ſentis votre image chérie preſſer mon ſein. Ce mouvement délicieux me fit reſſouvenir du bonheur qui ſerait le prix de mon exactitude Un devoir auſtére, répondis-je au Monarque, m'oblige de vous quitter, mais j'eſpére qu'un jour je pourrai jouïr de vos bontés, & vous offrir en échange la plus tendre ſoumiſſion.

La ſenſible *Pudibonde* fut vivement émue à ce récit. Ah Prince, dit-elle en eſſuyant

ſes beaux yeux, que de douces larmes rendaient plus beaux encore. Vous faites paſſer dans mon ame avec l'attendriſſement que votre ſort inſpire, une eſtime que rien ne pourra détruire. Mais achevés, je vous prie; fut-ce-là votre derniere épreuve? Non, charmante Princeſſe, mais le Génie déſarmé parut regretter lui-même les maux qu'il m'avait préparé. Prince, me dit-il, tu as mérité mon affection. Connais celle que tu m'inſpire au chagrin qui me preſſe. J'ai chargé ton ſort d'une double malédiction que tu ignores. Je t'ai voué au malheur d'aimer sans l'être, & à celui d'être aimé ſans pouvoir ſortir de l'indifférence. Ah! *Maimoun*, m'écriai-je, ſi cela eſt ainſi, abrége mon ſupplice, ôtes-moi la vie. Quoi! je ſerais l'objet antipathique de celle que j'adore, & pour laquelle j'exiſte uniquement. Non, ce malheur ſerait audeſſus de mon courage, & de mes forces. Raſſures-toi, reprit le Génie. Pour te ſoumettre à ce ſort ſans intéreſſer ton amour, il faut que tu parcoures de nouvelles contrées. Dans l'une tu ſentiras une affection tendre pour les êtres qui t'environneront ſans pouvoir la leur faire partager. Dans l'autre tu ſeras aimé, mais ton ame n'aura qu'une répugnance invincible pour ceux qui t'aimeront. J'acceptai avec transport ces deux nouvelles épreuves dans l'eſpoir de me ſouſtraire au malheur de votre indifférence. Combien de tems, dis-je au Génie, dois-je ſéjourner dans ces lieux? Livres-toi aux événemens, me dit-il, ils menent les mortels bien plus ſûrement que leur trompeuſe

prévoyance. Comptès sur ma protection, tu te les acquise. Celle du Génie souverain ne manquera jamais à *Pudibonde*.

Encouragé par cette espérance, je partis, & tournai mes pas vers le nord. Peu de jours après, je me trouvai dans un pays plat, & aride, qu'une assés vaste cite décorait. Le Génie m'avait, sans que je m'en apperçusse, doué de lunettes invisibles dont le verre trompeur devait me présenter tout en beau dans ce lieu. Les habitans me plurent par un extérieur de bonhommie qui m'attira. Ils avaient coutume de s'assembler tous les jours en foule, & de se livrer à une joie bruyante; je les crus sociables & gais. J'avais oublié l'oracle de *Maimoun*, & quand je m'en serais souvenu, la raison à peu de force contre les impulsions du cœur. J'employai tout ce que le mien avait de plus tendre pour gagner leur affection, ce fut inutilement. J'éprouvai d'abord le chagrin du sentiment toujours repoussé, ensuite les outrages de la haine, & de la calomnie. On me peignit comme un espion, comme un esprit supérieur & dangereux. Tout le monde me fuyait. Hélas! disais-je, ils sont plus à plaindre que moi, ils perdent un cœur sensible dont ils n'ont pas connu le prix.

Il y avait six mois que je gémissais dans cet exil, lorsque le Génie, touché de mes chagrins, m'apparut en songe, & me dit: vois la vérité de ce que tu aimais. A peine le verre illusoire fut-il ôté de devant mes yeux

que je vis un peuple d'Egoïſtes qui ne connaiſſait que les habitudes, & non le ſentiment, eſpece de machines, toujours miſes en jeu par les paſſions d'un petit nombre de méchans. Je me hâtai de les fuir, & m'embarquai au premier port, pouſſé ſans doute par un inſtinct ſecret.

A peine fus-je en mer qu'une tempête affreuſe briſa notre vaiſſeau. Je luttai longtems contre les vagues. A force de travail j'abordai dans une isle ; mais la fatigue exceſſive me fit tomber comme mort ſur la plage. Quand mes yeux s'ouvrirent à la lumière je me trouvai dans un appartement ſomptueux qui me parut le temple de la volupté. Mon premier ſoin fut de m'aſſurer ſi je poſſédais encore le portrait de la charmante *Pudibonde*. Je le retrouvai ſur mon cœur, & cette poſſeſſion me fit chérir la vie que je recouvrais. Des femmes, qui épiaient mes premiers mouvemens, vinrent me préſenter des liqueurs reſtaurantes. Ces femmes étaient jolies ; mais au lieu de me plaire, elles m'inſpirérent une antipathie que je ne pus vaincre. Les manières indécentes & affectées qu'elles prenaient pour des graces, me firent juger que vous ne pouviés être au milieu d'elles. Je demandai froidement le nom du pays. On me dit que j'étais dans l'isle des *Pabins*. Vous voyés ici cette mépriſable eſpèce, Divine *Pudibonde*. Bornés aux ſeules ſenſations, aux ſeuls objets viſibles, ils n'ont au deſſus de l'animal qu'une organiſation plus parfaite, & ils traitent de rêverie tout ce

qu'ils ne peuvent atteindre. J'avais le malheur d'être aimé d'eux. Ils m'entouraient avec un acharnement qui faisait mon supplice. J'allais périr d'ennui quand le choc des isles fit crier partout, terre nouvelle! Je saisis cette occasion de quitter le pays avec un empressement dont vous étiés toujours le motif. Les êtres inconséquens & futiles, le maintien évaporé des femmes que je rencontrai en arrivant ici, me fit désespérer encore de vous y trouver. Je me livrais à l'amertume de ce sentiment, quand votre aspect a rempli mes vœux les plus doux.

Tandis que l'amour transformait la prison de *Pudibonde* en un palais enchanté, la Cour de *Virvouste* agitée de passions moins honnêtes, & fatiguée des lutineries de *Zinzolin* était dans un mouvement incroyable. Le pauvre *Colifichet* s'écorchait inutilement le visage pour en ôter les funestes mouches qui le couvraient. Surpris de leur ténacité surnaturelle, il pensa que ce pouvait être une espiéglerie de la Fée & courant chés-elle, belle Reine, dit-il, puis-je vous demander quel est le mot pour rire de cette plaisanterie. Prétendés-vous par tout ce bariolage faire de moi une Panthére ou un Zébre, ou plûtôt ne serait-ce point-là la marque de vos Elus? Mais je ne vois ici que moi de moucheté, & votre belle ame a certainement fait plus d'un heureux. De grace éclaircissés ce mistere, & même si cela vous est égal, ôtés-le tout-à-fait; car franchement il me parait avoir une trop forte teinte de ridicule.

La mauvaise nuit de la Fée lui avait donné douze fois plus d'humeur que de coutume, & la harangue de *Colifichet* étant tout-à-fait déplacée dans ces circonstances: Prince, dit-elle, avec aigreur, j'ignore quelle puissance vous a si étrangement destiné; mais vous ne devés pas vous en plaindre, puisqu'elle a trouvé moyen de donner à votre figure quelque chose de distingué. Au reste tourmentée cruellement moi-même, je ne puis imputer nos maux qu'au destin de cette créature qui me persécute. De quelle créature parlés-vous, dit le Prince? — Eh! de cette éternelle *Pudibonde*. En rentrant du bal je l'ai confinée dans la tour, & voilà sans doute la cause de nos avantures nocturnes? — Quoi *Pudibonde* est enfermée; s'écria *Colifichet*. J'en suis comblé. L'ennui la rendra plus facile. Mais, charmante Fée, ou vous croyés aux qualités occultes, ou l'insomnie a furieusement dérangé vos idées. Qu'ont de commun, s'il vous plait, mes mouches, & la prison de cette fille? — C'est un mistére qui existe, & qui me passe, dit *Virvouste*. Je viens d'envoyer chercher votre grand Législateur pour le consulter. Je m'expliquerai quand il sera venu. Cependant je vous conseille de vous accoutumer à vos mouches, car il y apparence qu'elles vous sont unies pour toujours. Faites les passer pour un agrément. Il n'y a rien qu'une fantaisie accréditée ne puisse mettre en vogue.

Mirliflore de son côté, excédé de sa scé-

ne nocturne avec *Clignotante* avait besoin de la toilette la plus formidable pour en réparer les effets. Ce n'était pas petite besogne pour un agréable qui unissait la prétention des bonnes fortunes à celle de bel-esprit. Le message de la Fée l'inquiéta; il ne savait quelle sorte d'entretien elle pouvait désirer de lui, & ne sentait pas son éloquence en état de faire face à tout. Cependant dès qu'il put paraître il se rendit à ses ordres. *Virvouste* l'instruisit en détail des avantures de *Pudibonde*, de l'oracle du coffre vérifié par les faits, & du secret de ces étonnantes rougeurs que tout l'art des médecins n'avait pu découvrir. Grande Fée, repondit *Mirliflore*, nous autres Philosophes croyons difficilement aux prodiges. Il faut que j'examine celui-ci avant de vous en donner l'explication. Je crois pourtant que vos femmes se sont allarmées à tort, & que cette rougeur éternelle n'est que l'effet d'une timidité campagnarde, ou d'une vergogne de l'autre siecle. Ordonnés que la tour me soit ouverte. Je saurai bientôt à quoi m'en tenir sur le compte de cette Beauté. Je vais la mettre à un régime que tous vos Docteurs n'auraient jamais imaginé. C'est la lecture du code de Cythére, & des anecdotes de la Cour de *Pabinie*. Je vous réponds que pour peu qu'elle la soutienne, elle deviendra d'une force d'esprit à ne rougir de rien. Les sens sont le mobile universel. Il ne s'agit que de connaitre leur dégré d'influence dans chaque individu pour le mener où l'on veut. C'est

la bouche du Courſier, par le moyen de laquelle un habile Ecuyer opére toutes les merveilles du manége.

Les gardes de la Reine conduiſirent alors *Mirliflore* à la priſon de la Princeſſe. *Parangon* achevait à peine ſon récit quand le grand Législateur arriva. *Zinzolin* n'eut que le tems de toucher le Prince de ſa baguette pour le remettre inviſiblement dans les jardins de la Fée.

Mirliflore débuta auprès de *Pudibonde* par toutes les graces que l'eſprit & l'uſage donnent à celui qui les poſſéde; mais le tact infaillible de celle-ci l'éclairant ſur le vice moral de ſon inſtituteur, elle rougit outre meſure, & ne l'écouta qu'avec la répugnance la plus marquée. *Mirliflore* voyant qu'il ne pouvait donner le change au jugement, toujours vrai, de ſon écoliere, tenta d'étourdir ſa raiſon par le jeu ſecret des ſens, moyen qui lui avait réuſſi avec toutes les *Pabiniennes*. Tirant donc un Manuscrit de ſa poche. Le ſort eſt bien injuſte, dit-il, de vous réduire avec tout votre esprit à raſſembler ici des ailes de Papillon; il eſt vrai qu'il ne pouvait mieux choiſir pour les fixer. Mais quoi! pas un livre? pas la moindre reſſource pour le goût éclairé qui vous anime? Permettés-moi de contribuer à charmer l'ennui de votre retraite. Voilà un délicieux petit ouvrage que je vous offre. Comme il contient des choſes pour l'intelligence deſquelles vous pourriés avoir beſoin d'explication,

ouvés bon que je vous en faſſe moi-mê-
e la lecture. *Pudibonde* ſe défiait trop
i perſonnage pour y conſentir ; mais un
dre de la Fée, dont *Mirliflore* s'était mu-
, l'obligea de ſe ſoumettre, & d'écouter,
lors d'une voix également sonore & agré-
le, il prononça le titre ; mais à peine eut-
fixé les yeux ſur le premier feuillet,
l'il le vit ſe détacher, & ſe changer en
ne pouſſière ſi fine, que l'air l'emportait
ns en laiſſer aucune trace. Toutes les
ıtres feuilles eurent le même ſort. L'é-
ınnement, la confuſion du lecteur furent
extrêmes à ce prodige épigrammatique,
ıe la Princeſſe ne put s'empêcher de rire,
que *Zinzolin* en était aux éclats.

Mirliflore était plus audacieux que brave.
ffrayé de cette merveille déſolante il ſe hâta
e quitter la tour, & de regagner le Pa-
ıis, bien réſolu de garder le ſecret ſur une
venture ſi peu glorieuſe pour lui. Auſſi
ıſceptible de vanité que la plus extrava-
ınte coquette, il fallait être ſa conquête
u ſon ennemie. Piqué du peu d'impreſ-
on que ſes charmes, & ſon éloquence
vaient fait ſur la Princeſſe, autant que
e l'affront dont elle avait paru ſe réjouir,
jura de ſe vanger en faiſant agir la hai-
e de la Fée. Hé bien ! dit celle-ci en
voyant, que penſés-vous de notre pré-
euſe ? Comment définiſſés-vous ſon éton-
ante conſtitution ? Madame, répondit *Mir-
flore*, c'eſt-ce que nous autres gens d'eſ-
it appellons un épanchement de morale.
'en-eſt de la tête aux pieds ; pas la moin-

dre saillie. Cela est bon à être mis sous clef comme un vieux livre. Je vous conseille de la laisser éternellement dans cette tour. Le destin, puisque vous voulés qu'elle en ait un, ne peut vous savoir mauvais gré de cette retraite, qu'elle-même désire. Ayés seulement pour elle les bons procédés, qu'il est facile d'avoir de loin pour quelqu'un qui ennuyerait fort de près. La Fée goûta ce conseil, & promit aisément de le suivre.

Cependant *Zinzolin* curieux de voir ce qui se passerait au retour de *Mirliflore*, se rendit au Palais avant lui sous la forme de *Parangon* qu'il jugea à propos de prendre. On se souvient que les larmes de *Pudibonde* avaient été changées en perles orientales de la plus grande beauté. *Zinzolin* par le secours de la baguette en avait fait un collier, dont l'éclat & la tournure le disputaient à toutes les parures de la terre. Dès que le grand Législateur eut rendu compte de sa mission, *Zinzolin* offrit ce bijou à la Fée avec un ton de galanterie qui donna à celle-ci les plus douces espérances. Charmant étranger, lui dit-elle, cette chaine brillante pour nous unir a besoin d'être réciproque; j'en accepte le don à condition que vous recevrés celui-ci. En même tems elle lui jetta au cou une écharpe superbe, couverte de diamans & de rubis. Le faux *Parangon* la reçut un genouil en terre, & présenta sa main à *Virvousle*, qui partait pour une pêche célèbre. Elle devait se faire aux flambeaux, & durer une partie de la nuit.

Cependant la Fée parée du merveilleux collier, ne fut pas plutôt arrivée au lieu désigné qu'elle sentit des douleurs cruelles. Chaque perle en poiant sur sa peau y causait des cuissons insuportables. Elle veut en demander raison au Prince, il était disparu. Elle se flatte qu'il ne s'est absenté que pour un moment, & qu'il va revenir; Mais enfin ne pouvant plus endurer ce tourment, elle arrache le collier, & le jette dans la mer, en s'écriant *c'est un désespoir.* Le nom en demeura aux parures de cette espéce.

La pêche, troublée par les plaintes de la Fée, alla fort mal. On revint au Palais, & après un soupé que les taches violettes du cou de *Virvousie*, les yeux battus de *Mirliflore*, les mouches de *Colifichet*, & l'aigreur de *Clignotante* ne contribuerent pas à rendre fort gai, chacun alla se coucher. *Parangon* n'avait point paru. La Fée le demandait à tout le monde; mais personne n'en pouvait donner de nouvelles, parcequ'il avait pris le parti de rester invisible.

Zinzolin, pour s'acquitter du ministére que le Génie lui avait départi, ne voulut pas demeurer les bras croises cette seconde nuit, & imagina de nouvelles espiégleries. Il s'introduisit encore dans la chambre de la Fée, & lui soufflant sur le visage de la poudre de saffran très-fine, la rendit entierement de cette couleur. Il ajouta neuf pouces au nés de *Clignotante*, lequel en

ayant déja trois, fit juſte la meſure du pied-de-nés paſſé en proverbe. Il changea les feuilles de roſe de *Colifichet* en *Quenopodium foetidum*, plante infecte dont l'odeur éveilla le Prince, & le réduiſit à la néceſſité du ventilateur, & à la plus grande conſommation d'eau chaude & de parfums. Pour *Mirliflore*, il lui deſtina le reſte de la nuit, & l'employa à le fifler de quart d'heure en quart d'heure pour le beau conſeil qu'il venait de donner à la Fée.

Celle-ci fatiguée de l'inſomnie précédente s'éveilla fort tard. Son appartement n'était que glaces qui multipliaient le plaiſir qu'elle goûtait à ſe voir. Dès que ſes rideaux furent tirés, & le jour introduit, quelle fut ſa ſurpriſe d'appercevoir la couleur de Safran qui la couvrait! D'abord elle doute, & cherche dans ſes entours le viſage repréſenté, mais n'en trouvant point de ſemblable, ſes traits reſtés les mêmes la forcent à ſe reconnaître. Elle jette un cri perçant, & ſuivie de toute ſa cour, vole à la priſon de *Pudibonde*. *Parangon* était aux pieds de ſa belle Princeſſe & lui jurait un amour éternel. Cette vue portant la rage de *Virvouſte* à l'excès, Gardes, s'écriat-elle, qu'on la ſaiſiſſe, & qu'on la jette dans la mer. Cet ordre auſſitôt exécuté que donné n'avait pu être prévenu par le zéle de *Parangon*, mais à l'inſtant il ſuit la Princeſſe, *Zinzolin* ſe précipite avec eux. A peine ſa baguette touche les flots qu'elle ſe change en une charmante conque marine qui les reçoit tous trois. *Zinzolin*

i-même devient un enfant beau comme jour, avec des ailes azurées, un Carquois le, & point de bandeau. Raſſurés-us, dit-il aux deux amans, encore trem-ns l'un pour l'autre, je ſuis l'amour r, l'amour vrai: vous ne me voyés ni ndeau, ni fléches, parceque ne tirant int celle-ci au hazard, mes yeux me it néceſſaires pour ne les adreſſer qu'au rite, & que j'ai épuiſé mes traits ſur s deux cœurs.

Virvouſte était reſtée immobile d'étonne-nt ſur le haut de la tour, lorsqu'un age réſplendiſſant comme le ſoleil, offrit es regards le Genie ſouverain. Vile cré-re dit-il, il y a longtems que tes mœurs, ignorance, & ta frivolité déshonnorent ſpèce ſupérieure à laquelle tu eſt aſſociée. Barbarie, ſuite ordinaire du vice, & la faibleſſe, vient aujourd'hui mettre comble à tes excès. Vois le triomphe la vertu, & reçois l'opprobre qui t'eſt i. Auſſitôt il ſe fit une commotion forte ns toute l'isle, qui au même inſtant ſe ava changée en un grand vaiſſeau chargé girouettes. La diſtinction de *Virvouſte* fut conſervant la couleur de ſon teint, de trouver toute dorée. Les cultivateurs l'isle devinrent les matelots du navire, es *Pabins* les paſſagers. Après quelques rs de navigation, ils abordèrent sur une e fertile. *Colifichet* y fonda une ville. grand *Mirliflore* fit la découverte ingé-uſe de l'usage des girouettes. La mobi-naturelle des *Virvouſtiennes* lui donna

lieu de conjecturer qu'elles devaient dans leur nouvelle tournure céder aux diverſes impulſions du vent. On en fit l'épreuve, qui réuſſit parfaitement. Mais malheureuſement pour le grand Législateur, *Clignotante* lui étant échue dans le partage général, elle ſe trouva auſſi fauſſe ſous cette ſeconde forme, que ſous la premiere. Toujours tournée obliquement, & ſouvent en ſens contraire, elle fit faire mille bévues à ſon poſſeſſeur, qui compoſait des almanachs du jour d'après ſon indication. Piqué d'en être encore trompé, il la mit en pièces, & la jetta dans un égoût, où elle fut enfin cachée à tous les yeux.

Pudibonde, & *Parangon* témoins compatiſſans des prodiges ſévères du Génie, attendaient ſes ordres ſur les flots qui ſemblaient ne s'agiter autour d'eux que pour les careſſer. Le joli Pilote contait comment il avait pris la figure de *Zinzolin* pour ne pas intimider la Princeſſe ſous la ſienne, & comment il avait transporté le véritable nain à la cour du Pere de *Parangon*, dont il faisait l'amusement par son esprit & ſa gentilleſſe.

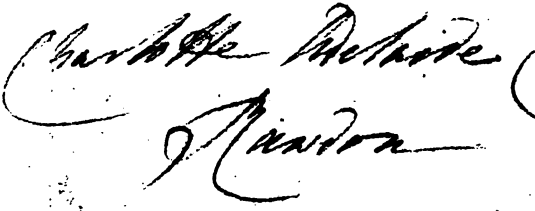
. . . . . .

Le Génie alors s'approchant de la Conque la changea en un char volant qui les porta tous à la cour de *Courageux*, ils y trouverent *Fidélle* & *Modeſte*; la Fée *Bienfaisante* & le Génie *Maïmoun*, qui, pour preuve de ſon affection ſincére, fit préſent à *Parangon* du Talisman de *Salam*, & du courſier terrible qu'il avait dompté.

Les rougeurs de *Pudibonde* cessérent dès qu'elle fut dans cette vertueuse cour; il ne lui resta que le coloris constant de la rose. La joie de *Courageux* ne peut se décrire. Il retrouvait un fils, perdu depuis longtems, & y joignait le bonheur de voir dans ce fils, l'ami sage & plein de valeur qu'il avait si tendrement aimé. *Modeste* & *Fidelle* possédaient enfin cette fille chérie qu'ils avaient été obligés d'abandonner dès sa naissance. Leur jouissance était doublée par cette privation.

Parangon & *Pudibonde*, au comble de leurs vœux, sentaient avec délices le bonheur de la vertu, & sa supériorité sur le vice. L'Himen les unit sans faire perdre aucun droit à l'Amour; & tandis que *Colifichet* perpétua l'espece vile des *Pabins*, ils fixérent à jamais dans leurs états, les mœurs, le Génie & la félicité.

Fin de la première partie.



CONTES
SAGES ET FOUS.

CONTES

SAGES ET FOUS

PAR

MADAME ***

SECONDE PARTIE.

A STRASBOURG,
A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
1787.

LA FÉE DES BALANCES

OU

LES APPARENCES TROMPEUSES.

CONTE.

LETTRE EN VERS ET EN PROSE

A

M. le C.... M...,

En lui envoyant le Conte de la Fée des Balances, ou des apparences trompeuses.

Quoi ! vouloir que je rime encore
Lorsque le ciel ne fait eclore
Pour moi qu'une triſte ſaiſon ?
Quand mes jours ſombres, ſans aurore,
Ont toujours le même horiſon ?
Jamais demanda-t-on à Flore
D'orner de fleurs les froids glaçons ?
Et quand un fléau les dévore,
Nos guérets ont-ils des moiſſons ?

Non, l'aiguille de Pénélope
Siéd mieux à mes nouveaux deſtins,

Que la Lyre aux fons argentins
De l'immortelle Calliope.

Dans ce réduit, loin des humains,
Et de tout corps académique,
J'échappe au mal épidémique
Qui fait tant de plats écrivains.

Si, comme la jeune Cigale,
Jadis chantant foirs & matins
Ma muſe obſcure, & ſans cabale
Fit des vers tendres ou badins
Puis pour dérider la morale
Produiſit contes enfantins:
Du bonheur l'étoile brillante
Dardant alors ſon vif rayon
Faiſait dans ma tête bouillante
Germer l'imagination,
La tendant par cette action
Comme elle vive & scintillante.

De ce tems un fruit m'eſt reſté
Souffrés que je vous le dédie.
Qu'il ſoit, malgré ſa vétuſté,
L'hommage de la vérité,
Dicté par la ſimplicité,
Et par elle offert au Génie.

En imaginant le personnage de mon inconnu, j'ai voulu peindre la vertu aimable, le ſentiment vrai, le Génie tout à la fois ſublime & ſage. En un mot le mérite réel, caché ſous le voile presqu'impénétrable de la modeſtie. J'ignorais alors qu'un tel aſſemblage exiſtât; mais mon ame avait beſoin d'en ſaiſir au moins l'idée. Vous vous êtes offert à mes yeux; j'ai vu réaliſer, que dis-je? ſurpaſſer ma chimére: mon tableau n'eſt plus qu'une esquiſſe imparfaite; mais à qui puis-je l'offrir avec plus de raiſon qu'à celui dont elle préſente au moins quelques traits. C'eſt la miniature d'un portrait de grandeur naturelle.

Mais vous, Modèle de notre âge,
Qui dans vos mœurs, & vos écrits,
Au milieu même de Paris
Nous montrés l'ame d'un vrai ſage,

Vous le ſavés, aux yeux de la raiſon le grand homme n'eſt ni le Héros triomphant, ni le philoſophe diſcoureur. L'homme heureux n'eſt ni le voluptueux efféminé, ni l'enjoué *Frivoltde*. Toutes ces ſurfaces ſont trompeuſes, & ſervent à cacher la miſére de l'individu, qui ne peut trouver en elles la félicité qu'il déſire. Rappeller à l'esprit cette importante vérité eſt le but de ce conte. Aucune de ſes fictions allégoriques ne vous eſt échappée. Vous avés vu dans les balances de la Fée ce que la raiſon doit opérer en nous. Dans l'hiſtoire

de *Singularité*, les dangers d'une indépendance prématurée, les écarts de l'imagination, de l'amour-propre & de la ſenſibilité ; enfin l'infaillible leçon du malheur ramener toutes ces facultés à la vertu. Vous avés reconnu dans l'Enchanteur des ſonges l'habitude d'une méditation profonde & ſuivie, habitude qui peut ſeule nous préſerver des apparences illuſoires, dont la ſcène de ce monde eſt remplie. Ces idées, toutes juſtes qu'elles ſont, feraient bâiller le lecteur, & peut-être l'auteur lui-même, ſi elles m'étaient revêtues du voile ſéduisant de la fiction. Je crains qu'il ne manque à ma draperie, la petite circonſtance d'être attachée par la main des Graces. Que voulés-vous ? Ces charmantes Dames-d'Atour ſont tellement occupées aux toilettes des Belles, qu'elles n'ont pas le tems d'offrir leurs ſervices à la Vérité. Celle-ci ſe préſentera donc à vous ſans parure, & ſans autre eſcorte que celle d'un ſentiment auſſi invariable que l'éternité qui lui ſert de meſure.

LA FÉE DES BALANCES

OU

LES APPARENCES TROMPEUSES.

Y a-t-il rien de plus trompeur que l'apparence, ni de plus fautif que les jugemens des sens? l'histoire suivante, tirée d'une ancienne chronique, servira de preuve à cette vérité.

Au tems où les Princes & les prodiges étaient aussi communs que le sont à présent les Marquis & les ridicules, une jeune Princesse se trouvait héritiere d'un grand royaume. Ses pere & mere, gouvernés toute leur vie par la coutume, l'avaient mise dès son enfance sous la conduite d'une Fée, & avaient établi en mourant un conseil de régence, composé des plus grosses têtes & des plus volumineuses perruques de l'État. Par malheur ces grosses têtes étaient aussi remplies de préjugés que leurs perruques étaient chargées de poudre. On juge aisément que ce bon Sénat créé pour la

forme accumulait autant de ſottiſes que la Princeſſe acquérait de charmes.

Cette jeune Beauté s'appellait *Merveille*; & c'en était véritablement une de docilité, de prudence & de ſageſſe. Retirée dans un magnifique Palais, elle voyait arriver avec ſon troiſiéme luſtre la néceſſité de prendre un Epoux, & tremblait dans l'attente du choix qui ſerait fait pour elle. Son cœur n'aimait point encore, mais ſentait qu'il devait aimer un jour. Cette inquiétude ne lui laiſſait aucun repos; ſes yeux même commençaient à perdre un peu de leur éclat, lorſqu'un matin ſa dame d'atour, en arrangeant des guirlandes de fleurs & de diamans dans ſes beaux cheveux, apperçut un animal, qui, caché dans les racines, foulait de ſes pieds impurs les lys du front de la Princeſſe, Oh! ciel! s'écria cette Dame, eſt-il poſſible? Un Poux? quel préſage! qu'elle horreur! (Hélas! les animaux n'entendent rien à nos diſtinctions ſociales, & ne diſtinguent point le ſang du Monarque de celui d'un mendiant.)

La Princeſſe effrayée appelle à haute voix ſa Fée protectrice. On nommait celle-ci la Fée *des Balances*, parcequ'elle en portait toujours une paire à ſa ceinture, & dont elle ſe ſervait pour péſer tous les individus qu'elle voyait. Or ce n'était point en les faiſant mettre dedans, mais c'étaient leurs paroles & leurs actions qu'elle équivalait avec tant de grains de raiſon, de ſentiment,

de franchiſe, de ſageſſe &c. &c., ou avec pareille meſure de folie, d'absurdité, d'orgueil, de caprices, ainſi du reſte. Cet attribut ſingulier fut longtems ignoré; mais comme enfin tout ſe ſait, on apprit la vertu des redoutables balances. On commença par les craindre, on finit par les imiter. Delà naquit l'uſage des paniers. Les femmes de la Cour de *Merveille* voulant paraître avoir autant d'esprit & de jugement que la Fée, inventèrent la forme ridicule qui les fit croire douées du même avantage. L'erreur ne fut pas de longue durée, dit l'hiſtoire. Bientôt quelques incrédules chercherent à s'éclaircir du fait. Cette inſolente curioſité fut la ſeule que le beau ſexe ne sut jamais pardonner.

La Fée ne manqua pas d'accourir à la voix de ſa pupile. Inſtruite du ſujet de ſon effroi, ma fille, lui dit-elle, ceſſés de vous allarmer. Ceci me parait du plus heureux augure. Paſſés avec moi dans ce cabinet, & je vous en donnerai l'explication. Alors elle prit de ſes propres mains l'inſecte dévorant & le mit dans un noyau de ceriſe, que crocquait un des ſinges de *Merveille*; puis entrée dans le cabinet, Princeſſe, reprit-elle, ne jugeons jamais ſur les apparences. Cet animal qui vous parait vil, ſera la ſource de votre bonheur. Faites-le paſſer ſucceſſivement de boëtes en boëtes, en ſuivant toutes les gradations de grandeurs depuis ce noyau de ceriſe, jusqu'à cette caiſſe immenſe qui ſervait à transporter ici l'Eléphant de porcelaine blanche. L'a-

nimal se gonflera conformément à l'espace de chaque parois. Quand il sera à ce dernier dégré vous le ferés tuer, & vous conserverés soigneusement sa peau. Le Sénat s'assemblera dans peu pour délibérer sur votre Himen, alors vous entrerés au conseil, & vous déclarerés que vous êtes résolu à ne prendre pour Epoux, que celui de vos pretendans qui pourra deviner de quel animal provient cette peau gigantesque. La premiere qualité d'un Monarque doit être de ne point juger sur l'écorce, & de connaître la nature même des sujets qu'il emploie. Ce moyen d'ailleurs vous donnera du tems pour examiner vos amans: mais jurés-moi que si votre cœur vient à pancher pour l'un d'eux, vous ne lui dirés point le secret de cette clause. Votre félicité, celle de vos peuples en dépend. Laissés-vous conduire par le Destin, il est plus claivoyant que l'Amour.

Merveille, avec sa docilité ordinaire promit d'observer exactement ce que la Fée lui prescrivait. L'animal que l'on changeait de domicile d'heure en heure parvint en trois jours au dernier point de grandeur. Il était question de le tuer, & d'enlever sa peau avec dextérité. Les belles petites mains de *Merveille* ne pouvant se charger d'une telle besogne, on appella le premier chirurgien de la cour pour faire cette double opération. Il était d'usage alors que l'homme revêtu de cette charge fut muet, soit de naissance, soit par l'entiere extirpation de la langue; ainsi l'on ne craig-

nit point qu'il divulguât cet important secret.

Cependant le Conseil de régence avait décidé que le Palais de la Princesse, serait ouvert à tous les Princes étrangers le jour qu'elle atteindrait sa quinzième année. Depuis un an les gazettes annoçaient ce jour célébre dans tous les pays de la terre. Pendant six mois les chemins ne furent remplis que d'équipages, les uns brisés, les autres couverts de poussiére ; mais tous magnifiques. A l'egard des Princes, ils étaient par centaines. Les choses trop nombreuses rentrent dans l'ordre vulgaire ; aussi dans cette multitude n'en remarquait-on que cinq dont les qualités personnelles les distinguaient des autres.

Le premier se nommait *Formidaure*, & était souverain des *Belligéres*. Trois Royaumes conquis par lui, quoi qu'il n'eut encore que vingt-quatre ans, ajoutait à l'audace naturelle de ses traits la fierté d'attitude d'un conquérant. Il était suivi d'un bataillon, dont les moustaches ménaçantes, & le teint bazané, jointes aux crinieres flottantes de leurs casques, & au fer brillant de leur armure, rendait l'aspect aussi terrible que majestueux.

Le second s'appellait *Astibel* Roi de *Loquelle*. Son extérieur annonçait la haute opinion qu'il avait de lui-même. Malheureusement il ne persuadait que les sots, &

il était à craindre qu'il n'entraînât le Sénat. Son escorte était compoſée de cinquante Orateurs, trainés dans des chaiſes roulante, parſemées de plaques d'argent. D'une main, ils tenaient un petit inſtrument du même métal, qu'ils appellaient trompette grecque, & de l'autre des caſſolettes en forme d'encenſoir, dont ils s'envoyaient mutuellement la fumée.

Le troiſiéme ſe nommait *Zirphilis*; il était ſouverain des *Frivolides*, & ſemblait l'être des ris & des jeux. Sa brillante troupe, toujours ſautante & pirouettante, éblouiſſait autant les yeux par ſon mouvement perpétuel, que par la quantité de paillettes dont elle était couverte. Pour lui, il joignait à la ſuperficie d'esprit la plus étendue, ces graces impertinentes qui commencent par déplaire, & finiſſent quelquefois par ſubjuguer.

Le quatrieme ſe nommait *Dulcicor*, & regnait ſur la plus voluptueuſe contrée de l'Aſie. Il reſſemblait à l'aîné des amours. Une figure charmante, accompagnée de cet air de bienveillance & de ſincérité qui gagne les cœurs, le rendait aimable dans tous les momens & ſéduiſant au premier abord: mais plus volage que le Papillon, toute belle avait droit à ſon hommage. La douce molleſſe de ſon ame, cédant ſans examen à toutes les impreſſions, ne lui permettait aucune préférence, aucun choix conſtant. Sa ſuite galante offrait

aux yeux les emblêmes de la tendreſſe & de la volupté diverſifiées à l'infini. Le cinquiéme amené par la Fée *Singuliére* était arrivé la veille du jour déſigné. Nulle ſuite, nulle apparence ne le caractériſaient. Dédaignant & les noms & les titres, il ſe faiſait ſimplement appeller *l'Inconnu*. Ses traits, réguliers en eux-mêmes, rébutaient au premier coup d'œil, parce qu'ils étaient comme enſevelis dans la peau bize & tannée qui couvrait ſon viſage. Sa taille parfaitement proportionnée, perdait auſſi tous ſes avantages par la forme d'habillement dont elle était enveloppée.

La Fée qui préſentait ce miſtérieux perſonnage était amie de celle des *Balances*. Le Deſtin pour quelque peccadille, que l'on ignore, l'avait condamnée à vivre dix ans dans le pays de la Sottiſe. Le terrein était ſpacieux; mais elle s'y trouvait étrangement reſſerrée; car on l'eſt autant par les bornes des eſprits environnans, que par des enceintes de murs. On l'appellait *Singuliére*, & elle méritait à juſte titre ce nom. Son être, pour ainſi dire tout ſpiritualiſé, ne lui laiſſait rien appercevoir par les organes corporels. Peu de ſenſations, beaucoup de ſenſibilité & d'imagination la rendaient tout-à-fait diſparate au milieu des êtres matériels qui l'entouraient. Son éxil venait de finir, elle en avait tempéré la rigueur par le plaiſir de faire du bien, & n'avait pas dédaigné de s'amuſer quelquefois de l'abſurdité générale, par le moyen d'un don qui lui était particulier.

Elle avait le pouvoir en prononçant certaines paroles de faire continuer une action commencée, jusqu'à ce qu'elle en dit d'autres qui détruisissent l'effet des premieres. La durée d'une sottise éclaire souvent sur sa nature : ainsi la Fée joignait une leçon utile au divertissement des tableaux grotesques que produisaient sa formule. La gaieté franche qu'elle unissait à de vives lumiéres, & à la plus douce sensibilité la firent chérir de *Merveille* au premier abord, & dès ce moment elles devinrent inséparables.

Le Lendemain les portes du palais furent à peine ouvertes que la Princesse accompagnée de la Fée des *Balances* & de *Singulière*, monta dans un char magnifique, & se rendit à la salle du conseil, à travers la file brillante de ses prétendans. Tous à son aspect sentirent l'amour l'emporter dans leur cœur sur l'ambition. *Dulcicor* surtout se crut atteint de la plus violente passion ; mais cette flamme naissante s'exhala bientôt en étincelles, qui voltigérent çà & là, & il n'y eut point de femme de la Cour à laquelle il n'adressât les plus amoureuses œillades.

A cinquante pas de la Princesse, un Hérault chargé d'annoncer ses volontés, déclara aux Princes que sa Majesté les invitait à la suivre au Sénat, qu'elle allait y prendre séance, & signifier la loi qu'elle imposait aux aspirans à sa main & à sa couronne ; que ceux d'entre-eux qui per-

sévéreraient après sa déclaration, feraient obligés de se faire inscrire sur les registres de l'État, & lui feraient ensuite présentés avec les cérémonies accoutumées.

Aussitôt cette troupe brillante se mit en marche chacun se détachant de son escorte. Ils arrivérent au moment où la Princesse, entrait dans la salle du Conseil. Un trône éclatant, couvert d'or & de pierreries lui était préparé. Elle s'y assit ayant toujours les deux Fées à ses côtés. «Sages » sujets, dit-elle aux Vénérables qui composaient le Sénat. Je viens vous rendre » graces du soin que vous avés pris de mes » états depuis quatre ans. Mon peuple veut » un maître, & dans l'Himen qu'il me » force de contracter, il ne me laisse que » le choix. Ce choix est d'une importance égale pour mon royaume » & pour moi ; je me défie également de » mes lumiéres & de mon cœur. Pour » prévenir toute illusion, toute erreur, » même involontaire, je m'en remets entiérement au hazard, & je déclare ici que » je n'accepterai pour époux que celui qui » pourra deviner de quel animal provient la » peau gigantesque que l'on va déployer à » vos yeux. Elle restera exposée pendant trois mois aux recherches de tous » les intéressés. Le secret m'en est connu ; » mais je jure par ce qu'il y a de plus sacré de ne le confier à personne. Vous, » jurés tous d'acquiescer à ma volonté souveraine & inébranlable.»

Ces mots, ou plutôt la grace avec laquelle elle les prononça, lui soumirent également le Sénat, le Peuple & les Princes. Tous jurerent d'adorer à jamais ses loix. Alors elle se leva, & regagna son Palais au bruit des acclamations les plus véhémentes & les plus sinceres. Aussitôt un second Hérault chargé du precieux Hiérogliphe, le déploya aux yeux de tous, & l'étendit sur les dégrés du trône, dont il était devenu la clef.

Les Princes encore tout étonnés & de la beauté de la Princesse, & de l'oracle qu'elle avait prononcé, furent quelques momens à se remettre de leur trouble : mais enfin *Formidaure* s'approchant le premier, rompit ainsi le silence. « Quelle singuliére clause, s'écria-t-il ! S'il ne s'agissait que de conquérir cette nouvelle » toison, je serais sûr de l'enlever, fut-elle défendue par tous les monstres d'Hircanie. Il m'est plus aisé de les combattre » que de les définir ; mais si je ne puis » trouver le mot de la chose ; mon bras » saura le chercher dans le cœur du plus » fortuné de mes rivaux. Pour moi, dit » *Zirphilis* ; je n'ai garde d'aller me casser » la tête contre cette vilaine bête de peau ; » il me suffit que la Princesse sache le mot, » & soit femme. L'amour rend les plus » sages indiscretes, & *Merveille*, toute *Merveille* qu'elle est, ne le sera pas au point » de se taire pendant trois mois.» L'inconnu s'approchant alors, examina longtems, ne dit mot, & se retira en sou-

riant. *Aſtibel* qui ſe croyait le point de réunion de toutes lumières, trouva les ſiennes en défaut; mais, dit-il en lui-même, mes ſavans me feront deviner l'énigme, ou m'apprendront à faire croire que je l'ai devinée, & cela revient au même.

Dulcicor qui ne voyait plus aucune femme dans ce lieu, s'y ennuyait à périr. » Je » n'ai jamais cherché mon Deſtin que » dans les yeux des belles, dit-il en s'é» loignant; je ne puis croire qu'il dépende » de cet affreux Talisman, & je vais cher» cher de plus doux oracles dans les re» gards de la Princeſſe.

Tous les autres prétendans échouérent à l'examen; & rebutés d'une clause ſi extraordinaire, «la bizarrerie eſt trop forte s'écrièrent-ils, on nous traite ici, non en Princes; mais en étudians d'anatomie. La Princeſſe, a ſans doute les plus beaux yeux du monde; mais les feux qu'ils lancent ne peuvent nous éblouir ſur cette inſulte. A l'inſtant ils ſortirent du Sénat & bientôt du royaume.

Pendant que cela ſe paſſait, la Princeſſe rentrée au Palais fut surprise d'appercevoir dans son cabinet cinq portraits de grandeur naturelle, qu'elle n'y avait jamais vus. Divine Fée, dit-elle, à celle des *Balances*, que veut dire cette nouveauté? Ces viſages ne me ſont point inconnus. N'etaient-ils pas dans le nombre des Princes qui m'ont ſui-

vis au Sénat? Oui, ma chere fille, répondit la Fée, ces tableaux ont la propriété d'être mouvans, & de faire voir le principal personnage dans toutes ses positions caractériſtiques. L'un d'eux ſera votre Epoux; mais quelque différence que vous puiſſiés remarquer entr'eux, n'en mettés aucune dans vos procédés. Gardez-vous de leur laiſſer pénétrer les lumiéres que vous aurés puiſées dans ces tableaux magiques. *Singulière* que je laiſſe avec vous, vous donnera les explications néceſſaires. Je vais m'occuper des préparatifs qu'exige la réception ſolemnelle des Princes.

Le premier portrait honnoré des regards de *Merveille* fut celui d'*Aſtibel*. Il était repréſenté ſur une eſpece de tribune aux harangues, pluſieurs dégrés y conduiſaient de chaque côté, & étaient occupés par ſes orateurs, qui en défendaient rudement l'abord à tout ce qui ſe préſentait pour y monter. Derrière la tribune était un Palais ſuperbe, quoi qu'il ne fut que d'air coloré. On voyait écrit ſur le frontiſpice PALAIS DE L'OPINION. La Déeſſe de ce lieu employait ſans relâche ſes ſujets à fabriquer des lunettes trompeuſes, qu'*Aſtibel* diſtribuait à la foule curieuſe, qui ſe renouvellait ſans ceſſe. Charmante Princeſſe, dit alors *Singulière*, ſans avoir recours à la magie, je crois pouvoir jurer que ce charlatant ne ſéduira pas votre cœur. De telle façon que nous faſſions mouvoir le perſonnage, vous le verrés toujours grimpé ſur les échaffes de ſon eſprit, faiſant

ligue avec les siens pour détruire tout, & s'établir partout. Au reste on le nomme *Astibel*, & il regne dans l'isle de *Loquelle*.

Que dites-vous de celui-ci, poursuivit-elle? C'est *Formidaure*, Prince des *Belligéres*. Assis sur des trophées, tenant quatre couronnes d'une main, & montrant de l'autre l'univers entier qu'il prétend assujettir. Votre ame à son aspect ne s'enflamme-t-elle pas pour la gloire? „Il „ m'inspire, dit la Princesse, un étonne„ment & une admiration qui élévent mon „ ame sans la remplir, & mes yeux versent „ des larmes sur ce champ de bataille, & „ ces incendies qui terminent le fond du „ tableau. — On ne peut sentir ni pen„ser plus juste, répartit *Singulière*. Pour „ moi, je l'avouerai, dans le tems que „ je ne savais rien apprécier les conquérants étaient mes héros; mais depuis que „ j'ai calculé leur grandeur apparente par „ leurs qualités réelles, je leur préfére le „ sage, c'est-à-dire l'homme raisonnable, hu„ main & vertueux. Le guerrier est dans la „ société (hors le cas d'une défense nécessaire) „ ce qu'est un bouclier en tems de paix, „ un ornement inutile & fatiguant.

Quel est ce troisieme, dont la physionomie annonce tant de vivacité & de gaieté, dit alors la Princesse? C'est un original fort amusant, répondit *Singulière*. On le nomme *Lirphilis*, Prince des *Frivolides*. Toutes ses affections se portent vers lui, &

tous ses mouvemens vers les autres. Voyés-vous ce joli Papillon qui lui donne tant de crochets, & vers lequel il court sans se rebuter? c'est le Plaisir dont il n'atteint jamais que l'ombre. La Raison est son antipathie, & la réflexion, le phénomène le plus étrange dont il ait oui parler. Il prétend qu'un Prince ne doit jamais se livrer à cette phrénésie, & que le bonheur du trône est d'avoir des ministres, des magistrats, des philosophes &c. qui réfléchissent pour le posseſſeur. Il est fort agréable à entendre, car il a tout l'esprit possible, & pas le sens commun.

Le portrait de *l'Inconnu* paraissait placé à côté de celui-ci pour la perfection du contraste. Un voile de gaze, signe du mistere, semblait cacher le héros; mais laissait pourtant distinguer tous ses traits. On le voyait dans le silence du cabinet, & dans l'exercice d'une douce méditation. Des livres de morale épars sur sa table, expliquaient aux yeux le genre de pensées qui l'occupait. La quiétude de son ame semblait plûtôt augmentée que troublée par le portrait de *Merveille* qu'il tenait, & vers lequel il portait de tems en tems d'amoureux regards. Il ne sortait de ce lieu de délices que pour se livrer à tout ce que la bienfaisance a de plus efficace. «Quel » est cet estimable personnage? S'écria la » Princesse, encore toute émuë des actes » vertueux qu'elle venait de contempler; » Quel dommage que sa figure ne réponde » pas à la beauté de son ame! Ah! reprit

Singulière.

Singulière, le bon eſt ſi beau qu'il n'a pas beſoin de la forme extérieure! Eh! que reſterait-il à l'incapacité, ſi on ne lui laiſſait l'écorce? Ce Sage eſt inconnu, & veut reſter tel jusqu'à la déciſion de votre ſort. Si le ſien eſt heureux, il parlera. S'il ne l'eſt pas, il enſevelira ſa douleur dans ſon obſcurité.

Les yeux de *Merveille* ſe porterent alors, & ſe fixérent avec un charme ſecret ſur l'aimable figure de *Dulcicor*. La franchiſe de ſes procédés, l'aménité de ſon caractere ſemblaient lui attirer tous les cœurs; mais un peu plus loin on le voyait offrir le ſien à toutes les Belles qui ſe trouvaient ſur ſon paſſage. On eut dit que l'amour lui couvrait les yeux de ſon bandeau. Beauté, laideur, vertu, défaut, eſprit, ſottiſe, tout lui était égal: il prenait au hazard, & n'y était pas heureux, car il avait presque toujours adreſſé ſes vœux à de véritables *eſpéces*. Ah! ma chere, s'écria la Princeſſe, pourquoi faut-il qu'il ſoit ſi volage? Je le ſens, mon cœur ſerait à lui s'il en avait un entier à me rendre; mais cette multitude! qu'elle profanation! Vraiment, reprit *Singulière* en riant, c'eſt un tréſor mis en monnaie, qui s'éparpille dans la quantité de mains qui le reçoivent. Au reſte ce beau Prince s'appelle *Dulcicor*, & poſſédé par la volupté, il regne ſur la plus voluptueuſe contrée de l'Aſie.

Comme elle achevait ces mots, *Urgan-*

dine, premiere Dame du Palais, vint annoncer l'arrivée des Princes. *Merveille* se rendit auſſitôt dans la ſalle d'audience, où la Fée des *Balances* ne tarda pas à les introduire. Cette premiere entrevüe fut uniquement consacrée au cérémonial. La préſence de *Dulcicor* agita furieuſement le cœur de la Princeſſe. *Singulière* même sentit naître pour lui un intérêt ſi tendre, que ſans la ſupériorité de ſon eſſence, & la connaiſſance des fragilités du charmant Prince, elle eut peut-être été jusqu'à l'amour. Pour *Urgandine* qui ne génait, & ne raiſonnait aucun de ſes déſirs, elle fit des avances ſi marquées, que Dulcicor ſe serait cru inhumain de ſe refuſer à l'entendre.

Cette *Urgandine* était grande-maîtreſſe de l'ordre des Philantropiſtes. On avait donné ce nom très-honnête à une eſpèce de personnes qui l'étaient fort peu. Leur ſecte, quoique nombreuſe, était encore cachée. Plus heureuſe que Diogéne, *Urgandine* cherchait & trouvait l'homme dans tout ce qui était réputé tel. Ce don lui avait gagné l'un après l'autre tous les Miniſtres, Sénateurs, Généraux &c. C'était par leur pouvoir qu'elle occupait une place à la cour. La Fée des *Balances* ne la pouvait ſouffrir. *Singulière*, qui ne l'avait pas encore démêlée, la voyait avec indifférence. L'arrivée des Princes dévoila la Dame, & bientôt la Fée en ſçut aſſés pour chercher le moyen de l'éloigner du Palais.

Près de deux mois ſe paſſérent en aſſi-

duités de la part des Princes ; mais toujours gênés par leur mutuelle rivalité, ils solliciterent enfin la permiſſion de ſervir *Merveille* tour-à-tour, chacun ayant ſa ſemaine, à l'excluſion des autres, qui rentreraient alors dans la foule des Courtiſans, & ne pourraient faire valoir leurs prétentions. Ils demanderent auſſi que ce tems heureux commençat par un entretien ſecret avec la Princeſſe, & fut terminé par une fête publique, que chacun d'eux déſirait lui offrir. La Fée des *Balances* agréa leur demande ; mais pour l'exécuter sans conteſtation, & ôter toute idée de prééminence, il fut décidé que les Princes tireraient leur tour au ſort, & ſe ſoumettraient au rang aſſigné par lui. Cette cérémonie fut remiſe à la huitaine.

Aſtibel cependant ſe croyait ſûr du triomphe. Tandis que ſes rivaux oubliaient dans le plaiſir de faire leur cour à la Princeſſe, la clauſe impoſée pour ſon Hymen, aſſemblant ſon Sénat discoureur, il avait mis les lumieres de ſes conſeillers à contribution ſans pouvoir augmenter les ſiennes. Enfin, après sept jours conſécutifs de fatigues d'eſprit, *Clair-organe*, le plus diſert des orateurs ſe leva, & adreſſant la parole à ſes confreres. « Que faiſons-nous » ici, leur dit-il ? Eſt-ce la vérité que nous » cherchons ? ſerions-nous aſſés dupes pour » eſpérer de la trouver ? Ne ſavons-nous » pas qu'elle eſt, & ſera toujours inconnue aux mortels ? (& graces au ciel, » ajouta-t-il ; car on la croit une, ainſi elle

» ne pourrait faire qu'un illustre) ; mais
» il nous reste le vaste empire des vraisem-
» blances, c'est dans ce champ immense
» que l'esprit humain moissonne depuis des
» milliers de siécles. Tachons d'y cueillir
» aujourd'hui la palme de la victoire. Que
» craignons-nous ? nos voisins de l'isle des
» sciences, graces à leur état républicain,
» n'ont point eu des Princes à envoyer
» en cette cour. Prononçons au hazard ;
» entourés d'une foule ignorante ou frivole,
» rien ne sera en état de nous démentir ;
» mais hâtons-nous. Une décision prompte
» & tranchante entraîne toujours les suffra-
» ges. Le vulgaire, (& hors nous qui ne
» l'est pas?) Le vulgaire, dis-je, aime mieux
» l'erreur que l'incertitude : las de flotter,
» il se jette aveuglément dans la premiere
» opinion donnée. La géométrie est re-
» connue pour la plus sûre des sciences,
» il faut que notre auguste chef se rende
» au Sénat, & qu'il y prouve par A,
» plus B, que les dimensions consti-
» tuent les formes, que les formes consti-
» tuent l'espece, qu'ainsi l'animal dont
» provient cette peau extraordinaire ayant
» toutes les dimensions de l'éléphant ne
» peut être qu'un éléphant. Si au
» moment de la décision, on veut con-
» tester cette vérité par des différences de
» fait, nous nous rejetterons alors sur les
» variétés personnelles qui existent dans la
» nature ; mais qui ne changent point
» l'essence de la chose. *Bravo*, *bravo* s'é-
» crierent tous les confreres, & *Astibel* lui-
même accabla l'orateur des plus vives dé-
monstrations de reconnaissance. Aussitôt il se

rendit au conseil, & fit inscrire la découverte en présence des Sénateurs qui demeurerent émerveillés de son profond sçavoir.

Enfin le jour marqué pour tirer au sort les noms des amoureux Princes, étant arrivé, *Merveille* supplia la Fée protectrice de lui prêter ses infaillibles Balances afin de connaître par elles le dégré de mérite de chacun de ses amans. Charmée d'un désir si sage, la Fée se hâta de les attacher elle-même à sa chère pupile. Mais hélas! que sont les poids de la raison en comparaison de ceux du sentiment? Quiconque laisse accumuler ceux-ci ne doit plus s'attendre à trouver de contrepoids équivalent. Il était encore tems pour le cœur de *Merveille*; mais un peu plus tard l'amour eut donné le démenti à la sagesse.

La cour étant donc assemblée, les noms des Princes écrits, *Singulière* se chargeât de les tirer. Le premier qui sortit fut celui d'*Astibel*, ensuite *Dulcicor*, puis *Zirphilis*, après celui-ci *Formidaure*, & enfin *l'Inconnu*. Le Roi des *Belligeres*, furieux de ce retard, injuria les Dieux & les hommes, & pour ne point laisser amollir son courage par les délices d'une cour galante, il partit aussitôt, & fut chasser dans les forêts les plus sombres, espérant y rencontrer quelque monstre pareil a celui de l'énigme proposée. On pense bien que ses peines furent inutiles, & qu'il aurait dé-

peuplé le monde avant de trouver le pendant d'un tel Phœnix.

Le Prince de *Loquelle* triomphant, faisait éclater son orgueilleuse joie. «On » ne peut, dit-il, jouir trop-tôt du bon» heur; permettés, divine *Merveille*, que je » réclame dès ce moment l'entretien par» ticulier auquel il m'eſt permis d'aſpirer. A ces mots la Princeſſe fit un ſigne, & toute la cour se retira. *Aſtibel* reſté ſeul commença ainſi. «Les grandeurs de l'es» prit, charmante Reine, ſont infiniment » supérieures à toutes celles de la terre. » Le sort vient de le prouver en élevant » mon nom fort au-deſſus de ceux de mes » rivaux; je me flatte de les poſſéder ces » grandeurs, & je prétends, avec l'aide de » mes orateurs, à la conquête univerſelle des » esprits. Jamais projet ſi vaſte n'eſt en» tré dans aucune tête humaine! Les hé» ros ravagent les provinces, ſans les sou» mettre; nous, nous les enchainons ſous » nos loix par la force des opinions. C'eſt » ce triomphe que j'offre á vos charmes, » Divine *Merveille*, en vous donnant à » moi, vous ſerés la nouvelle *Egérie*, » non d'un ſeul royaume, mais de tout » l'univers. Votre nom immortaliſé ſurna» gera sur l'abyme des tems, & nos ou» vrages douneront autant de célébrité à » vos attraits, qu'à vos lumieres. Les » miennes m'ont fait deviner ſans peine » le Hiérogliphe propoſé. J'ai été inſcrire » ma decouverte au Sénat, & j'ai vu ces » reſpectables mortels, pénétrés d'admiration,

„ me proclamer déja leur heureux souve-
„ rain. Il ne me manque que votre aveu,
„ charmante Princeſſe. Je me flatte que
„ vous ne pourrés pas plus le refuſer à mon
„ amour, qu'aux avantages évidens qui
„ doivent résulter d'une union dont j'at-
„ tends ma félicité.

Pendant ce discours, les poids d'orgueil, de fauſſeté & d'absurdité s'étaient précipités de telle ſorte dans le baſſin gauche des balances, & le droit était tellement vide, que la Princeſſe avait été ſur le point de tomber de son ſiége. D'autre part la crainte *qu'Aſtibel* n'eut deviné le mot de l'énigme, lui preſſait tellement le cœur, qu'à peine put-elle trouver la force de lui répondre, "Seigneur, dit-elle en-
„ fin, je ne puis que vous être obligée de
„ votre amour, & des avantages que vous
„ croyés m'offrir, quoi qu'infinis, ils ſont
„ ſans prix pour une ame comme la mien-
„ ne, qui déſire bien plus le bonheur que
„ la gloire: mais je me ſuis liée par un
„ ſerment irrévocable. Nul choix ne peut
„ avoir lieu de ma part: ainſi tout autre
„ entretien ſeraît déſormais inutile, per-
„ mettés même que celui-ci prenne fin.

"Vos ordres ſont mes loix, reprit *Aſti-*
„ *bel*, mais mon amour profitera de tous les
„ momens de cette ſemaine. J'eſpère que
„ la fin m'en ſera avantageuse. Une aſſem-
„ blée de mes ſavans, dans laquelle vous
„ entendrés quelques uns de ces immortels
„ ouvrages qui nous rendent les oracles

„de tous les siécles, est la fête la plus „digne d'intéresser un esprit aussi éclairé „que le votre. Telle est celle que je vous „destine, charmante Princesse, laissés „ramper les Rois & le vulgaire, & volés „avec moi dans la sphere élevée des intelli„gences.

Merveille moins curieuse d'entrer dans cette région brillante, que de terminer un entretien qui la mettait au supplice, frappa des mains. A ce signe, *Singuliere* parut & fit rentrer toute la cour.

Les Princes intéressés cherchaient à lire sur le visage de la Princesse l'effet du tête-à-tête; malgré tout le soin qu'elle apportait à se déguiser, ils virent dans ses beaux yeux tant de tristesse & d'ennui que leur joie en devint plus vive. Deux heures après *Merveille* se plaignit d'un violent mal de tête, & se fit mettre au lit. Ah! ma chere amie, "dit-elle à *Singuliere*, dès qu'elles furent seules. Je meurs d'effroi. „Ce pédant se vante d'avoir deviné notre „secret! Déja son nom & sa découverte „sont inscrits sur les registres de l'Etat. „Que vais-je devenir, si le sort me livre „à lui? Hélas! n'est-ce pas assés de re„sister au tendre penchant qui m'entraine „vers *Dulcicor*, faut-il encore me donner „au plus haïssable de ses rivaux? Les „balances merveilleuses, d'accord avec mon „cœur, l'ont réprouvé avec une force sur „laquelle seule je fonde le peu d'espoir

„ qui me reste. Ne craignés rien, ma chere Princesse, dit alors *Singulière*. Les balances sont infaillibles ; le ciel est juste, & le personnage aussi gauche que vain. Vous en serés quitte avec lui pour huit jours d'ennui, supportés-le cet espace de tems, & soyés sûre que je mortifierai fortement sa vanité. En attendant amusons-nous de ses ridicules. *Merveille* un peu rassurée embrassa tendrement son obligeante amie, & commença à sourire de la gaucherie de son Ecuyer. Chargé de donner la main à la Princesse, dès qu'elle voulait marcher, il s'embarrassait dans sa robe, accrochait les falbalas, déchirait les manchettes ; toujours distrait, il bronchait à chaque pas & aurait mille fois entraîné *Merveille* dans ses chûtes, sans l'assistance de *Singulière* ; se relevait aux dépens de la main qu'il tenait, & qu'il brisait. Il faisait cent autres mal-adresses dont *Zirphilis* riait à mourir. *Il travaille pour nous, disait celui-ci aux Princes, après un tel début on va nous trouver délicieux.*

Enfin le dernier jour du regne d'*Astibel*, marqué pour la fête savante qu'il devait donner à la Princesse, sa troupe érudite se rendit au Palais & se rangea aux deux côtés du trône sur des fauteuils disposés en cercle. Un fauteuil beaucoup plus élevé était préparé pour leur chef. Le reste de la salle fut rempli de tous les curieux de la cour. Dès que *Merveille* fut assise *Astibel*, après une profonde révérence se plaça vis-à-vis d'elle, & tirant de son porte-feuille force manuscrits, il se mit en

devoir de lire les immortels ouvrages dont il tirait sa gloire. Cette lecture devait durer trois heures ; vingt minutes n'étaient pas écoulées que la Princesse commença à bâiller le plus poliment du monde sous son éventail, & un instant après s'y endormit de la meilleure foi possible. Tous les auditeurs, entrainés par l'exemple, en firent autant. La nécessité de reprendre haleine fit poser un moment le livre au lecteur. Son étonnement & sa honte furent extrêmes en appercevant l'assoupissement général. Pour le faire cesser sans paraître en avoir vu l'affront, il tira son mouchoir, & se prenant le nés de toute force, lui fit produire le son de la plus véhémente trompette. Ce fut cet instant que *Singuliere* saisit pour prononcer la formule de continuité, ensorte que le déterminé moucheur ne put plus faire autre chose le reste du jour. L'auditoire endormi se reveilla justement pour jouir de la confusion du lecteur, & de ses adjoints. Les éclats de rire les plus fous succéderent au sommeil, & les bons mots de *Zirphilis* ne finissaient point. Le champ de bataille resta enfin à l'infortuné Prince de *Loquelle*, qui, comme on peut croire, fut bientôt ennuyé du bruit qu'il faisait malgré lui dans le monde. La Fée ne prononça les paroles de délivrance qu'après le coucher de la Princesse, & l'expiration du terme accordé au désastreux *Astibel*.

En attendant l'époque assignée par le sort, *Zirphilis* s'amusait à saisir les ridicules de

la Cour, à persifler le favorisé & tout ce qui n'avait pas l'honneur de lui plaire. l'*Inconnu* faisait une cour assidue à la Princesse, ne voyait qu'elle & les Fées, n'ouvrait la bouche que pour dire des choses bien pensées, ou tendrement senties; accoutumait tous les yeux à son visage, & témoignait autant d'amour que *Dulcicor* était fait pour en inspirer. Celui-ci commençait chaque jour une nouvelle intrigue, & cependant revenait toujours à *Merveille*. *Urgandine* s'était flattée de l'enlever à la Princesse par les bontés excessives dont elle l'avait comblé au premier mot; mais s'il en avait profité avec yvresse, la satiété l'avait bientôt rendu à lui-même. Une reconnaissance mal-entendue le ramenait encore quelquefois à la Dame du Palais, qui de son côté lui associait tendrement l'univers.

Les choses étaient en cet état lorsqu'*Astibel* finit si mal-encontreusement sa lecture & sa faveur. *Dulcicor* devait lui succéder. Ses transports furent excessifs en se rendant au Palais. On eut dit que l'amour lui prêtait ses ailes pour voler auprès de *Merveille*, & tous ses traits pour la charmer. Jamais rien d'aussi enchanteur n'avait paru sous une forme humaine. Ses rivaux en pâlirent, & la Princesse eut besoin de toute la force des balances pour réprimer celle de son penchant. A peine parut-il devant elle que se jettant à ses pieds, "Divine *Merveille*, lui dit-il, je „ laisse à mes rivaux le soin de vanter

» leurs avantages personnels, & de discu-
» ter de sang-froid des droits imaginaires.
» Il n'en est qu'un que je veuille faire
» valoir près de vous, c'est mon amour.
» Ah! si vous connaissiés cette douce pas-
» sion, source des plus exquises voluptés,
» vous sentiriés qu'elle seule fait goûter à
» la fois le bonheur & le plaisir! Ma
» félicité suprême serait de vous l'inspirer,
» de remplir votre cœur de la même flamme
» qui consume le mien. Oui, ma chère
» Princesse; il ne vit, il ne respire que
» pour vous. Recevés le serment qu'il
» vous fait d'une adoration éternelle. A
ces mots les poids d'inconstance, & de légéreté firent un tel bruit que le Prince surpris s'arrêta, & que *Merveille* rougit à la fois de tendresse & de dépit. Hélas! Prince, dit-elle, je le crois
» & je le sens, l'amour devrait être
» la seule félicité; mais c'est l'amour par-
» fait, & où le trouver?» Tout le monde en parle, personne ne le ressent... *Mais*, ajouta-t-elle en se reprenant, mon cœur n'est pas fait pour s'y livrer. Soumis au Destin, il faut qu'il suive sa loi. Vous, si vous voulés l'acquérir, appliqués-vous à pénétrer l'Enigme proposé. "Ah! Prin-
» cesse, interrompit *Dulcaor*, quel funeste
» obstacle opposés-vous au bonheur d'un
» amant! Non, vous ne connaissés pas
» l'amour! vous sauriés qu'il ne suit de
» loix que les siennes. J'ignore l'art de
» percer l'obscurité des mystéres, je ne
» sais qu'aimer. Mais si je n'obtiens de
» vous cet impénétrable secret, ma mort

„ vous prouvera, combien, par l'excès de „ ma tendresse, j'étais digne de la votre.„ Les yeux de *Dulcicor* étaient si passionnés tandis qu'il parlait, *Merveille* y puisait une yvresse si délicieuse, qu'elle eut abandonné son ame à ce charme nouveau pour elle, & Dieu sait ce que le secret serait devenu, si les officieuses balances n'eussent fait un vacarme terrible. Ce bruit salutaire rappella la Princesse à elle-même. Ah! Prince, s'écria-t-elle, quelle indigne proposition osés-vous me faire? Quoi? violer un serment sacré? sacrifier l'honneur à la passion? Ce serait une preuve de faiblesse, & non d'amour. Si le votre est veritable il vous prêtera son flambeau. Rien n'est impénétrable à sa clarté, & s'il ne l'est pas, en le perdant je ne perdrai que des tourmens. Alors pour s'arracher au danger d'un plus long tête-à-tête, elle frappa des mains, *Singuliere* rentra.

La Fée, à l'émotion qu'elle vit sur le visage de *Merveille*, jugea qu'il fallait la dérober quelques momens aux yeux de la Cour; c'est pourquoi restant avec les deux amans, elle leur dit des choses si agréables, si plaisantes; elle mit tant de graces dans son esprit & ses manières, que *Dulcicor* enchanté, & cédant à cette nouvelle impression, lui adressa des regards aussi tendres qu'il venait d'en offrir à *Merveille*, & lui débita mille galanteries affectueuses. Le cœur de la Princesse en était déchiré. C'était un trait de lumiere qui blessait ses yeux; mais qui l'éclairait sur

le précipice ouvert sous ses pas. Chaque jour augmentait cette funeste clarté. *Dulcicor* redoublait ses protestations d'amour ; mais ses yeux en exprimaient tant à toutes les belles ! il était si flatté d'attirer leur attention, & répondait si vivement à celles qu'elles lui marquaient, que *Merveille* vit enfin qu'il y avait dans l'ame du Prince plus de molesse, que de tendresse, plus de coquetterie que d'amour, en un mot qu'il était plus fait pour plaire que pour aimer.

L'inconnu voyait avec une douleur extrême le penchant de la Princesse. *Singuliere* le rassurait. "*Zéphir*, disait-elle, „ peut faire pencher la rose ; mais le culti„ vateur seul a droit de la cueillir.„

Merveille de son côté en proie à cette jalousie tendre, qui n'est malfaisante qu'au cœur qui la nourrit, croyait voir une rivale dans chaque objet. Ses tourmens étaient extrêmes. Pour les alléger elle résolut d'ouvrir son ame à *Singuliere*. Ma chère amie, lui dit-elle un jour, *Dulcicor* ne vous a-t-il pas parlé d'amour ? . . . Vraiment oui, répartit la Fée . . . Comment ? & vous l'avés écouté ? . . . Sans doute ; qui plus est, je l'ai crû. Il est de bonne foi ; il croit aimer quand l'objet ne fait que lui plaire ; il prend ses sensations pour des sentimens, voilà ce qui fait son erreur & la votre. La multiplicité des impressions qu'il éprouve ne permet de profondeur à aucune, c'est

une glace qui reçoit toutes les images sans en conserver une seule. Ah ! pourquoi, s'écria la Princesse, n'est il pas froid, & muet comme elle. Ce serait un piége de moins. Des regards si passionnés ! Un langage si tendre ! Mais, ma chere, ne peut-on espérer de le voir changer ? Non, reprit la Fée, le naturel ne change pas. Peut-on attendre du Papillon la constance du tourtereau ? Prenons-le pour Papillon, envisageons la douce aménité de son caractére comme le duvet qui embellit l'aile de l'insecte volage, & ne la rend que plus mobile. Ne perdés pas de vûe ce point, ma chere Princesse, & tenés-vous sur vos gardes plus que jamais. La fête qu'il vous prépare est le dernier trait du carquois de l'Amour. Si vous savés le repousser, votre tranquilité renaîtra, & vous verrés ce charmant Prince comme je le vois moi-même, c'est-à-dire infiniment à plaindre d'enfouir mille belles qualités dans l'habitude de ses impardonnables fragilités.

La Fée avait raison. Rien de plus séduisant que la fête par laquelle *Dulcicor* termina ses jours de faveur. Au milieu d'une prairie délicieuse, coupée par une multitude de ruisseaux argentins, dont le murmure presqu'insensible, entraînait l'ame dans cette douce rêverie mere du tendre amour, on voyait le temple du petit Dieu qui subjugue les cœurs. Aux quatre côtés de ce temple, quatre collines offraient chacune l'aspect d'un hameau riant. L'architecture en était aussi nouvelle que simple.

Des maisons toutes de roses composaient le premier. Celles du second étaient de myrtes fleuris. Celles du troisième de jasmin, celles du quatrième de chevrefeuille. Dès que la Princesse parut dans la prairie, suivie de toute la cour, des bergers & des bergères sortans des hameaux vinrent au devant d'elle, & lui présentèrent, ainsi qu'à sa suite, des bouquets, faits avec tant d'art, qu'en les recevant ils se décomposaient, & se changeaient en chaines de fleurs avec lesquelles ils attirerent cette brillante troupe vers le temple de l'Amour.

A l'approche de la Princesse, non seulement les portes s'ouvrirent, mais les cloisons se repliant, laissérent appercevoir tout l'intérieur de l'édifice. Eh! quel spectacle pour des cœurs sensibles! une foule d'amans de tous pays, de toutes nations, chantaient les bienfaits du Dieu. L'ivresse voluptueuse de leurs ames éclattait dans l'harmonie d'une musique enchantéresse. Des parfums exquis embaumaient l'air. Tous les transports, toutes les caresses que l'amour inspire, & que la pudeur ne défend pas, étaient le culte de ces heureux fidelles. Le petit Dieu parut vouloir laisser à *Merveille* le tems de se pénétrer d'un tel spectacle, après quoi descendant de son autel qui était un lit de gazon & de fleurs. "Belle Princesse, dit-il, en mettant à ses pieds son arc, & son Carquois, „ c'est à vous qu'est dû l'empire des cœurs. „ Songés qu'il n'est qu'un moyen de se l'af-

„ furer, c'eſt de les rendre heureux. Ce-
„ lui pour lequel mes vœux vous implorent
„ attend de vous ſeule ſa ſuprême félicité.
„ Voyés celle de tout ce qui vous entoure,
„ & que leur bonheur vous apprenne où
„ vous devés placer le votre.

Pendant cette harangue de l'Amour, *Dulcicor* devenu plus hardi, & comme entraîné par l'ivreſſe générale, osa preſſer doucement la main de *Merveille*, & y imprima un baiſer plein de flamme. La Princeſſe éperdue tremblait, ſoupirait, s'égarait, & l'amour eut ſans doute triomphé ſans le ſecours des balances; mais elles la tirerent avec tant de force du côté oppoſé à *Dulcicor*, qu'elle ſerait tombée, ſi *l'Inconnu* ne ſe fut avancé pour la ſoutenir. "Quittés ce lieu, lui dit-il, belle Princeſſe, les parfums que l'on y reſpire ſont dangéreux.„ En diſant ces mots ſa voix était ſi émuë, & ſa main ſi tremblante que *Merveille* s'en apperçut; elle tourna les yeux vers lui avec un ſouris douloureux, mais obligeant, & s'adreſſant à *Dulcicor*, Prince, lui dit-elle, votre interprête a, je crois, tout dit, & ce temple eſt aſſés vu, retirons-nous. Alors le Heros de la fête aprés avoir promené quelque tems les ſpectateurs dans les hameaux fleuris, les fit entrer dans une grotte délicieuſe, ou mille lampes remplies d'huile de ſenteur, répétaient leur lumiere dans pluſieurs milliers de petit jets-d'eau, élancés des coquilles diverſes qui tapiſſaient ce beau lieu. Une collation exquiſe y était préparée. Les

fruits les plus savoureux étaient accompagnés d'un nectar divin qui petillait dans des coupes de cristal, tandis qu'une musique ravissante achevait l'enchantement de la scène. Heureusement pour la raison de la Princesse, & pour l'honneur des balances, elle s'apperçut que *Dulcicor* en présentant des fruits aux Dames souriait à l'une, pressait la main de l'autre, parlait bas à une troisiéme, jurait à d'autres qu'il les adorait, & quand il eut repris sa place auprès d'elle, comme *Urgandine* était vis-à-vis, elle remarqua que leurs pieds se cherchaient, se trouvaient, se pressaient, & que leurs yeux se disaient quelque chose de très-expressif. Cette derniere légéreté du Prince combla la mesure, & rendit la tranquilité au cœur de la Princesse. Ah! dit-elle tout bas à *Singuliere*, ce Papillon n'a de l'amour que les ailes.

Pendant toute cette fête les regards de *l'Inconnu* ne s'étaient pas détournés un moment du beau visage de la Princesse. Les yeux de *Merveille* rencontrerent quelquefois les siens. Elle y lut une crainte si tendre, un amour si vrai, que son ame en fut pénétrée. La douce persuasion d'être parfaitement aimée succédant au dépit de l'avoir été si peu, fit entrer à la fois dans son cœur la reconnaissance, & le plaisir. Elle se souvint alors que dans les tableaux mouvans des Princes, *l'Inconnu* seul tenait son portrait, & semblait y borner tous ses vœux, tandis que les autres

n'étaient occupés que d'eux-mêmes, & de leurs diverses passions. Cette idée, l'influence du lieu, la comparaison de l'amour volage de *Dulcicor*, avec une affection si unique, si profonde & si constante, achèverent de tourner les préférences de la Princesse vers cet amant mistérieux. Elle lui adressa plusieurs fois la parole, & trouva dans ses réponses tant de sens, d'ésprit & de sentiment que sa conversation devint un charme pour elle, & un charme nécessaire à tous ses momens.

La fête finit enfin, & avec elle le triomphe de *Dulcicor*. *Astibel* n'y avait point paru. Piqué de sa mésaventure, il ne venait plus que rarement à la Cour, & s'occupait à se faire des auditeurs plus bénévoles chés les sénateurs, & dans diverses cotteries de bel esprit. *Formidaure* continuait ses exploits chasseurs, & *Zirphilis* toujours confiant, toujours riant, s'était amusé à combler de ridicule la tendre pastorale de *Dulcicor*.

Cependant les agaceries d'*Urgandine* avaient été trop visibles pour échapper à la pénétration de *Singuliere*. Curieuse d'en suivre les effets, dès que la cour fut rentrée elle se rendit dans l'appartement de la Dame du palais, & s'y cacha de maniere à ne pouvoir être vue. *Urgandine* & *Dulcicor* ne tardérent pas à paraître. Celle-ci fit des reproches fort vifs au Prince sur son amour pour *Merveille*.

« Elle ne vous accorde rien, disait-elle, » tandisque je me prodigue à vos moin» dres désirs. Cependant je vous pardonne » ce partage en faveur du trône qu'elle » peut vous donner ; mais *Singulière* ! oh ! » je ne puis digérer vos attentions pour » cette sublime bégueule. Vous la croyés » un être surnaturel ; ce n'est qu'une tête » exaltée, une maniére de macreuse qui » prend pour vertu la froideur de ses sens... » je la déteste, & vous déclare qu'il faut » opter entre elle, & moi. Faites m'en le » sacrifice, cher Prince, la récompense n'en » sera pas loin, elle est déja dans mon » cœur, & vous savés tout ce qu'il donne. En disant ces mots, elle pencha négligeamment sa tête dans les bras de son amant. *Dulcicor* aussi fidelle en amitié, qu'il l'était peu en amour, en avait une trés-vive pour la Fée, il ne voulait ni accorder la demande d'*Urgandine*, ni la refuser tout-à-fait ; car l'impression de la fête d'amour lui faisait une nécessité de ses bontés coutumiéres. Quelle folie, ma chere, vous êtes une enfant, dit-il, en donnant de petits souffliets amoureux sur les deux joues de la Belle, que son attitude penchée mettait entre les bras du Prince. *Singuliere* choisit ce moment pour prononcer la formule, & dès lors cette caresse se changea en un vrai soufletage, d'autant, que plus l'action durait, plus les bras de *Dulcicor* fatigués tombaient avec poids sur le visage de la patiente.

Ce tendre couple, l'un toujours battant

l'autre toujours battu, & tous deux également atteints de surprise, formait le plus comique tableau. La Fée se montrant alors, Madame, dit-elle à *Urgandine*, vous devés être contente. Je ne crois pas qu'il y ait d'amour plus actif que celui de *Dulcicor* ? Ayés m'en quelqu'obligation, car je vous avertis que vous m'êtes redevable de tous ses mouvemens ; mais c'est une merveille qui mérite des spectateurs. Auffitôt elle ouvrit toutes les portes de l'appartement, & rendit cette scène aussi publique que nos amans avaient compté la rendre secrete.

Zirphilis que son Génie perfifleur rendait avide de toutes les aventures, ne manqua pas celle-ci. "Ah! ah! s'écria-t-il, en „ voyant les joues écarlates & molestées de „ la Dame, voilà une délicieuse plaisante„ rie. Effectivement la pudeur ne pouvait „ naître sur ce visage que par le moyen de „ quelque tour de force. Ce trait de justice „ est digne de son auteur, car je me doute „ qu'il vient de vous, charmante *Singuliere*. „ Mais si vous l'eussiés fait opérer par tous „ les coopérateurs du Prince, l'un aprés „ l'autre, cela aurait été plus équitable. Il „ est vrai que la multitude eut rendu la „ chose cruelle, & que ce malheureux vi„ sage n'en serait jamais revenu; moi-même „ je serais obligé d'y payer un léger tribut; „ cette prodigue beauté voulait m'associer „ au partage de ses faveurs, mais n'ayant „ jamais vécu au grand commun, je me „ suis senti plus dégoûté que tenté de ce

„ banquet bannal. Il le faut avouer, j'ai
„ rêvé longtems pour imaginer comment
„ une telle espece se trouvait attachée au
„ Palais & à la personne d'une Princesse
„ de quinze ans. Pardon, divine *Singu-*
„ *liere*, mais ce choix m'avait donné fort
„ mauvaise opinion de vos lumieres, & de
„ celle de la Fée des *Balances*. Enfin
„ mon Génie *Perceporte* m'a fait découvrir
„ ce mystère. La belle soufletée a dit-on,
„ acquis sa place par un tendre tête-à-tête
„ avec chacune des vingt-quatre qui com-
„ posent le conseil. Je ne doute pas que
„ la publicité de ceci ne fasse hériſſer de
„ courroux leurs énormes perruques, & que
„ vous ne soyés debarrassée par eux-mêmes
„ de cette très-peu honnorable Dame d'hon-
„ neur. Mais, charmante Fée, l'exécuteur de
„ votre justice doit mourir de fatigue, ne
„ lui donnerés-vous pas un moment de re-
„ pos ?„ C'était effectivement l'intention de *Singuliere* qui aimant tendrement *Dul-*
cicor ne l'avait pas associé sans quelque chagrin à la punition d'*Urgandine*. Elle fit donc cesser le charme, & tendant la main au Héros de l'aventure. "Pardon,
„ Prince, lui dit-elle, mais que ceci vous
„ apprenne le danger des liaisons viles &
„ des engagemens sans choix. Si la rose
„ communique son odeur à la matiére à la-
„ quelle on la joint, le diamant se salit
„ en tombant dans la fange. Au reste le
„ ridicule de tout ceci ne s'attache qu'à
„ l'indigne objet qui vous captivait enco-
„ re. Laissons-le en proie à sa honte.
„ Alors tous les assistans se retirerent.

Urgandine se consola secretement avec *Astibet* que la curiosité avait attiré comme les autres, & que la philosophie mettait au dessus des préjugés. Cette aventure même l'attacha pour jamais à la Dame du Palais. Cette femme, qui suivait les inspirations de la nature, qui s'élevait au-dessus des principes, qui méprisait la décence, les mœurs, & toutes les opinions du vulgaire, lui parut un génie libre, hardi, & digne de s'associer au sien. Il en fit son Aspasie, & lui adressa publiquement les tributs audacieux de sa muse. Cette liaison ne l'empêchait pas de prétendre toujours au trône de *Merveille*. L'intérêt personnel était son Dieu, l'Amour son vice de parade, & l'orgueil son essence. Ses rivaux l'inquiétaient peu. Il ne doutait pas que la supériorité de ses lumiéres ne le rendit l'heureux Oedipe de l'Enigme proposée. Ce fut donc sans crainte qu'il vit *Zirphilis* succéder à *Dulcicor*.

Le lendemain de la scène d'*Urgandine*, le Prince des *Frivolides*, plus léger que le *Zéphir*, se rendit au Palais aussi rayonnant de gaieté que de parure. Dès qu'il fut auprès de *Merveille*, «Belle Princesse, lui „ dit-il, le Destin n'est pas aussi radoteur „ que l'on lui fait communément l'hon„ neur de le croire. Il ne m'a placé à la „ suite de mes deux prédécesseurs que „ pour contrebalancer près de vous tout „ l'ennui du premier, & toute la tendre „ fadeur du second. Sans ce dessein, & s'il „ n'eut consulté que le mérite & l'amour, „ mon nom se fut présenté le premier.

» A dire vrai, il devrait être l'unique; » car, belle Princeſſe, j'oſe me flatter d'être » ici le ſeul amant qui vous convienne; » vous ne pouvés penſer ſérieuſement à » mes rivaux avec quelque faveur. *Formi-* » *daure* eſt bien plus fait pour ſe trouver » à la tête d'une armée que pour ſe jetter » avec quelque grace aux pieds d'une belle. » Je ne vous crois pas tentée d'agréer l'hom- » mage d'un tel tartare. Sous ſon empire » les fêtes de votre cour ſe changeraient » en évolutions militaires. Les ris & les » jeux fuiraient au bruit des armes. Les » tributs galans que ce Héros offrirait à vos » charmes ſeraient des crânes ſanglans, des » drapeaux couverts de pouſſiére, ou d'au- » tres béatilles ſemblables, attributs très- » peu récréatifs de ce qu'on appelle gloire

» *Aſtibel*, ſi vous le choiſiſſiés, aurait l'a- » vantage de faire lui-même les discours de » son chancelier, & de vous endormir tous » les ſoirs par quelqu'éloge oratoire, qu'il » aurait ſoin de tourner en ſatyre réelle, » & de ſemer de traits audacieux, pour » capter l'attention des auditeurs. L'en- » cens perpétuel de ſon cortége, ferait bien- » tôt de votre Palais le ſéjour des vapeurs, » & la contagion du bel-eſprit, ſe répan- » dant ſur vos Etats, rendrait tout rai- » ſonneur jusqu'aux bêtes de ſomme. Pour » cette manière d'ours qui veut être *In-* » *connu*, & qui ferait tout auſſi bien d'ê- » tre *Inviſible*, je ne penſe pas que les » ſoucis de ſon teint, ni toute la gau-

cherie

» cherie de sa personne lui faſſe jamais
» trouver grace à vos yeux.

«A l'égard de *Dulcicor*, son extérieur, il
» eſt vrai, n'eſt pas mal; mais son éternel
» roucoulement vous plongerait dans la plus
» insuportable langueur, ſi la pointe acé-
» rée de la jalouſie ne vous réveillait quel-
» quefois par ſes incommodes piquures. Les
» yeux de ce Prince qui ont paſſé toute
» leur vie à faire des déclarations d'amour
» ne ſont plus dignes de fixer les votres.
» Croyés-moi, belle Princeſſe, l'amour,
» l'esprit & la gloire ne ſont pas le plaiſir,
» & le plaiſir ſeul fait le prix de la vie;
» auſſi eſt-il le Dieu tutélaire de mon em-
» pire. Rien n'y raiſonne; mais tout y
» rit. On n'y connait d'autre guerre que
» celle des épigrammes. Car y a-t-il de plus
» triſte folie que de ſe réunir ſolemnelle-
» ment pour égorger ſon ſemblable, & de
» ſe croire grand pour avoir détruit ou
» mutilé une partie de ſon eſpece? Je n'ai
» point non plus dans mes états de ces aſ-
» ſemblées d'hommes célébres, qui préten-
» dent chercher la vérité, & ne trouvent
» que l'ennui. Mais chaque année je pro-
» poſe des prix pour la découverte de nou-
» veaux plaiſirs. C'eſt à la beauté à les faire
» naître, & ma main, ſi vous l'acceptés,
» fixera près de vous leur eſſaim volage.
» Songés, divine *Merveille*, que le tems flé-
» trit les plus doux charmes, mais que la
» gaieté, qui ſans contredit eſt la plus sé-
» duiſante des Graces, couvre encore des
» roses du printems les traces ſillonnées de

„ l'automne. Ce don, que je poſſéde, &
„ dont je vous offre la recette, vaut bien
„ le baroque ſecret auquel il vous a plu at-
„ tacher votre deſtinée. Faiſons un échange,
„ divine Princeſſe, dites-moi le nom de
„ cette vilaine bête, que je ne connais en
„ aucune maniére, & je vous promets en
„ revanche de vous délivrer des deux mon-
„ ſtres les plus dangereux de cette vie qui
„ ſont le chagrin & l'ennui.

La rapidité des paroles de *Zirphilis* n'avait pu permettre à *Merveille* de lui répondre autrement que par quelques ſourires, que la ſingularité des expreſſions, & des idées de l'orateur lui arrachait. Mais il faiſait un tel cliquetis dans la balance gauche par le mouvement des poids de fatuité, d'inconſéquence, & de frivolité, que la Princeſſe ne put s'empêcher de paſſer du ſourire à l'éclat le plus décidé. «Hé mais vraiment, dit *Zirphilis*, je ſuis „ ravi, divine *Merveille*, de voir déja le fruit „ de mes ſoins ; aucun de vos adorateurs „ ne pourrait vous inſpirer une telle joie ; „ mais de grace, ne me faites pas languir „ plus longtems, & que votre ſecret ſoit „ le prix de ce charmant délire.

Seigneur, dit alors la Princeſſe, revenue à un ton plus ſérieux, l'inſuffiſance du don que vous exaltés ſe prouve par la demande même que vous me faites. Si la gaieté était le vrai bien de la vie, vous n'en déſireriés pas d'autre ; mais comme

elle ne met ni lumiéres dans l'eſprit, ni ſentiment dans le cœur, elle laiſſe entiérement vide le ſujet qu'elle poſſéde. Et puis toujours du plaiſir, ce n'eſt plus le plaiſir ! J'attache le mien à garder mon ſecret, & je crois que ma poſſeſſion vaut bien la peine d'un peu de fatigue d'esprit.

„Certainement, reprit *Zirphilis*, s'il ne „ fallait que de l'eſprit, je pourrais me „ flatter de l'emporter ſur mes rivaux ; „ mais il faut du ſçavoir ! Eſt-ce-là le lot „ d'un Prince ? Nous ne gageons des „ érudits que pour nous dispenſer de l'être. Au reſte, belle Princeſſe, vous me „ refuſés, cela doit être. Je ſais qu'il ne „ faut jamais prendre les belles au premier „ mot, & je vous attends au troiſiéme.

Merveille ne put s'empêcher de rire encore de cette faillie. Prince, dit-elle, pour éloigner l'accompliſſement de cet oracle trouvés bon que je rappelle ici toute ma Cour. Alors elle fit le ſignal ordinaire, *Singuliere* parut, & fit rentrer toute la cour.

L'air avantageux de *Zirphilis* à la ſuite de cet entretien aurait allarmé dans tout autre ; mais comme il était habituel chés lui, il ne ſignifiait précisément rien. *L'inconnu* cependant en conçut quelqu'allarme ; car le véritable amour eſt toujours accompagné de crainte. Pour le raſſurer *Singuliere* s'approchant de l'oreille de la Princeſſe. "Eh ! bien, lui dit-elle, comment

„ trouvés-vous ce joli hochet ? Que vous „ inſpire-t-il ?„ "Il me récrée, sans m'in- „ téreſſer, répondit *Merveille.* Je le crois, „ reprit la Fée, comme rien de ce qu'il „ dit ne paſſe le nœud de la gorge, aucune „ de ses impreſſions ne peut porter plus „ loin. Cependant, prenés garde, Prin- „ ceſſe, il peut étourdir la raiſon, & chés „ bien des femmes l'étourdiſſement équi- „ vaut au ſentiment.

Chacun des jours de faveur de *Zirphilis* était marqué par de nouveaux amuſemens, & de nouvelles ſaillies. Il ne laiſſait pas à la Princeſſe le tems de penſer, & il ſe flattait par cette recette de la conduire à l'indiſcrétion dont il avait beſoin. Il avait remit ſes dernieres tentatives à la fête qu'il préparait. C'etait un bal ſuperbe. Tout y devait reſpirer le plaiſir & l'enyvrement. Le moment arrivé, *Zirphilis* conduiſit la Princeſſe dans un Palais reſplendiſſant de lumiéres & de pierreries. Une ſalle octogone, remplie de luſtres, décorée de fleurs, & tapiſſée de glaces, retentiſſait des accords d'une Simphonie charmante. Une troupe de *Frivolides* de l'un & l'autre ſexe, auſſi brillans, auſſi légers que les papillons du printems, reſſemblaient à un eſſaim d'amours mis en mouvement par le plaiſir. *Merveille* aimait paſſionnément la danſe, elle ſe joignit à la troupe légére avec une joie ſi marquée que *Zirphilis* ſe crût aſſuré du triomphe. J'ai ſaiſi le faible de cette Beauté, dit-il, à l'un de ſes confidens; ſon ſecret s'échappera dans le pre-

mier entrechat. *Singuliere* entendit ce propos, & ſe promit bien de le rendre auſſi faux qu'il était vain.

Il y avait déja ſix heures que le tourbillon ſautant s'agitait en tous ſens, & la fatigue commençait à gagner les individus, lorsque *Zirphilis* crut qu'il était tems d'attaquer la discrétion de *Merveille*, dont il croyait la raiſon éteinte dans l'yvreſſe du plaiſir. L'agitation de la danſe avait occaſionné quelque déſordre dans la coëffure du Prince. Il s'approcha d'une glace pour le réparer & mettre dans ſon maintien ces graces ſéduiſantes par leſquelles il ſe flattait d'achever la conquête de *Merveille*. La Fée, toujours habile dans le choix des attitudes qu'elle donnait à ſes tableaux, ne manqua pas celle-ci, & ſe hâta de prononcer la formule de fixation. *Zirphilis* reſté comme un terme vis-à-vis de ſon image, fut longtems dans cette poſture ſans vouloir y paraître forcé; mais enfin ne tenant plus à l'ennui d'une telle immobilité : Charmante Fée, dit-il à *Singuliere*, voici ſans doute un de vos tours? J'avoue qu'il eſt agréable, que le tête-à-tête eſt joli; mais je n'aime pas les aventures qui ont quelque longueur; ainſi je vous demande en grace de finir celle-ci. Prince, répondit la Fée, de quoi vous plaignés-vous? je vous fixe dans le centre des plaiſirs, vis-à-vis de l'objet que vous cheriſſés le plus; goûtés la douceur de ce ſort dans toute ſon étendue. La Princeſſe excédée de fatigue, va ſe retirer, quand elle n'aura plus be-

soin de mes soins je viendrai vous les offrir. *Zirphilis* piqué au vif, sentait toute la pointe du persiflage de la Fée, & se trouvait vaincu dans sa propre science : mais il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de se résigner. Il fit donc la meilleure contenance possible, tandis que *Singuliere* emmenait *Merveille*.

La Princesse un peu récréée par cette scène en avait besoin pour effacer l'ennui que le vide du plaisir auquel elle s'était livrée d'abord, avait laissé dans son ame. Dès qu'elle fut au lit, le Prince a raison dit-elle, en souriant, il ne faut pas que le plaisir soit trop prolongé. La durée est sa pierre de touche. Il ne peut la soutenir. "C'est ce „qui le différencie du bonheur, reprit *Singuliere*, ce dernier est rare, mais il est possible; heureux le mortel qui vous le fera „goûter. Adieu Princesse, je vous livre à „ vos réflexions, & vais délivrer mon prisonnier. Préparés-vous à recevoir demain „un nouvel esclave. J'ose prévoir que ce „ grand conquérant ne vous comptera ja„mais parmi ses conquêtes.» Alors elle se rendit dans la salle du bal, ou le pauvre *Zirphilis*, malgré le goût extrême qu'il avait pour lui-même, bâillit à mourir devant sa figure. *Singuliere* eut à peine prononcé la formule de liberté qu'il s'enfuit avec la rapidité de l'oiseau échappé du filet. Toute la troupe dansante disparut avec lui, & c'est ainsi que se terminèrent les aventures du charmant Prince des *Frivolides*.

Tandis que la gaieté légère de *Zirphi-*

lis ſemblait s'être communiquée à tous les eſprits. Le grave Sénat inſtruit de l'aventure *d'Urgandine* s'était aſſemblé pour ce fait, & avait ſévi contre elle avec toute la rigueur de l'amour-propre offenſé. Leurs vingt-quatre paſſions, d'accord pour la premiere fois avec la juſtice, venaient de déſtituer la Dame du Palais de ſa place, & l'avait bannie à perpétuité de la cour & de la capitale. *Aſtibel* pour la venger de cet arrêt, fit produire à ſa troupe ſavante une multitude d'écrits audacieux, ou la licence, ſous le nom de liberté fut exaltée comme le juſte appannage de tout être penſant. Lui-même compoſa une épitre à la Belle, dans laquelle dévoloppant les principes de ſa ſecte, il les réuniſſait tous dans le ſeul intérêt perſonnel, & anéantiſſait toute vertû oppoſée à ce but. Cette hardieſſe intimida les Sénateurs, entraîna les eſprits faibles, qui ſe crurent forts en adhérant à ſes maximes, révolta les Fées, la Princeſſe, & tout ce qui avait encore les vraies lumiéres de la raiſon.

Ce fut au fort de ces agitations que *Formidaure* après avoir inutilement dépeuplé les forêts des animaux paiſibles ou carnaciers qui les habitaient, parut devant *Merveille* pour commencer ſes jours de faveur. "Belle Princeſſe, lui dit-il, accoutumé à vaincre, & non à ſupplier, j'au„ rai ſans doute moins de graces que mes „ rivaux à vous offrir mon hommage ; mais „ une ame née ſur le trône ne peut être „ touchée que des nobles traits de la gloire.

„Ce ſont eux qui me caractériſent aux „ yeux des nations étonnées. Je puis dans „ le champ d'honneur rencontrer un émule ; „ mais jamais mon égal. La beauté, di„ vine Reine, fut toujours l'heureux prix „ de la valeur ; ne ſouffrés pas qu'elle de„ vienne aujourd'hui le prix d'une énigme „ indéchiffrable. Quatre couronnes, dont je „ puis orner votre front, ne ſont que le „ prélude de l'empire du monde que j'oſe „ vous promettre. Regnés ſur un héros, „ & voyés à vos pieds l'univers.

L'enthouſiasme de la gloire commençait à exalter l'imagination de *Merveille*, lorsque les poids d'orgueil, d'inhumanité, de démence, de barbarie, firent un bruit ſi conſidérable dans le baſſin gauche, que la Princeſſe honteuſe de s'être laiſſé ſurprendre à un léger mouvement d'admiration, ſe hâta de répondre, " Seigneur, ne vous „ trompés-vous point en fait de gloire ? „ Vous parlés de conquérir, & non de gou„ verner. Vous voulés aſſervir l'univers, „ mais vous ne projettés point de le ren„ dre heureux ? "Eh ! Qu'importe le ſort de „ la multitude ? s'écria *Formidaure*. Le „ monde eſt fait pour obéir aux loix „ du plus fort. C'eſt à chaque individu à „ ſe tirer d'affaire le moins mal poſſible. " Compte-t-on les grains de ſable qui en„ trent dans la compoſition d'une mon„ tagne ? Il en eſt ainſi des hommes qui „ compoſent un empire. Le deſtin des uns „ & des autres eſt d'être le jouet des vents, „ ou des circonſtances. Ah ! Prince, reprit

„ *Merveille*, que mes principes ſont diffé-
„ rens des votres!„ Je ne me crois élevée
„ ſur le trône que pour voir delà tous les
„ beſoins de mes ſujets, & veiller plus ſû-
„ rement à leur bonheur. Au reſte, un
„ héros connaît mieux que perſonne les
„ loix de l'honneur; j'ai juré de ſoumettre
„ ma deſtinée à l'explication de l'Enigme
„ propoſée; ma parole eſt un lien ſacré
„ que je ne puis rompre. "Hé bien, Ma-
„ dame, hé bien! répondit le Prince, ſi les
„ tableaux répétés de la gloire que je vais
„ mettre ſous vos yeux, ne vous enflam-
„ ment pas aſſés pour vous faire perdre de
„ vue un ſerment indiſcret, dicté ſans
„ doute par la Fée qui vous gouverne,
„ mon rival, quel qu'il ſoit ne jouira pas
„ de l'honneur de l'emporter ſur moi, &
„ je reprendrai le droit de conquête que j'a-
„ vais ſuſpendu, dans le ſeul espoir de vous
„ plaire.„

Singuliere qui ſe doutait que la conver-ſation du héros ne devait pas amuſer pro-digieuſement la Princeſſe, entra comme il achevait ces mots. Toute la Cour ſuivit. *l'Inconnu* cherchait avec une tendre inquié-tude dans les regards de *Merveille*, le dégré d'eſtime qu'elle avait pu prendre pour ce nouveau rival. Il fut charmé de n'y lire que des allarmes, & de les voir ſe tourner vers lui, comme vers un objet déſiré. *Dul-cicor*, qui conſervait des espérances, eſſayait encore ſes ſoupirs ſur le cœur de *Merveille*, & faisait une cour aſſidue à *Singuliére*. Il croyait que cette Fée, poſſédant le ſecret dé-

firé, le lui révéleroit, s'il pouvait augmenter l'intérêt tendre qu'elle lui avait toujours témoigné. *Aſtibel* préoccupé de lui-même penſait avoir atteint le but; & ſouriait avec dédain à l'eſpoir de ſes rivaux. *Zirphilis* tournait en plaiſanterie ſon aventure du bal, & s'approchant de *Singuliere*: « Que ferés-vous à celui-ci ? dit-il en » montrant *Formidaure;* vos tours malins » n'ont épargné aucun de nous. « Prince » répondit-elle, on s'amuſe des ſots, on » joue avec les enfans; mais on ne ſe joue » guéres aux héros, & on ne peut ridiculiſer les ſages.

Cependant *Formidaure* tenait parole à la Princeſſe. Il ne l'entretenait que de conquête, d'exploits fameux, de faits héroïques. Chaque matin de bruyantes fanfares placées ſous les fenêtres de *Merveille* la réveillaient en ſurſaut, & chaque ſoir ſon redoutable écuyer la conduiſait vers un camp qu'il avait fait dreſſer vis-à-vis les murs du Palais. Des tentes ſuperbes ornées de trophées glorieux, des chants de victoire, des marches, des revues, étaient les doux paſſetems qu'il offrait à ſes charmes. La nouveauté des objets fit d'abord quelque impreſſion de plaiſir à *Merveille*; mais ſon ame ne put s'y appliquer longtems, ſans frémir à l'aſpect de ces hommes cruels, dont la ſeule occupation ſur la terre conſiſtait à détruire leurs ſemblables. Ce fut bien pis le jour de la fête deſtinée à terminer la ſemaine du héros. Cette fête devait offrir à la Princeſſe le ſpectacle d'un

combat à outrance. "Il eſt plus ſûr d'in-
„ timider les femmes que de les convain-
„ cre, s'était dit *Formidaure* à lui-même;
„ ſi je ne puis réuſſir par la perſuaſion,
„ j'aſſervirai par la crainte. Pour cet effet
il avait fait conſtruire un amphithéatre
magnifique, dont le plus haut dégré, cou-
vert d'un tapis de ſoie, brodé d'or & de
perles, était deſtiné à la Reine & aux
Fées. Le reſte de la Cour devait occuper
les gradins inférieurs. Le moment arrivé,
dès que les ſpectateurs eurent pris place,
le Prince des *Belligéres* s'élança ſur ſon
cheval. C'était le plus fier, & le plus vif
de l'Arabie. Après avoir caracollé quelques
inſtans, il diviſa ſa terrible phalange en
deux partis, diſtingués l'un de l'autre par
des écharpes de couleurs différentes, & les
ayant placés à une diſtance convenable, ſe
mit lui-même à la tête d'un des deux ba-
taillons. Alors il éleva ſon ſabre flam-
boyant, & dans l'inſtant les deux troupes
coururent l'une contre l'autre, s'attaqué-
rent, ſe choquérent, ſe preſſerent avec
un acharnement incroyable. Ce premier
moment n'était encore qu'une attaque ſimu-
lée; mais bientôt ces guerriers entraînés par
la chaleur de l'action paſſent de la feinte à
la réalité. Des bleſſures profondes font ruiſ-
ſeler le ſang. A cette vue *Merveille* pouſſe
un cri douloureux & tombe ſans connaiſ-
ſance entre les bras de la Fée des *Balances*.
Cet accident excite un trouble univerſel.
Chacun s'empreſſe de ſecourir la Princeſſe,
dont l'ame pénétrée d'horreur ſemblait avoir
fui dans un autre monde pour éviter les

spectacles cruels de celui-ci. *Formidaure* s'apperçoit du mouvement général, s'approche de l'Amphithéâtre, voit la Reine demi-morte, & instruit de la cause du mal, pousse son cheval vers le champ de bataille pour faire cesser le combat. Comme dans cette course il se trouvait opposé au Palais, & à la personne de la Princesse, *Singulière* saisit cette occasion de l'en éloigner pour toujours. Elle prononça donc les toutes-puissantes paroles de continuité. Alors le cheval en dépit des efforts du héros l'emporta toujours en avant, & le conduisit au delà des Etats de *Merveille* avec une telle rapidité que le vaisseau sillonnant l'onde par le vent le plus impétueux, ou l'oiseau fendant les plaines de l'air, n'en seraient qu'une imparfaite image. La troupe *Belligere* voyant partir son chef, crut n'avoir rien de mieux à faire que de le suivre, & partit à toute bride. Cette disparition subite ne fut pas un des moins agréables tours de la Fée. *Zirphilis* y applaudit de toutes ses forces. Charmante *Singuliere*, dit-il, il n'y a point de malice que je ne vous pardonne en faveur de ce trait. L'outrecuidance du tartare doit être bien humiliée d'une telle fuite.

Cet événement laissait un champ libre aux vœux de *l'Inconnu*. Mais loin d'en témoigner quelque joie, il ne paraissait occupé que de la situation de *Merveille*, & lui prodiguait inutilement les plus tendres soins. Ceux de *Singuliere* pouvaient seuls la rappeller à la vie. Dès que les guerriers fu-

rent entiérement disparus, elle prononça la formule de ceſſation; alors l'évanouiſſement de la Princeſſe finit, & revenant à elle comme d'un ſonge funeſte, ah! s'écria-t-elle, ôtés-moi de ce ſéjour de ſang & d'horreurs. Ne craignés rien, belle Princeſſe, lui dit *l'Inconnu*, vous ne voyés plus autour de vous que des ſujets ſoumis & fidelles, dont vous ſeule cauſés les allarmes. A ces paroles les yeux de *Merveille* ſe portérent ſur les ſiens, elle les vit avec plaiſir remplis de ces douces larmes, dont la tendre ſenſibilité humecte quelquefois les yeux du ſage. Tous les cœurs ne ſont pas féroces, dit-elle; mais quittons ce lieu, je ne puis y reſter ſans frémir. Auſſitôt les Fées la transportérent au palais, elle ſe mit au lit, & *Singulière* lui raconta la fuite involontaire de *Formidaure* & de ſon armée, ſous des couleurs ſi plaiſantes, qu'elle parvint à effacer les triſtes images que le combat avait empreintes dans ſon ame. Mais, ma chere, lui dit *Merveille*, eſt-il bien prudent d'avoir allumé le courroux de ce terrible perſonnage? S'il allait revenir furieux, portant la flamme & le fer dans mes Etats? "Non, non, charmante Princeſſe, „ répondit la Fée, n'appréhendés rien. Je „ ſaurai préſerver vos peuples & vous de „ ſes emportemens. Prenés un repos néceſ„ ſaire à l'agitation que la ſcène de ce jour „ vous a donnée. Demain le dernier de „ vos prétendans viendra s'offrir à vôtre „ examen, & ſubir l'épreuve des redouta„ bles balances. Je crains, ſi cet oracle le „ favoriſe, que votre cœur n'ait quelque

„ répugnance à le seconder. — "Non, ma
„ chère, reprit *Merveille*, mes yeux accou-
„ tumés à son visage n'en sont plus re-
„ butés; ses sentimens, que je crois fincé-
„ res, me touchent; ses vertus, son esprit,
„ ses qualités personnelles m'inspirent la
„ plus haute estime. Mais, je l'avouerai
„ il ne me fait point éprouver ce charme
„ attirant qui m'entraînait vers *Dulcicor*.—
„ Je le crois, dit la Fée, leurs moyens
„ sont aussi différens que leurs motifs. Plus
„ jaloux de gagner votre affection, que de
„ séduire votre goût, celui-ci ne prétend
„ attirer votre amour que par la vérité du
„ sien. Les autres cherchent à vous plaire;
„ la vanité d'y réussir est leur but. Dès
„ qu'ils l'auront atteint, leur amour-pro-
„ pre sera satisfait, & leur ame dépourvue
„ de mobile, tombera dans la langueur, ou
„ cherchera quelque nouvel objet. Tenés,
„ Princesse, tous ces amans de profession
„ ressemblent aux petits chiens que l'on
„ fait sauter pour une friandise quelcon-
„ que. Tant qu'ils ne l'ont point atteinte,
„ rien n'égale leur gentillesse; dès qu'on
„ la leur donne, ils s'assoupissent, & per-
„ dent toutes leurs graces en perdant le
„ désir. Le véritable amour existe, mais
„ aussi rare que le Phœnix de la fable : lui
„ seul aussi, peut renaitre de sa cendre.
„ Les Balances vous ont prouvé que le pé-
„ dant & le voluptueux, l'homme gaiment
„ frivole, & l'homme sérieusement occupé
„ des bleuettes de la gloire, sont tous au
„ même dégré de folie. Il leur reste à
„ vous montrer la sincérité de l'amour, &

„ la réalité du mérite. Adieu Princeſſe „ puiſſent des ſonges légers vous préſenter „ l'aurore du bonheur.

La ſeule crainte connue des héros, celle de ne pouvoir faire partager à ce que l'on aime, le ſentiment dont on eſt pénétré, agita tellement toute cette nuit le cœur de *l'Inconnu* qu'il ne put goûter un moment de repos. Dès que les premiers rayons du jour commencérent à poindre, il courut aux jardins du Palais, eſpérant que le calme de la nature atteindrait enfin ſon ame. Jamais les vives couleurs de l'aurore n'avaient parues ſous une teinte plus tendre. Jamais la jeune fleur ne s'était plus délicieuſement abreuvée de cette roſée qui l'embellit & la féconde; jamais les doux concerts des oiſeaux n'avaient mieux exprimé l'harmonie de l'amour. Quoi ! s'écria *l'Inconnu*, pénétré d'un tel ſpectacle, tout eſt heureux autour de moi & je gémis encore ? Mes ſeuls ſoupirs troublent ici les accens du bonheur ! Et pourquoi ne pas eſpérer le mien de cette main libérale & puiſſante qui le répand avec prodigalité ſur tout ce qui l'attend d'elle ? Alors la douce Eſpérance au front riant, permit au ſage de ſe livrer à l'auguſte contemplation des merveilles de la nature. Combien ne gémit-il point ſur la folie des mortels qui courent aprés de faux plaiſirs, toujours trompeurs, toujours inſuffiſans, & qui négligent une foule de ſenſations délicieuſes, d'idées, de ſentimens attachés aux jouiſſances bien ordonnées de cette nature, qu'ils méconnaiſ-

ſent. Ils n'en réclament les loix que pour les violer par leurs excès. Ces réflexions occupant le ſage, il prit ſes tablettes, & pour tromper le tourment de l'abſence, y grava l'allégorie ſuivante.

LA VOLUPTÉ.

FABLE.

Au tems jadis l'eſprit ayant encore toute la pureté & l'activité de ſon origine, s'éprit des charmes de la nature; c'était au printems. Elle était belle, brillante ſans art, ſimple, mais touchante dans ſes modeſtes ornemens. Son langage était une mélodie délicieuſe, & les plus doux parfums s'exhalaient de ſon ſein.

Quoi qu'en diſent les ſots, plus on a d'eſprit plus on a de ſentimens. Ces deux facultés s'étendent, ſe complettent l'une par l'autre. L'eſprit devint donc plus amoureux qu'aucun héros de roman. Comme il était aimable, il fut aimé; & comme la Belle était auſſi naïve que tendre, il n'ignora pas longtems ſon bonheur.

De leur himen naquit une fille véritablement divine. Elle joignait aux brillantes facultés de ſon pere, les attraits ingénus, & la douce ſenſibilité de ſa mere. On la nomma *Volupté*, & les Dieux avaient mis dans ſes mains le bonheur de la terre.

Sa naiſſance ſembla répandre une vie nouvelle dans l'univers. Des ſenſations délicates ſe joignirent à toutes les opérations de l'intelligence, & celles-ci à leur tour rendirent les ſenſations exquiſes en les augmentant des charmes intarriſſables de l'imagination.

Dans les ſiecles fortunés du premier âge, les mortels heureux par elle, & fideles à ſon culte, s'empreſſérent autour de ſes autels : mais la foule groſſiere les déſerta bientôt, ſéduite par une Divinité trompeuſe.

L'union féconde du déſir, & de la matiére, avait donné naiſſance à la multitude d'apétits ſenſuels qui font les plaiſirs de la brute. Ce couple envieux, jaloux des triomphes de la Volupté, imagina de lui enlever ſes adorateurs en lui donnant une rivale.

Pour cet effet ils mirent au jour une Enchantereſſe décevante. Elle cachait ſous quelques uns des traits de la Volupté, l'eſſence vile qui lui était commune avec ſes freres. L'ardente vivacité de ſon pere caractériſait ſa phyſionomie, qui promettait en même-tems la molle complaiſance de ſa mere.

Les humains toujours avides de nouveautés tournérent les yeux vers cette inconnue. Elle les éblouit par ſon éclat, & les attira par ſa facilité.

De ce moment l'inſcription de la pomme

d'or changea. On y lisait autrefois, *à la plus belle*; la fausse Volupté y fit graver, *à la plus facile.*

L'esprit voulut en vain réclamer les droits de sa fille, & guérir les mortels de l'erreur funeste qui les entraînait. La voix du Désir qui retentissait dans tous leurs organes, eut plus de force que celle de l'esprit, qui n'atteignait que l'intelligence.

Les Dieux irrités contre les humains appellèrent la *Volupté* dans l'Olympe. Dès qu'elle y parut, le nectar & l'ambroisie prirent une nouvelle saveur. La sévère Minerve devint aimable, les Graces furent plus attrayantes, les Ris plus gais, les Jeux moins folâtres & plus touchans. Vénus lui céda son empire, & ses colombes n'eurent plus que le roucoulement de la tendresse.

Cependant la fausse Volupté régnant seule sur la terre ne tarda pas à enfanter le désordre, le dégoût, le répentir, & la satiété. Ces monstres déchirèrent les humains sans les désabuser. Enfin pour mieux assurer son empire, elle s'associa l'excès sous le nom de plaisir.

L'esprit & la nature obtinrent que leur fille céleste viendrait quelquefois habiter dans leur sein. C'est-là qu'un petit nombre d'ames délicates & fidelles, la cherchent & la retrouvent encore.

L'inconnu achevait à peine, lorsqu'on

vint l'avertir que la Princeſſe était viſible. Dès qu'il fut devant elle. "Charmante *Merveille*, lui dit-il, ſi les avantages extérieurs, ſi les qualités éblouiſſantes pouvaient ſéduire votre cœur, le mien ne ſe fut jamais offert à vous ; mais malgré toute la perfection de jugement qui met le comble à vos charmes, je ſais, & vous me faites ſentir que le beau a le premier droit ſur nos ſens. Ce n'eſt donc qu'en tremblant que j'oſe vous préſenter mon amour. Il n'a d'autres droits que lui-même, d'autre appui que ſa ſincérité, d'autre déſir que de travailler à votre bonheur. Il peut même aller juſqu'à ſacrifier le ſien. Oui, divine Princeſſe, d'heureuſes recherches m'ont fait pénétrer votre ſecret : les apparences les plus exagérées ne peuvent m'en impoſer ſur la nature de l'être. Je ſais que l'animal dont l'enveloppe parait d'une grandeur démeſurée, a pu ſe promener ſur les lys de votre front, ſans vous charger la tête d'aucun poids ſenſible. Ces mots firent rougir la Princeſſe. Quoi? Seigneur, s'écria-t-elle, vous avés pu deviner ! . . . . Oui charmante *Merveille*, reprit il, il ne m'en a coûté qu'un peu d'attention ſur ce qui ſe paſſe journellement dans le monde. L'individu n'y reçoit-il pas toujours ſa meſure de la place qu'il occupe ? moins il a de conſiſtence naturelle, plus il ſe gonfle, & ſe hauſſe avec facilité pour remplir l'eſpace donné. La grandeur réelle garde ſeule ſa dimenſion propre, & reſte telle dans toute poſition. Vous avés pu ren-

„dre l'insecte méconnaissable, vous ne
„ pourriés faire subir au noble coursier la
„ même métamorphose... Mais, belle Prin-
„ cesse, que signifie cette rougeur subite !
„ Ne craignés rien ; incapable d'abuser de
„ ma découverte, je ne la dévoilerai au
„ Sénat que d'après vos ordres. Je ferai
„ plus, si l'un de mes rivaux a pu s'atti-
„ rer les affections de votre cœur, si vous
„ vous sentés invinciblement attachée à lui,
„ dites un mot, en lui apprenant celui
„ de l'énigme, je le rendrai votre heureux
„ possesseur, dut-il m'en coûter la vie. Ce-
„ pendant, permettés-moi de vous répre-
„ senter qu'aucun d'eux ne me parait digne
„ d'assurer votre félicité. Ah ! que ne m'est-
„ il permis d'espérer ! Quel intérêt un tel
„ but ne répandrait-il pas sur tous mes
„ jours ?

Un soupir douloureux empêcha *l'Inconnu* de poursuivre ; ses yeux attachés sur ceux de *Merveille* semblaient à la fois solliciter, & craindre l'arrêt qu'elle allait prononcer. La Princesse touchée jusqu'au fond du cœur de la générosité de son amant, ne songeait point à consulter les Balances, sur ce qu'elle devait penser & répondre. Quel fut son étonnement de les sentir pour la premiere fois dans un équilibre parfait. Nul mouvement dans le côté gauche, & tous les poids assurés dans le droit. Cet oracle lui confirmant le mérite réel de *l'Inconnu*. "Seigneur, lui dit-elle, je ne puis mieux „vous prouver l'étendue de ma reconnais-„sance, qu'en acquiesçant à la volonté du

„ fort qui parait se déclarer absolument en
„ votre faveur. Vous avés déja toute mon
„ estime, ce sentiment vous est garant que
„ j'obéirai sans répugnance. — Sans
„ répugnance, s'écria *l'Inconnu* ? ah !
„ charmante Princesse, c'en serait as-
„ sés, si je n'aspirais qu'à la simple
„ possession de votre trône, & de vos char-
„ mes ; mais mon amour ne peut être heu-
„ reux à ce prix. Je sais qu'il m'est impos-
„ sible sous la forme peu avantageuse que
„ j'offre à vos yeux de vous inspirer une de
„ ces passions vives que les avantages exté-
„ rieurs ont droit de faire naître. Mais ne
„ puis-je aspirer à cette préférence d'affection
„ plus flatteuse, plus durable que l'amour,
„ & non moins tendre que lui ? Songés, di-
„ vine *Merveille*, que le bonheur ne peut
„ consister dans un délire passager, & que le
„ véritable amour est moins une courte yvres-
„ se, qu'une éternelle union des cœurs.—Je le
„ crois ; dit la Princesse ; mais ces vives il-
„ lusions qui entraînent l'ame comme malgré
„ elle, ne font-elles pas tout le prix de la
„ vie ? Bien loin de-là repartit le Prince.
„ C'est l'éclair qui sillonne dans la nuit, &
„ ne fait qu'en rendre l'obscurité plus sen-
„ sible. Tout état forcé ne peut être dura-
„ ble : l'engourdissement qui lui succéde est
„ plus affreux que le néant, car il est senti,
„ & le néant ne l'est pas„. *L'inconnu* peignit ensuite l'amour vrai sous des couleurs si nobles, si tendres & si douces, il parlait avec tant d'esprit & de sentiment, que la Princesse croyait sentir réaliser en lui la chimère de perfection qu'elle s'était faite.

Il lui paraiſſait l'organe même de ſon ame. Chaque mot qu'il diſait retentiſſait ſur ſon cœur. Cette ſympathie enchantereſſe lui faiſait oublier les heures. Il s'en était écoulé deux dans ce tête-à-tête, lorsque *Singuliere*, qui brûlait d'impatience d'en ſavoir le réſultat, entre ſans attendre le ſignal. Ses regards inquiets ſe porterent d'abord ſur la Princeſſe ; elle vit briller dans ſes yeux cette joye vive d'un être qui rencontre pour la premiere fois ſon ſemblable.— Hé bien ! dit-elle tout bas à *Merveille*, que penſés-vous de notre *Inconnu* ? Qu'il a mille manières d'intéreſſer, pour une ſeule qui lui manque, répondit la Princeſſe.— Il faut donc, reprit *Singuliere*, qu'il les ait toutes employées depuis le tems qu'il eſt avec vous ! — Il n'y a qu'un inſtant, dit *Merveille*. — Tant mieux, s'écria la Fée ; mais cet inſtant a la meſure des heures pour ce qui vous attend. Une cour brillante vous appelle aux fêtes, aux amuſemens dont vous êtes l'objet. — Ah ! reprit la Princeſſe, que ces plaiſirs d'étiquette ſont froids, & quel vide réſulte de ces grands cercles ! il me ſemble qu'il n'y a d'exiſtence & de plaiſir que dans une douce communication d'idées & de ſentimens. — Je ſuis charmée de vous voir penſer ainſi, dit la Fée ; mais rentrons ; votre heureux Ecuyer a toute cette ſemaine le privilége excluſif de vous entretenir ; ainſi vous pourrés à toute heure reprendre le fil du discours.

L'air modeſte de *l'Inconnu* donna le

change à tous ſes rivaux ſur les progrés que l'amour lui ménageait dans le cœur de *Merveille*. *Zirphilis* alla même jusqu'à plaindre la Princeſſe d'être obligée à de certains égards pour ce viſage. *Dulcicor* en regardant le ſien ne pouvait que ſe raſſurer; & l'orgueilleux *Aſtibel* était loin de ſe défier d'un concurrent qui n'affichait ni lumieres, ni ſiſtéme. Cependant *l'Inconnu* profitant de l'aſcendant que donne toujours la faveur à celui qui la poſſéde, changea en peu d'heures le ton de cette cour. Le ſien devenu dominant, la converſation ne fut plus un tiſſu de futilités, ou de médiſances, la philoſophie pédantesque, les diſſertations politiques, autres vices contraires, & tout auſſi déſolans furent entiérement bannis. Des idées neuves, des penſées fines, une gaieté vraie, l'aménité, les graces, la douce bienveillance remplacerent ces deux abus. Le déſir de plaire fut ſubſtitué à celui de briller, l'envie de s'inſtruire, ou de s'égayer prit la place des prétentions en tous genres. La Princeſſe ſe croyait dans un nouvel univers. Son cœur & ſon eſprit, toujours occupés, ſemblaient n'exiſter que par *l'Inconnu*. Chaque jour il lui propoſait des promenades champêtres, & lui expliquait les merveilles de la nature avec la netteté, la juſteſſe, & les graces du charmant auteur *de la pluralité des mondes*. Chacune de ces promenades avait pour but le ſoulagement de quelques Infortunés. Par-là *l'Inconnu* attachait plus que jamais le cœur des ſujets à l'empire de leur charmante Princeſſe. De

tems en tems, il lui offrait de ces vers délicieux, fruits du sentiment, ou simple parure de l'esprit. Aucune pensée fausse ni audacieuse, aucune image indécente ne les déparait. En lui faisant ainsi sentir toutes les ressources de l'esprit & du cœur, il lui ouvrait une mine inépuisable de plaisirs. C'est-là le véritable trésor *d'Abulcasem.*

Un matin que la Princesse, agitée, avait quitté son lit au lever du soleil pour se reposer avec *Singuliere* sous un berceau de verdure, *l'Inconnu*, que l'amour dérobait à l'empire du sommeil, les surprit dans cette solitude. Son abord fut un nouveau plaisir pour *Merveille* dont l'ame ne pouvait plus se passer de la sienne. Le spectacle enchanteur d'une belle matinée les pénétrant d'une sensation égale, ils se permirent quelques réflexions sur ce sens intime que l'on appelle volupté. *l'inconnu* les termina par la lecture de l'ingénieuse allégorie qu'il avait composée sur ce sujet. *Merveille* écoutait avec transport; elle retrouvait la délicatesse de ses idées dans celles de son amant. — Ah! dit-elle tout bas à *Singuliere*, ses discours arrivent encore plus directement à mon cœur que les regards de *Dulcicor*. En l'écoutant, j'oublie que j'ai des yeux, je suis toute oreille. — Vraiment, reprit la Fée, c'est que le sens de l'ouie, nous est donné pour notre profit, & celui de la vue pour nos mêmes plaisirs, l'un ramene l'ame chés-elle, l'autre la promene sur tous les objets, & l'on jouit

jouit bien mieux par le recueillement que par la diſſipation.

Cependant les jours de faveur de *l'Inconnu* allaient expirer. Celui-ci était préciſément le dernier. La fête publique que cet amant devait donner à la Princeſſe ne s'annonçait par aucuns préparatifs. La Cour s'épuiſait en conjectures. On ignorait dans les Etats de *Merveille* cet art enchanteur, où la morale ſous des traits humains vient éclairer les mortels. En un mot, on n'avait nulle idée du ſpectacle, & quand il ſe fut trouvé quelque *Thespis*, le bon Sénat ſe ſerait oppoſé à cette innovation. Ce genre de plaiſir, connu du Sage, lui parut digne d'occuper la nation & de devenir en elle une ſource d'émulation pour les vertus ſociales. Les Fées l'aidaient dans ce deſſein. A peine le ſoleil eut-il cédé l'empire de notre hémiſphère à l'armée brillante des étoiles, que l'on apperçut en face du Palais une rotonde illuminée vers laquelle toute la Cour s'achemina. Des gradins en amphithéatre offrirent à la multitude des ſpectateurs, une poſition commode & tranquille. Alors une troupe de Génies ſous les formes les plus nobles, & les plus impoſantes de l'humanité, retracèrent dans des faits héroïques les épreuves momentanées de la vertu, toujours ſuivies du bonheur, & les malheurs réels du vice, malgré ſes ſuccès apparens. La Princeſſe émue, attendrie, enchantée, verſait avec abondance ces douces larmes d'intérêt, plaiſir le plus grand des cœurs ſenſibles, *l'Inconnu*

placé à côté d'elle, jouissait de toutes les impressions qu'il faisait naître dans cette ame neuve & pure. — Ah! disait-elle à son amant, que celui qui sait si bien enflammer les ames pour la vertu, doit en posséder lui-même! Oui, Seigneur, vous avés trouvé le secret de me rendre l'existence délicieuse, en m'apprenant quelle source de bonheur réside en nous-même. Je reconnais que la simpathie des ames forme seule le véritable amour, & je n'hésite point à vous avouer que mon sentiment pour vous me paraît supérieur aux plus vives passions. Allés donc demain au Sénat déclarer votre découverte & vos droits, & soyés sûr que mon cœur les confirmera.

Il faudrait des expressions, qui ne sont encore dans aucune langue, pour peindre les transports de *l'Inconnu* à cet aveu si désiré. L'ame d'un Sage ne connaît d'excès que ceux de la félicité; mais elle les resent de manière à être plus que dédommagée des autres plaisirs auxquels elle renonce.

Singuliere ne ressentait pas le bonheur du Prince moins vivement que lui-même. "Ah! mon fils! ne put-elle s'empêcher de s'écrier à demie-voix, votre sort est heureux, tous mes vœux sont remplis. La surprise de *Merveille* à cette exclamation ne peut se décrire. Que dites-vous s'écria-t-elle à son tour? Que signifient ces paroles? — Vous le saurés, Princesse, répondit *Singuliere*, en essuyant des larmes

qui ne ſervaient qu'a faire briller davantage la joie dont ſes yeux étincellaient; cette explication eſt de longue haleine. Ce n'eſt pas ici ſon lieu, & d'ailleurs elle déroberait des momens précieux à mon cher Philomir. Ce nom vous dit aſſés qu'il était deſtiné à n'aimer que vous.

Cette ſcène tendre ſe paſſait dans une loge deſtinée à la Princeſſe, aux Fées, & aux Princes. *Merveille* s'y trouvait alors avec *Singuliere*, & *l'Inconnu*. *Zirphilis* au premier ſanglot avait pris la fuite.„ — C'eſt un guet-appens, diſait-il, je ſuis venu à cette fête ſous les auſpices du plaiſir, & ne vois pas le mot pour rire à ces lamentables fictions. L'ame de *Dulcicor* naturellement tendre, aurait pris grande part au ſpectacle, ſi ſes regards toujours errans n'euſſent rencontré deux yeux étrangers les plus beaux du monde, qui fixaient conſtamment les ſiens, & le forgnaient à outrance. Dès qu'il put décemment ſortir de la loge, il quitta la Princeſſe pour voir de plus près cette beauté nouvelle. *Aſtibel* à la fin de la pièce avait volé ſur le théatre dans l'eſpérance d'y converſer avec les génies, & à l'aide de leurs lumieres de les ſurpaſſer un jour en travaillant dans le même genre; mais il ne put en approcher, & revint dans la loge de *Merveille*, au moment où la Fée achevait de parler.

De nouveaux Génies aſſés ſemblables à une troupe de lutins parurent alors ſur la

scène, & rendirent les travers humains avec un ridicule si gai, & des couleurs si vraies, que la joie des spectateurs fut égale à l'attendrissement qui avait précédé, *l'Inconnu* fut comblé d'applaudissemens. Jamais fête publique n'avait produit plus complettement le plaisir de tous. Pendant que la Cour, & cette partie brillante de la nation qui tient de plus près au souverain, était rassemblée dans la rotonde, deux autres salles immenses contenaient les deux autres ordres de l'Etat, & leur offraient les mêmes plaisirs. *La Fée des Balances* y présidait. — Ce n'est pas assés, disait *Philomir* à la Princesse, d'empêcher le malheur du Peuple. Il faut encore le rendre gai. L'homme dont l'esprit est riant n'enfante point de projets funestes. Ah! que ne puis-je pénétrer tous les cœurs de la félicité du mien!

L'enchantement de ce jour finit trop tôt au gré de tout ce qui y avait participé. La Princesse fut à peine rentrée dans son appartement, que, congédiant la cour & ses femmes, elle s'enferma seule avec *Singuliere*. — Ma chere amie, lui dit-elle, expliqués-moi vite ce que veulent dire ce nom, & ce titre que vous avés donné à nôtre héros inconnu? Parlés, je brûle de vous entendre. Quoi? s'écria la Fée, vous ne l'avés pas encore interrogé sur son nom, sa naissance, son pays, ses aventures? — Eh! non, reprit impatiemment la Princesse. Avais-je besoin de tous ces accessoires? La dignité de son ame n'est-elle pas le plus

noble des titres ? — Hé bien, charmante *Merveille*, reprit à ſon tour la Fée, c'eſt donc à moi à vous inſtruire de tout ce qui le concerne ; mais comme ſon hiſtoire tient néceſſairement à la mienne, je ne puis vous la conter ſans y joindre l'aveu de mes erreurs. Cela eſt pénible ; n'importe, vous le défirés : je vous aime ; écoutés-moi.

HISTOIRE
DE SINGULIERE.

On ne m'a pas toujours appellée *Singuliere*, car j'ai commencé par reſſembler à tout le monde. Quand on me conféra le don de féerie, j'étais jeune, tendre & jolie. Rien n'eſt plus dangereux qu'une indépendance prématurée. Je ne connaiſſais encore rien, & j'étais une petite Fée fort aimable, mais fort ignorante. Je voulus voyager, moins peut-être pour acquérir des lumieres, que pour recueillir plus d'hommages. Je parcourus la terre, j'y vis des ſottiſes de toute eſpéce, je m'amuſai des unes, je m'affligeai des autres, & à force d'en voir je commençai à en faire. L'exemple eſt ſi puiſſant! Quoique vive & légére j'aimais la vertu, je gémiſſais de ne la rencontrer nulle part. A la fin je conçus, que, ſemblable à la perle qui reſte au fond de la mer, tandis que l'écume ſurnage, la

retraite, & le silence étaient ses élémens. Je remis à l'y chercher quand j'aurais parcouru ce tourbillon brillant que l'on appelle le monde. Mes voyages touchaient à leur fin lorsque j'arrivai à la Cour du Prince des *Délices*. Il était d'une beauté divine, chacun de ses mouvemens semblait formé par les Graces, & ce trio séducteur regnait dans son esprit & ses discours, comme sur son visage. Dès qu'il me vit, il s'enflamma de la plus vive passion. Ses yeux l'exprimaient avec tant de vérité qu'ils la firent aisément passer jusqu'à mon ame. Je sentis pour la premiere fois cette ardeur secrette qui cause à la fois tant de plaisirs, & de tourmens. Il aurait fallu fuir; je n'en eus pas la force. Le Prince était jeune, il n'avait jamais aimé, je crus nos deux cœurs formés l'un pour l'autre. J'imaginai que s'étant attendus pour aimer, ils ne seraient jamais susceptibles d'aucune autre impression. Enfin je donnai dans l'erreur commune, & je fis tous les faux raisonnemens que l'amour inspire. Ce Dieu rend toutes nos facultés esclaves, il change l'esprit & le jugement en sophismes adroits, dévoués à ses ordres. J'avais vu des trompeurs & des infidelles, ainsi avant de laisser connaître son bonheur à mon amant, je résolus de l'éprouver. Je demeurai à sa Cour une année entiere, & je n'épargnai rien pour m'assurer de sa constance. Dédains, mépris, bontés, rigueurs, caprices, faveurs légéres, en un mot mon humeur devint le creuset de la sienne. J'eus le plaisir de voir son amour suppor-

ter tout, & s'accroître de tout. Qui n'aurait crû cette précaution suffisante ? Mais hélas! le cœur de l'homme est une manière de lanterne magique, où se montrent successivement le héros & le lâche. Vaincue enfin par la tendresse du Prince & par la mienne, je résolus d'unir mon sort au sien. Pour empêcher les alliances d'être trop fréquentes entre l'espèce humaine & la nôtre, une loi sévère nous condamne à perdre le pouvoir de Féefie en épousant un mortel. Ce sacrifice me coûta peu. J'aimais, il m'était plus doux d'obéir à l'amour que de maîtriser les élémens & l'univers. Ce fut alors que la *Fée des Balances*, ma plus tendre amie, arriva à la Cour des *Délices*. Depuis que j'y habitais je l'avais un peu négligée ; l'amour fait toujours quelque tort à l'amitié. Inquiète de cet abandon, elle venait me chercher. Bientôt elle s'apperçut de mon yvresse, & voulut m'en guérir. Son infaillible oracle réprouvait mon choix. Un jour elle en fit l'épreuve en ma présence : les poids funestes se précipitaient de telle sorte que la balance posait presqu'à terre. «Ah ! ma chere, lui dis-je tout bas, mettés mon amour de l'autre côté, il l'emportera. La Fée à ce trait connut que tous ses conseils me seraient inutiles ; elle me quitta ; je donnai la main à mon amant. Vous ne pouvés imaginer, charmante *Merveille*, quelle fut pendant six mois ma félicité. L'amour du Prince paraissait extrême. Le mien lui survécut longtems sans s'appercevoir d'aucune diminution. Au bout de ce terme, je commençai à sentir les dou-

leurs de la maternité. Je m'en applaudis ; c'était un lien de plus entre mon amant & moi. Mes incommodités ne me permettaient plus de prendre part aux fêtes de la Cour. Je l'avais remplie de l'élite des deux sexes. Le Prince y présida d'abord avec plaisir, & enfin il ne se passa plus de jours qu'il ne fit naître de nouveaux amusemens. Je crus remarquer quelqu'embarras dans les soins qu'il me rendait. Je lui communiquai tendrement mes craintes ; il s'en offensa. Je redoublai ; il saisit ce prétexte pour s'éloigner de moi. J'appris alors qu'une jeune beauté fort impertinente, très coquette, & encore plus capricieuse, recevait hautement les hommages du Prince, qu'il en était éperdu, & qu'elle avait fait de mon éloignement le prix de sa défaite. On ne meurt point de douleur, puisque je survécus à cette affreuse nouvelle. L'illusion, qui jusques-là avait fasciné mes yeux, & enchanté mon sort, me laissa voir le Prince tel que les *Balances* me l'avaient inutilement défini, passionné, mais sans caractere, cédant à tout, sans tenir à rien. Ma supériorité l'avait subjugué. La vanité de plaire à une Fée, de lui inspirer un amour capable des plus grands sacrifices, l'avait soutenu tout le tems des épreuves. Mais l'himen me faisant perdre mon pouvoir ; & me ramenant à la condition mortelle, ne lui avait plus laissé voir en moi qu'une jolie femme dont la premiere possession était, il est vrai, délicieuse, mais à laquelle il ne voulait pas restraindre les moyens qu'il avait de plaire. Bientôt ma tristesse me

rendit importune. Pour se débarrasser du reproche continuel que ma présence lui faisait, le Prince m'éloigna de la Cour. Ses ministres, & sa nouvelle amante me peignirent dangereuse, pouvant soulever tous les sujets que ma bienfaisance m'avait attachés. Les gens sans caractere sont aisément cruels par faiblesse. On m'enferma donc dans une forte tour, où je n'étais servie que par une cinquantaine de muets mâles & femelles, aussi hideux qu'ils étaient discrets. Il faut avoir éprouvé une situation pareille à la mienne pour s'en faire quelque idée; cela ne se décrit point. Si mon amant n'avait été que volage! Mais il était ingrat, il était vicieux; je l'aimais avec passion, & je l'avais en horreur. L'ame en proie à ce double sentiment éprouve tous les supplices du tartare.

La *Fée des Balances* ne m'abandonna pas dans ce triste sort qu'elle m'avait prédit. Elle passait les jours entiers à me combler de son amitié tendre. L'amour avait concentré toutes mes facultés dans mon cœur. C'était-là qu'il fallait les chercher pour les reporter à mon esprit. Elle y réussit. Après quelques mois, je commençai à penser. Cela est moins amusant que de sentir; mais cela est plus tranquille. Je conclus de ce que j'avais éprouvé & vu, & de ce que la *Fée des Balances* m'avait raconté, qu'il n'y a que deux partis sûrs pour les femmes, ou la vertu la plus sévère, ou la plus adroite coquetterie; *les ames tendres sont victimes nées de l'orgueil des hommes.*

Le tems vint enfin de donner naissance au fruit infortuné de mon triste himen. Ma tendre amie me prodigua plus que jamais ses soins dans cette crise douloureuse. Je mis au monde un fils qu'elle nomma *Philomir*. C'était vous le consacrer, charmante *Merveille*. Elle avait consulté le Destin sur son sort; il devait être d'une beauté parfaite; elle le doua d'une laideur apparente. Cette laideur ne devait cesser qu'au moment, où, ayant touché le cœur d'une belle Princesse, elle le préférerait aux plus séduisants rivaux. Il faut, dit la Fée, qu'il fonde toutes ses espérances sur son mérite personnel. Cet aiguillon seul fait les grands hommes. Qu'il ignore donc sa naissance comme sa figure. L'ame qui se repose sur les dons du hazard & de la fortune reste sans ressort. Les avantages extérieurs ne font que meubler l'univers de jolis tableaux, où le peuples d'êtres vains & vides, incapables de vertus, & susceptibles de tous les vices. Je n'étais pas encore assez revenue des préjugés trompeurs dans lesquels j'avais vécu, pour applaudir de bonne foi à la laideur & à l'obscurité, dont la Fée gratifiait, mon cher *Philomir* mais j'avais toute confiance en elle, & je la laissai faire.

Les sentimens de la nature acheverent d'enlever mon cœur à l'amour. Je nourris mon fils pendant deux années, & croyais ne m'en séparer jamais. Ce n'était pas le projet de ma prudente amie. Elle m'annonça qu'il fallait m'en priver pour long-

tems, où me résoudre à le perdre pour toujours. La force d'ame que j'avais acquise par le malheur, me donna celle de me soumettre à cet arrêt; mais ne m'y rendit pas insensible. La Fée qui vit ma peine se hâta de l'adoucir. — Je vais, dit-elle confier ce précieux dépôt aux plus habiles mains. Dans le pays des sages, il en est un que l'on appelle l'*Enchanteur* des *Songes*. Il maîtrise à son gré ces images phantastiques qui chés les mortels, sont l'ouvrage du désordre des sens. La suite constante qu'il y met leur donne le caractere de la réalité, ensorte que le rêveur qui pendant six mois a cru faire les mêmes exploits, gagner les mêmes batailles qu'Alexandre, se trouve à son réveil au même point que ce conquérant au moment de sa mort, où la vie n'était plus pour lui qu'un songe fini. L'expérience est la seule source infaillible de sagesse. Nous arrivons tous neufs à chaque circonstance de la vie, parce qu'aucune ne se ressemble. Voilà pourquoi nous faisons chaque jour de nouvelles sottises, & ne plaçons jamais la réflexion qu'après coup. L'enchanteur obvie à cet inconvénient en faisant passer ses éleves par tous les états de la vie & toutes les passions qui peuvent agiter l'ame. — Vraiment, m'écriai-je, c'est une métempsychose sans léthé. Hélas! que n'ai-je dormi sur l'oreiller de l'Enchanteur! La Fée sourit de cette saillie. Ce n'est pas tout, ajouta-t-elle, vous avés assés gémi sous l'oppression de vos ennemis. Le Destin m'ordonne de les punir. Soyés témoin de sa

justice. A ces mots, elle me fit monter dans un char étincelant de pierreries ; il était enlevé par six Dragons ailés qui partirent, & planérent au-dessus des jardins du Palais. C'était au moment où toute la Cour rassemblée sur une magnifique terrasse attendait l'exécution d'une fête brillante. Mon infidelle, au milieu d'un cercle de femmes, déployait les graces qui m'avaient séduites, & ne paraissait pas se souvenir que j'existasse encore. La vue du char attira ses regards, & ceux de la foule qui l'environnait. Alors la Fée me donnant un énorme bouquet de roses. — Sécoués-le, me dit-elle, sur cette troupe insensée. J'obéis. Les feuilles se détacherent, s'espacérent, & tombérent comme des gouttes de pluie sur cette multitude étonnée : mais à mesure qu'elles atteignaient un individu, elles lui faisaient perdre sa forme pour en revêtir une d'oiseau. En un moment cette Cour des *Délices* ne fut plus qu'une vaste voliere peuplée de paons, d'autruches, de dindons, de grues, d'oisons, de perroquets, & d'autres espèces plus délicates. En même tems les feuilles se réunissans formérent un tissu qui enveloppa tout le pays, pour empêcher cette nouvelle ménagerie de le quitter. C'est de-là sans doute que nous viennent tant de Graces requinquées, d'oisons habillés, & de perroquets d'une capacité à faire mourir d'ennui, que l'on rencontre dans tous les cercles. Pour moi il me semble toujours appercevoir leurs ergots, sous leurs jupes, ou sous leurs grandes boucles.

Nos Dragons nous menérent en peu d'heures au pays des Sages. Je redoutais leur aspect. Je les croyais triſtes & ſévères; je les trouvai ſimples & gais; j'appris chés-eux à meſurer les paſſions, & leurs objets; les hommes, & leurs travers; à rire de la folie générale, & à corriger même le vice ſans humeur. A peine eus-je paſſé quelques jours dans ce lieu que l'idée de mes malheurs s'évanouit comme une ombre légére; & tandis que mon cher *Philomir* prenait les ſonges envoyés par l'Enchanteur pour ſon exiſtence réelle, je ne voyais plus dans les réalités précédentes qu'un ſonge un peu plus marqué qu'ils ne le ſont ordinairement. Forcée au bout d'un an de quitter ce pays dont j'aurais voulu ne jamais m'éloigner, je recommençai mes voyages. Comme je ne les faiſais plus en Fée, mais en ſimple mortelle, & d'après les lumieres acquiſes dans l'isle des Sages, cette ſeconde courſe me fut bien plus profitable que la premiere. Je n'avais vu que les Cours. Les hommes y ont tous les mêmes idées, & pour ainſi dire les mêmes viſages. Je recherchai l'espèce moyenne. C'eſt dans cette claſſe que l'être moins dépendant, & plus éclairé, conſerve l'empreinte libre de la nature, le caractere perſonnel, & les vertus ſans apprêt. En un mot le peuple eſt brute, le Grand eſt masqué; l'homme ne ſe trouve qu'entre eux deux.

Chemin faiſant, j'arrivai dans ce royaume. Ma joie fut extréme d'y trouver ma tendre amie. La ſienne fut d'autant plus vive que

les *Balances* lui rendirent témoignage du parfait équilibre remis dans mon ame entre ma raiſon & mes paſſions. Huit années avaient opéré ce prodige. Elle m'apprit que depuis quatre elle s'était chargée de votre éducation; mais que nul ſoin, nulle nouvelle affection ne pouvant affaiblir ſa tendreſſe pour moi, elle avait obtenu du Deſtin de me rétablir dans l'ordre de Féerie, à condition que pour mériter cette grace par quelqu'action expiatoire, je conſentirais à habiter pendant dix ans le vaſte pays de la ſottiſe. J'acceptai. J'avais toujours été bienveillante, & j'étais devenue docile. Ah! ma chere Princeſſe! quelle épreuve! Des gens ſi platement vains, ſi ſottement gonflés! & qui, ſemblables à l'inſecte dont l'apparence trompeuſe a déçu vos amans, s'enflent à proportion de la petite place qu'ils occupent. Je leur parus la plus ſinguliere perſonne du monde. Ils m'en donnerent le titre; je le reçus avec joie. J'avais du plaiſir à me ſentir leur antipode. Je n'épargnai rien pour les tirer de leur profonde inertie. Tout fut inutile. La vérité les bleſſait; ils mettaient le plus ſot orgueil à la place des lumieres. Hors quelques individus que je ramenai au ſens commun, le reſte demeura ſot & vain.

Je comptais chaque jour de mon exil; le dernier arriva enfin. Je me diſpoſais à partir, lorſque l'Enchanteur des ſonges parut devant moi, avec mon cher *Philomir*. Voilà votre fils, me dit-il; je l'ai rendu le plus juſte, le plus aimable des hommes. Un ſeul mal-

heur le menace. Trop sensible à l'amour, cette passion peut encore troubler l'équilibre de son ame. Par elle il sera heureux ou misérable. Allés avec lui trouver la Fée *des Balances*. Sa charmante pupile est déja l'objet de la recherche de plusieurs Princes. Elle doit dans deux jours s'offrir pour la premiere fois à leurs regards, & commencer à recevoir leurs hommages. Que *Philomir* se présente avec eux dans cette simple apparence; qu'il taise son nom, & ne prenne que celui *d'Inconnu*. Essayons s'il est encore des cœurs plus sensibles à l'impression du mérite réel, qu'aux séductions apparentes. Le bonheur de votre fils est à ce prix. Au reste il vous est défendu d'employer en sa faveur aucun moyen surnaturel. Eclairés le cœur de la Princesse, mais ne le forcés pas. A ces mots, il disparut; je me livrai toute entiere à la joie de revoir mon cher *Philomir*. L'épreuve qu'il allait tenter me donnait bien quelque crainte; mais l'amitié de la *Fée des Balances*, égale à son pouvoir, me rassurait. Et puis ce nom mistérieux ne pouvait qu'être un heureux augure. Je ne songeai donc qu'à gagner votre confiance, qu'à guider votre cœur. S'il se fut égaré, je vous dévoilais mes erreurs, je vous offrais mon exemple; mais plus sage que moi, parce que vous étiés plus dépendant, vous avés évité le precipice dans lequel je suis tombée, séduite par la route de fleurs qui y conduisait. Pour égaliser les Balances de la raison, il faut quelques fois jetter loin de soi les affections les plus chéres; mais l'équilibre du bonheur est au bout.

Voilà mon hiſtoire, ma chere Princeſſe, & en même tems le ſecret de cet *Inconnu* dont les qualités perſonnelles ont enfin décidé votre choix. Jugés de ſa félicité, de la mienne, & ſoyés ſûre que la votre ira plus loin encore; car le bonheur le plus touchant eſt moins celui que l'on éprouve, que celui que l'on fait éprouver.

Ce récit avait occupé *Merveille* une partie de la nuit. Elle en paſſa le reſte dans cette quiétude de l'amour parfait & vertueux, qui eſt peut-être la pierre philoſophale du bonheur. Le lendemain l'*Inconnu* ſe rendit au Sénat, ſuivant l'ordre de la Princeſſe, & fit inſcrire ſa découverte. Les Sénateurs le regardérent en pitié, & éclaterent au mot de la choſe. Ils étaient encore au fort de cette groſſe gaieté de rire, que donne l'ignorance, lorſque *Merveille* parut eſcortée d'*Aſtibel*, de *Zirphilis*, des Fées, & des plus grands du royaume. Les vénérables chefs reprenant alors leur gravité miniſtérielle ſommerent la Princeſſe de tenir la parole donnée à ſes ſujets, & de choiſir entre ſes prétendans l'époux qui devait être leur ſouverain. On lui porta ſur ſon trône les régiſtres de l'Etat pour qu'elle vit ce que chaque Prince avait fait inſcrire. Tous trompés par la forme, vou-

lant dire quelque chose, & ne devinant rien, avaient choisi au hazard dans la dénomination des plus grandes especes d'animaux. La lecture s'en fit ensuite à haute voix. Un rire général éclata au mot de l'*Inconnu*; mais il fut suivi de la plus grande surprise lorsque la *Fée des Balances* se levant, certifia que lui seul avait deviné juste. Elle le prouva en racontant l'histoire de l'animal & de ses diverses progressions. — Effectivement, s'écria *Zirphilis*, il n'est pas étonnant qu'un être dominant une tête souveraine soit devenu en si peu de tems un très grand Seigneur. On voit tous les jours de semblables métamorphoses; je suis une franche buze de n'avoir pas fait cette réflexion. Mais, est-ce à nous autres souverains à réfléchir? Puis s'adressant à l'*Inconnu*: Comment avés-vous fait, lui dit-il, pour pénétrer ce mystère? — Prince, répondit celui-ci, les positions donnent aux hommes une mesure toujours trompeuse. A force d'en faire l'expérience, j'ai appris à ne juger que l'essence des choses, & non les dimensions apparentes.

Astibel que l'étonnement avait d'abord pétrifié, se leva alors, & furieux de voir accréditer un fait qui allait détruire ses prétentions, fit tout au monde pour le démentir, le traita d'imposture grossiere, & en appella à l'évidence. Le Sénat qu'il avait gagné, & qui était accoutumé à ne juger que sur la forme, commençait à murmurer, & il y avait à craindre quelque

tumulte, lorsque la Fée continuant: "Sénateurs, dit-elle, apprenés à respecter ma parole, à connaître la vérité, & à vous défier des sens. Prince, ajouta-t-elle, paraissés sous votre forme naturelle. A l'instant même l'espèce de pellicule qui couvrait & défigurait le visage de *l'Inconnu* s'en séparant comme un masque que l'on retire à la fin d'un bal, & le surtout informe qui ensevelissait sa taille tombant à ses pieds, il parut à tous les yeux ce que le ciel avait formé de plus beau. Des traits d'une perfection unique, la physionomie de son ame, des cheveux superbes & annelés couvraient ses épaules. Sa taille rehaussée d'un habit à la romaine, couvert de pierreries montrait autant de majesté que son visage avait de noblesse & de douceur. Ses ennemis terrassés à cet aspect, sentirent un tout autre mouvement céder à celui de la plus profonde admiration. La Fée profita de ce silence général pour apprendre aux assistans la naissance du Prince, son éducation merveilleuse, & le déclarer solemnellement l'époux, choisi par le sort, & par la Princesse.

Pendant qu'elle parlait, *Philomir* transporté d'amour, se jetta aux pieds de *Merveille* pour lui faire hommage de sa métamorphose. "Ah! mon cher *Philomir*, lui dit la Princesse, cette forme séduisante est sans doute pour les autres, mon cœur n'en avait plus besoin, il vous la donnait à mes yeux.

Qui pourrait résister à l'ascendant réuni

des vertus & de la beauté ! *Philomix* jouiſſait déja de l'eſtime générale, ſes charmes extérieurs acheverent de lui conquérir tous les cœurs. Le peuple qui l'adorait, & qui entourait la ſalle du Conſeil, inſtruit de cet événement pouſſa au ciel des cris de joie, & demanda à voir ſon Roi. Le Prince monta ſur une tribune, & reçut les vœux, les transports de la multitude. „ Ma foi, dit *Zirphilis*, je veux être le premier à donner ma voix à ce beau Prince. Voilà ce qui s'appelle une figure ! Il a bien fait de quitter l'autre, car qui diable aurait pu rien comprendre à ſon mérite ſous cette mauſſade enveloppe ?

Aſtibel plus furieux que jamais ſortit du Sénat transporté de rage. Voilà, diſait-il les tours de paſſe-paſſe, par leſquels on trompe le peuple. Le merveilleux le ſéduit, la ſublime raiſon n'a point de priſe ſur ſes organes épais. Allons chercher ailleurs des gens qui nous croyent, & ne croyent que nous. Alors la troupe érudite ſe mit en marche ſous la conduite de ſon chef.

Qui pourrait exprimer cependant ce qui ſe paſſait dans le cœur de *Singuliere*, & dans celui de *Merveille* ? Trop faibles pour ſupporter l'excès de leur joie, la *Fée des Balances* ſe hâta de les ramener au Palais, tandis que le peuple dans l'yvreſſe de l'amour demandait à haute voix que l'himen de la Princeſſe fut fixé au lendemain. Le

Prince répondait à leurs transports par une bienveillance si douce qu'elle les augmentait encore ; mais enfin s'arrachant à leurs vœux, il se hâta de rejoindre *Merveille*, & reçut d'elle la confirmation de son bonheur.

L'absence de *Dulcicor* surprenait toute la Cour. On ne pouvait deviner quel motif l'empêchait de paraître à une cérémonie si intéressante pour chacun des Princes. La *Fée des Balances* s'adressant à *Merveille* : "Princesse, lui dit-elle, consultés sur son sort, & sur celui de vos autres amans, les portraits mouvans dont j'ai enrichi votre palais. Ces tableaux vont devenir prophétiques. Vous connaîtrés par eux à quels dangers vous êtes échappée, & cette comparaison rendra chaque jour plus vif le sentiment de votre bonheur.

Merveille, *Singuliere*, & *Philomir* passérent alors dans le cabinet des peintures. Le portrait enchanté leur fit voir *Dulcicor* suivant avec ardeur l'*Inconnue* qu'il avait apperçue la veille au spectacle, & qui pour l'arracher à la Princesse reprenait en hâte le chemin de son palais. Cette étrangere était une magicienne fameuse nommée *Libidine*. Elle s'était construite un chateau immense dans lequel, par mille prestiges trompeurs, elle attirait les mortels abusés. Une troupe de Nymphes séduisantes semblait y fixer le plaisir sur les pas de la Beauté. Tout ce qui peut flatter les sens

y était offert & paraiſſait y devoir éterniſer la jouiſſance. En un mot le palais de *Libidine* était le temple de la fauſſe volupté. La foule nombreuſe, d'abord enivrée, ſe livrait avec transport aux charmes de l'Enchantereſſe & de ſes Nymphes; mais leurs careſſes empoiſonnées avaient des ſuites funeſtes. Bientôt leurs malheureux complices flétris, abattus, abrutis, perdaient tous les avantages de l'espèce humaine, & en conſervaient à peine la forme. Alors ils étaient chaſſés honteuſement, quelques-uns conſervés par *Libidine* étaient changés en Pagodes, c'eſt-à-dire n'ayant que le mouvement de la tête & des mains dont ils verſaient de l'or en abondance.

Le portrait merveilleux fit voir *Dulcicor* en peu de mois renvoyé du palais funeſte. Ce n'était plus ce beau Prince ſur lequel tous les yeux ſe portaient & ſe fixaient avec tant de plaiſir. Les ſiens n'exprimaient plus la tendreſſe. Un délire ſans ſentiment & ſans attrait s'y peignait. Seul, il cherchait encore les Belles; mais le dirai-je? Elles le fuyaient. Confus, déſeſpéré de ne pouvoir plus ſéduire, vaincu par l'habitude, n'ayant pas la force d'en contracter de plus ſages, on le voyait de retour dans ſes Etats inventer l'uſage (depuis ſi commun en Aſie) de ces Serrails, où la force ravit & profane le prix de l'amour.

Merveille, malgré le bonheur dont elle

jouissait ne put s'empêcher de soupirer en secret sur la destinée du beau Prince, & *Singuliere* en versa quelques larmes. Vous voyés, dit-elle aux deux amans, *que la mollesse est douce & sa suite cruelle.* Le phantôme barbare de la fausse gloire n'est pas moins trompeur, ajouta-t-elle en montrant le tableau de *Formidaure*, sur lequel la Princesse se hâta de porter les yeux, inquiéte des suites que son courroux pourrait avoir. Alors la machine commençant à se mouvoir leur montra le héros assemblant une armée formidable dans le dessein de venir fondre sur les États de *Merveille.* Déja la troupe menaçante était en marche. Pour éviter de longues & pénibles chemins, le monarque se préparait à traverser le pays du Roi *Sage*, son voisin, & s'y avançait à grandes journées. Ce Prince avait inutilement tenté de s'opposer à cette invasion par le ministére de ses Ambassadeurs. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit de *Formidaure*, ni le repousser à force ouverte sans exposer son royaume & ses sujets à une perte certaine, il eut recours à la ruse. Un pont considérable donnait entrée dans ses états; il le fait sapper sourdement, & se poste avec quelques troupes dans un bois voisin. L'armée *Belligére* arrive; *Formidaure*, toujours impétueux, s'élance le premier, suivi de l'élite de ses guerriers. Le pont s'écroule, les entraîne, les écrase, ils disparaissent pour jamais. Plusieurs milliers d'hommes se précipitent dans les ondes pour secourir leur Prince, & subissent la

même deſtinée. Alors le Roi Sage tombe ſur l'armée en déſordre, la taille en pièce, & délivre l'univers de ces mortels farouches. Ah! s'écria la Princeſſe, que l'erreur de la gloire eſt funeſte! — Celle-ci eſt d'un genre moins tragique, dit alors *Singuliere*, en plaçant *Merveille* vis-à-vis le tableau du Roi de *Loquelle*. Voyés le préſomptueux *Aſtibel* rejoignant *Urgandine*, l'aſſociant à ſa docte troupe, & parcourant pluſieurs contrées, toujours jaloux d'étendre ſon empire ſur les eſprits, & d'opérer une révolution dans l'univers en aſſerviſſant toutes les opinions à la ſienne. Après des ſuccés divers le voilà dans les Etats du Roi *Sage*. Ce Prince démêlant bientôt le perſonnage, ſous prétexte d'honneur le reçoit lui & ſa troupe dans une maiſon ſalubre, & riante. De nombreux appartemens y ſont préparés; chacun y occupe le ſien ſans communication avec les autres. Les plus habiles médecins du pays y ſont envoyés; eux ſeuls ont droit de pénétrer jusqu'à ces étrangers. Ils leur impoſent un régime ſalutaire qu'ils ſont forcés de ſuivre.

Aſtibel qui attend des triomphes, des autels, ne comprend rien à ce traitement. Il le croit un uſage du pays. Cependant il s'informe, il apprend que le palais qu'il occupe s'appelle *l'Hôtel du Délire*, que les Savans qui le viſitent ſont les docteurs du bon ſens, & de la ſanté! Il ſent enfin le mépris caché ſous ces ſoins apparens, & devient furieux. Les calmans ſont redou-

blés, & opérent. La néceſſité le ſubjugue, & le ramene à un état plus tranquile. Cependant comme une plus longue détention ſerait une injuſtice, au bout de ſix mois le Roi ſage renvoie le Prince de *Loquelle*, & les ſiens ; mais le ridicule, imprimé par cette réception fatale, s'attache à la troupe ſavante & ne lui laiſſe de refuge qu'au pays de ſottiſe, où *Aſtibel* s'établit avec *Urgandine*, & ſon Sénat. — Le Roi ſage a raiſon, dit alors *Philomir* ; le mépris eſt la ſeule arme dont la raiſon daigne ſe ſervir pour combattre la folie.

Voyés-en d'une eſpèce plus réjouiſſante, reprit *Singuliere*, en montrant le portrait de *Zirphilis*. Toujours riant ſans gaieté, ſe mouvant ſans objet, ayant la ſuperficie de tout, & ne poſſédant le fond de rien, le Prince des *Frivolides* exiſte ſans ſentir, & meurt ſans avoir vécu. Des fêtes, des plaiſirs qui n'en ont que le titre, ſont les hochets qui prolongent ſon enfance & ne peuvent le préſerver du vice, & de l'ennui. Il épouſe une Princeſſe auſſi légére que lui. Cette union qui ſemble devoir fixer dans ſon Palais les ris & les jeux, n'y amene que l'humeur & le dégoût. La diſcorde ſous les traits de l'himen ſe gliſſe dans l'appartement conjugal, & ſes ſerpens font plus de bruit à l'oreille que tous les grelots de la Folie. Enfin l'age fait diſparaître les graces. Une vieilleſſe prématurée ne laiſſe dans ce couple, jadis ſi brillant, qu'une végétation mobile. Ils diſparaiſſent ſans laiſſer aucune trace, ſans avoir atteint

la

la mesure de leur être comme le fruit avorté qui tombe de l'arbre avant même d'avoir fondé l'espérance du propriétaire. Hélas! dit *Philomir*, ce tableau, n'est pas celui du seul *Zirphilis*; il représente aussi l'existence de cette foule insensée, qui, née à l'abri des besoins de première nécessité, ne voit que celle du plaisir, & méconnait à la fois la nature, la sagesse, & le bonheur.

Pendant ce discours la Princesse tournant les yeux vers le portrait de *l'Inconnu* avec une curiosité inquiéte, fut étrangement surprise de le trouver couvert d'un voile épais qui en dérobait absolument la vue. Quoi? ma chere Fée, dit-elle à *Singuliere*, le Destin s'oppose-t-il à mes vœux, & veut-il me cacher ceux de ses secrets qui m'intéressent le plus mon cœur? Non, répondit la Fée; mais les détails vous seront interdits.

Pour laisser à vos actions tout le mérite de la liberté, ce tableau ne vous donnera qu'une connaissance générale du sort qui vous attend. Alors *Singuliere* tira le rideau. Ce Portrait offrit à leurs yeux *Philomir* & *Merveille* assis sur un même trône. Le *Bonheur* sous les traits de *l'Amour*, la *Vertu*, sous ceux de la *Beauté*, placés aux deux côtés, les enlaçaient d'une chaîne de diamans, dont le tems, apperçu dans le lointain, serrait les chaînons, à mesure qu'ils passaient dans ses mains. L'oracle est juste, s'écria la Princesse. Oui mon cher *Philo-*

mir, je sens dans mon cœur la possibilité de vous aimer toujours de plus en plus. Le Prince, éperdu d'amour, se jetta à ses pieds, & baisant avec transport la belle main qu'elle lui tendait pour le relever, charmante Princesse, lui dit-il, je vous dois tout. Le courage que vous avés eu de résister aux attraits d'une tendre passion, & de préférer la vérité de mon sentiment, vous assurent à jamais tous les miens. Les traits de l'estime ont encore plus de pouvoir sur l'ame que ceux de la Beauté; ils éterniseront la votre à mes yeux.

Le lendemain l'himen unit ces parfaits amans. Leur bonheur fut celui de tous leurs sujets. La Fée des *Balances* rendit leur empire celui de la raison, & l'esprit toujours gai de *Singuliere* fixa dans leur Cour ces plaisirs vrais, que la sagesse se permet, & qu'elle seule sait goûter.

On dit que *Philomir* dans ses momens de loisir écrivit les rêves instructifs qu'il avait fait chés l'Enchanteur des songes. Le manuscrit n'a pu encore se recouvrer; mais cette perte n'est pas irréparable. Il y apparence que l'on peut en retrouver le contenu dans les événemens journaliers. La vie est un songe. Tout homme rêve & croit agir. L'étude des passions humaines, & des divers états de la vie, peut nous valoir l'oreiller de l'Enchanteur.

FIN.

LES GÉNIES INSTITUTEURS,

OU

LA FONTAINE DE SAPIENCE.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 SEP 1958
OF OXFORD
LIBRARY

LES GÉNIES INSTITUTEURS,

OU

LA FONTAINE DE SAPIENCE.

DANS un pays où depuis longtems la vertu ne tenait plus le premier rang, où la fortune & la cabale dispensaient les honneurs & les emplois, un homme sage & vertueux était parvenu par son seul mérite à la dignité de Général. Il n'avait jamais voulu se marier, parcequ'il craignait de troubler son repos, & de ne pouvoir rendre une femme assés heureuse. L'amour qui se plait à vaincre les héros, le soumit enfin à ses loix. Il épousa une jolie personne douce & tendre, dont le caractère

l'avait encore plus charmé que la figure. Contre l'ordinaire des vieux maris, il était galant avec sa femme, & ne prenait jamais chés lui le ton de maître.

Depuis trois mois il cueillait en paix les roses de l'himen, lorsque la guerre se rallumant le rappella aux drapeaux. Il partit fort chagrin, laissant sa femme grosse, & bien triste. La campagne fut sanglante. Une grande bataille coûta la vie au Général. Il fut pleuré de tous. On érigea à sa gloire des monumens, qui, pour cette fois, furent l'hommage du cœur & la récompense des vertus.

Sa veuve, éperdue à cette nouvelle, quitta la Cour & le monde, pour pleurer en liberté. Elle avait un joli château situé dans le plus agréable paysage. D'un des pavillons elle fit une espèce de petit temple, dont le portrait de son mari était la divinité. Elle voulait passer dans cette retraite les restes douloureux de sa vie. Cette résolution lui coûtait peu, elle avait toujours aimé la campagne. La solitude est le charme des ames sensibles, & l'amour sait peupler les déserts.

Tout près du château de la veuve habitait depuis peu, une petite bonne femme appellée Madame *Bobinette*. Elle était vieille & pauvre, tout le monde la dédaignait. La veuve douce & honnête, lui voyant un extérieur malheureux, s'était intéressée à elle, & le lui avait prouvé

par quelques ſervices. Un jour cette bonne femme lui apporta une couronne de laurier & de myrthe, qu'elle avait fait elle-même. Les branches en étaient entrelacées avec tant d'art qu'elles formaient deux cœurs, une magnifique guirlande, & un quatrain ſublime à la louange du Général. La veuve, touchée de ce don, pria Mde. *Bobinette* de vouloir bien la placer elle-même ſur le portrait, & la retint tout le jour. Elle goûta dans ſa converſation des charmes qui commencérent à alléger ſa douleur.

Quand la nuit fut venue ſa ſurpriſe fut extrême de voir la couronne étincellante de lumiere. Chaque fleur de myrthe était devenue une eſcarboucle rayonnante, & chaque feuille une émeraude. Le petit temple en était auſſi éclairé que s'il eut été rempli de mille luſtres. La veuve, immobile d'étonnement, regardait Mde. *Bobinette*. Que ce prodige ne vous ſurprenne point, dit celle-ci. Les eſprits, témoins de nos actions, vous prouvent par-là que la vertu la plus ſecrette a ſon éclat & ſes approbateurs: mais elle ſe ternit par l'excès. Votre douleur eſt juſte, ſon effet ne l'eſt pas. Vous la rendés funeſte au fruit de votre hymen. Conſervés-vous pour ce nouvel être dans lequel le Général va revivre. Ceſſés de vous enſevelir, & de vous dérober au bien que vous pouvés faire. Rendés heureux tout ce qui vous environne, & ne bornés pas même vos affections à votre pouvoir.

La veuve transportée, se jette, aux pieds de la merveilleuse *Bobinette*. Ah! qui que vous soyés, lui dit-elle, combien ne vous dois-je pas? Vos discours, semblables aux brillans de cette couronne, ont pénétré mon ame d'une lumiere nouvelle. Soyés mon guide, ne me quittés plus, & daignés préfider à l'éducation de l'enfant auquel je vais donner le jour. *Bobinette* y consentit. De ce moment elles devinrent inséparables.

Le tems des couches arrivé, la veuve mit au monde une petite fille toute mignone & gentille. Mde. *Bobinette* la reçut dans ses bras, & la nomma *Pouponne*. La douleur ayant tari les sources du lait dans le sein de la mere, la bonne femme lui amena une chevre blanche comme la neige, si douce, & si caressante, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Elle avait fait aussi de ses propres mains de petits berceaux de jonc doux, mollets, & si blancs que la nuit ils paraissaient comme les rayons argentés de la lune. Point de langes, ni de maillots. Le jour on portait *Pouponne* sur le gazon. La chevre paissait à côté, & l'enfant se traînant à l'aide de ses petits bras atteignait quelquefois sa nourrice. La veuve & Mde. *Bobinette* ne perdaient jamais *Pouponne* de vue. Leur tendresse était si égale que l'on n'aurait pu deviner laquelle des deux était la mere, si les rides de *Bobinette*, n'eussent certifié qu'elle ne pouvait être qu'ayeule.

Cinq années se passèrent pendant lesquel-

les l'enfant crut exceſſivement. L'exercice prématuré de ſes petits membres l'avait rendue auſſi forte qu'agile. Ses facultés ſe développaient avec autant de ſuccès. On la venait voir comme une curioſité, &. pluſieurs traités d'éducation furent faits à l'occaſion de la ſienne.

La veuve ſuivant le conſeil de ſa bonne amie s'était rendue acceſſible. Voiſins, & vaſſaux venaient en foule chés-elle. Elle obligeait les uns, & charmait les autres. Le caractere de ſentiment, répandu ſur ſon viſage, la rendait plus intéreſſante que n'eut pu faire la beauté; auſſi aurait-elle eu des amans ſans nombre, ſi la tendreſſe qu'on lui connaiſſait pour *Pouponne*, n'eut ôté tout eſpoir à un ſecond himenée.

Les choſes étaient en cet état, lorsqu'un jour on vint dire devant la petite qu'une pauvre femme était bien malade, & ne pouvait être guérie que par un cataplasme fait avec œufs de pie. *Pouponne* en avait remarqué un nid la veille ſur l'arbre le plus haut du parc. Preſſée de ſecourir la malade, elle ſe mit à courir comme s'il eut été queſtion de trouver un tréſor. Elle arrive au pied de l'arbre, l'embraſſe avec ſes petites mains, y fait ſuccéder ſes genoux, ſe cramponne de ſon mieux, accroche une branche, puis l'autre, enfin parvient au faîte. Déja elle touchait le nid déſiré, quand tout-à-coup il se change en un jolie petit chariot de jonc qui l'enleve,

& que deux gros oiseaux emportent en l'air.

La veuve qui avait vu courir *Pouponne* l'avait suivie précipitamment. Elle arrive, elle apperçoit le char qui chemine, elle entend les cris de la petite, & tombe sans voix & demi-morte. La *Bobinette* qui l'accompagnait la releve, la porte dans son lit, disparait un moment, puis revient avec une coquille de nacre, pleine d'eau dont elle fait avaler une goûte à son amie. La veuve ouvre enfin ses yeux remplis de larmes. Ah! ma chere! ai-je bien vu? *Pouponne*, ma *Pouponne* où est-elle? Qui me rendra mon enfant & la vie? Rassurés-vous, lui-dit *Bobinette*. Buvés cette eau, elle vous rendra le calme nécessaire pour m'entendre. Alors elle lui présenta le reste de la coquille. La veuve boit sans savoir ce qu'elle fait, & semble à chaque goute acquérir un dégré de tranquilité. Elle leve les yeux sur *Bobinette*; les rides de celle-ci disparaissent, & font place à un visage aussi doux qu'auguste, aussi serein que majestueux.

Quel enchaînement de prodiges, s'écria la veuve? Ma chere *Bobinette*, je ne suis point surprise de vous voir un visage céleste, votre ame l'était à mes yeux; mais puisque vous pouvés tant de choses, comment avés-vous pu souffrir que ma chere *Pouponne* me fut enlevée? Femme aussi vertueuse, que tendre, reprit Mde.

Bobinette, il vous manquait une confiance aveugle dans cette providence juſte & bienfaiſante qui dirige tout. Je ne vous ai prodigué mes ſoins que pour vous la faire acquérir. Nos déſirs ſont aveugles, les bontés du ciel ne le ſont pas. Il deſtine à cette enfant que vous pleurés, le ſort le plus ſingulier, & le plus heureux. Je ſuis la Fée *Lucide*. C'eſt moi qui garde la fontaine de ſapience, & qui diſtribue des eaux aux mortels fortunés qui arrivent juſqu'à elle. Le travail le plus pénible, ou les afflictions les plus douloureuſes en ſont les routes ordinaires. Je ne vous enleve *Pouponne* que pour l'y mener par un chemin de fleurs. Je ſens combien cette ſéparation coûte à votre cœur. Pour en adoucir l'amertume, chaque matin il tombera par votre cheminée une feuille de palmier ſur laquelle ſe peindra toutes les actions de la petite. Je vais lui prodiguer inviſiblement mes plus tendres ſoins; je veux l'habituer à tirer parti de ſes facultés perſonnelles, & à ſe ſuffire à elle-même; malheur à qui croit qu'être ſeul, eſt une ſolitude. A ces mots elle diſparut. Rétournons comme elle à *Pouponne*.

Cette petite, rendue courageuſe dès le berceau par l'éducation qu'elle avait reçue, ne cria pas longtems, mais pleura beaucoup de ſe voir ſéparée de ſa douce Bonne, & de ſa tendre maman. Ses larmes coulaient encore quand le char s'arrêta près d'un château magnifique, au pied d'un ſuperbe veſtibule. Elle entre précipitamment,

pouſſe la premiere porte qu'elle trouve, & qui n'était qu'approchée, perſonne ne s'offre à ſes regards; mais comme elle ſavait déja très-bien lire, elle lut ces mots gravés ſur une table de marbre. *Promenés-vous, & régardés.* *Pouponne* conſidére, elle trouve toutes les autres portes cloſes, apperçoit un petit lit, voit une collation délicieuſe, entrevoit de magnifiques jardins, y court. Des arbres & des fleurs, en étaient les ſeuls ornemens. Mille boſquets divers en compoſaient le deſſein. *Pouponne* s'arrête près d'un roſier qui lui paraît charmant, elle y cueille une roſe. Auſſitôt les feuilles s'éparpillent, & forment ſous ſes yeux d'abord des lettres, enſuite un ſens ſuivi, & bientôt elle lit couramment une fable. L'étonnement la rend d'abord immobile; mais l'enfance qui ne peut calculer les poſſibles ne s'effraye point. Les prodiges ne ſont pour elle que de ſimples nouveautés. Elle veut cueillir une ſeconde roſe; celle-ci réſiſte, elle la laiſſe, relit les caracteres tracés par la premiere. Dès qu'ils ſont gravés dans ſon eſprit les feuilles ſe raſſemblent d'elles-mêmes, & reforment une fleur qui va ſe placer ſur la tête de *Pouponne*. Elle veut regarder cette jolie coëffure dans un des baſſins du bosquet; la nuit arrive & ne lui permet pas de diſtinguer ſes traits. Elle rentre au palais, mange du lait & des fruits, & ſe couche dans le lit préparé, où elle goûte un doux repos. Le lendemain elle ſe leve avec l'aurore, & retourne au bosquet. Même aventure que la veille.

Elle cueille trois roſes qui ſe joignirent à la premiere, & commencerent ſur ſa tête une couronne qui ne pouvait être complette, que quand toutes les roſes y ſeraient réunies.

Quinze mois s'étaient ainſi paſſés, & la couronne était achevée lorsque *Pouponne* appuyant ſa tête contre une des portes de ſa chambre la ſentit céder, & s'ouvrir. Elle entre. Quelle joie pour elle! Elle apperçoit Mde. *Bobinette*; une baguette de jonc était dans ſa main. L'enfant court à elle, lui ſaute au cou, la baiſe, & ne peut exprimer ce qu'elle ſent. Mde. *Bobinette* la preſſe contre ſon ſein, & lui dit: *Pouponne* je ſuis contente de vous. Vous avés mis le temps à profit. La couronne que vous avés méritée vous a ouvert la premiere porte des merveilleux appartemens de ce palais. Regardés ce que contient celui-ci. *Pouponne* leve les yeux. Une multitude de jolis tableaux y peignaient les fables qu'elle venait d'apprendre. Elle en reconnait les acteurs, en ſaiſit la morale. Sa couronne en devient plus belle. *Bobinette* lui dit: ma fille vous êtes ici dans le pays de ſapience. Chaque bosquet, chaque arbre, eſt animé par les génies humains qui ont donné des leçons utiles à leurs ſemblables. Ils parlent, ils peuvent ſe faire entendre à vos oreilles; mais ils n'entrent en converſation qu'avec ceux qui ont fait quelques efforts pour s'en rendre dignes. Le travail auquel vous venés de vous aſſujettir vous permet d'aſpirer à la

ſociété d'un de ces génies. Touchés de votre couronne le roſier qui s'éleve au deſſus des autres. Vous entendrés une voix qui répondra à toutes vos queſtions. Entretenés-vous avec elle pendant une ſemaine, après laquelle je vous ménerai dans un autre bosquet. Vous aurés pour toujours l'entrée de ceux dont vous aurés cueilli les fleurs. En achevant ces mots *Bobinette* diſparut. *Pouponne* ſoupira, puis courut au roſier, lia converſation avec lui, & fut enchantée de cette nouvelle compagnie.

Les huit jours écoulés, *Bobinette*, fidelle à ſa parole, conduiſit *Pouponne* dans un nouveau bosquet. Un olivier majeſtueux en marquait le milieu. Des charmilles de laurier-roſe formaient ſon enceinte. Une quantité de caiſſes rangées intérieurement, y portaient des fleurs particuliéres, auxquelles des fruits excellens ſuccédaient. La façon dont elles étaient diſpoſées traçait ces mots: *Fictions morales*. *Pouponne*, cueille, travaille, épuiſe bientôt toutes les fleurs. Elle moiſſonne enſuite la charmille, & voit les feuilles former le nom de *Télémaque*. Elle ne peut ſe laſſer des aventures merveilleuſes que le Génie lui trace. Elle paſſe une année entiere dans ce bosquet avec un charme ſi particulier, qu'elle ne pouvait en ſortir. Enfin ayant épuiſé fleurs & fruits, elle ſe trouve une guirlande, qui, partant de ſes cheveux, enlaçait avec grace tout ſon corps. Elle paſſe une feconde année dans l'entretien du Gé-

nie, & dans le second appartement du palais, dont la porte ouverte comme la premiere, lui préſente des tableaux raviſſans. Elle aurait voulu paſſer ſes jours dans cet unique bosquet; mais le Génie l'ayant renvoyée pour pluſieurs explications à celui de l'hiſtoire, elle pria *Bobinette* de l'y conduire.

L'entrée en était difficile & rebutante; des ronces la formaient & en dérobaient la vue. *Pouponne* les écarte, marche quelques ſemaines dans l'obſcurité, & parvient avec beaucoup de peines au champ fertile où mille arbuſtes la mettent dans l'embarras du choix. Elle commence enfin ſa nouvelle moiſſon. Après pluſieurs mois de travail elle obtint la converſation des Génies (car ils étaient pluſieurs). *Bobinette* touchée de ſes fatigues, arrive, lui ouvre un nouvel appartement. Pour lors les fleurs prennent la place des ronces. Des peintures ſublimes tracent à ſes yeux mille faits intéreſſans. Mais les vices, les malheurs de l'humanité qu'ils repréſentaient, affligeaient ſon ame. Pour s'en conſoler elle recourait aux douces fictions des premiers Génies.

Deux nouvelles années s'écoulèrent dans ce travail. *Bobinette* venait de tems en tems encourager la *Solitaire*, & diſparaiſſait au bout d'une heure. Elle l'introduiſait toujours dans chaque bosquet nouveau. Cette fois elle la mena dans une enceinte

majeſtueuſe. Un vieux cédre dont la tête chevelue ſemblait ſe perdre dans les nues, & dont les branches, couvertes de fleurs, formaient un ciel diapré, & parfumaient l'air dans toute ſon étendue, était entouré d'une douzaine de rejettons, devenus presque ſes égaux. A peine *Pouponne* fut-elle au pied de l'arbre que deux feuilles ſe détachant, s'appliquérent ſur ſes yeux & y formèrent une eſpèce de prisme, à travers lequel tous les objets recevaient des teintes ſublimes. Ma fille, lui dit *Bobinette*, prenés cette petite branche, frappés-en le trone antique qui a donné la naiſſance à tous les autres; auſſitôt ſa voix divine enchantera vos oreilles, comme vos yeux le ſont déja. *Pouponne* obéit. Le Génie lui conta la guerre de Troye, les voyages d'Ulyſſe, les conquêtes des Grecs. En l'écoutant elle ſentait ſon corps croître, ſon eſprit s'exalter, l'univers ſemblait s'aggrandir, & les hommes ſe préſentaient à ſon idée de la même taille que le cédre. Ses rejettons l'amuſerent; un ſeul l'intéreſſa en chantant les vertus & les exploits d'un monarque adoré. Le nouvel appartement qui s'ouvrit à ſes regards était encore plus magnifique que les précédens. Le génie de la peinture s'était aſſocié à celui du Cédre & l'égalait par ſon pinceau. *Pouponne* extaſiée ne ſavait qu'admirer le plus de ce qu'elle voyait, ou de ce qu'elle entendait. Plus elle pénétrait dans les jardins & dans le palais, plus elle éprouvait de plaiſirs.

Le bosquet dans lequel *Bobinette* la con-

duiſit au ſortir de ce dernier, était remarquable par le triangle que formaient un laurier, un myrthe & un cyprès. Le laurier paraiſſait ſurpaſſer ſes voiſins en hauteur. Le myrthe l'égalait ſans l'atteindre, il charmait les regards, & ſemblait offrir ſes fleurs à qui voudrait les cueillir. Le cyprès d'une taille pareille, & d'une force unique, excitait autant l'admiration que la terreur, tandis qu'une multitude de jeunes arbres s'efforçait inutilement de s'élever jusqu'à eux. Dans le nombre on en diſtinguait un ſeul que trois greffes du ſublime trio avait rendu participant de leur trois genres de productions. *Pouponne* attirée par la vüe du myrthe en cueilla les fleurs. Auſſitôt une voix tendre & mélodieuſe lui fit entendre des accens céleſtes, ſon cœur attendri, penétré, ſentait une douleur délicieuſe. Elle jouit auſſi tour-à-tour de la converſation du myrthe & du cyprès. Celui-ci avait une voix de tonnerre que l'on ne pouvait entendre ſans effroi; mais cet effroi, était mêlé d'un plaiſir qui ramenait à lui malgre la terreur qu'il inſpirait. Le laurier par ſes ſons majeſtueux étonnait l'oreille, & tenait l'ame enchaînée dans une admiration perpétuelle. *Pouponne* les goûtait tous trois, mais revenait toujours au myrthe.

Après avoir ſéjourné quelque tems dans ce bosquet, un ſoir en rentrant au Palais, elle trouva ſur la table de marbre, une petite clef d'or avec ces mots, *ouvrés le pavillon de la droite*. *Pouponne* ouvre, elle ne voit qu'un endroit obſcur. Tout d'un

coup un voile se leve, elle apperçoit un théatre brillant de lumiere, elle voit des génies inférieurs sous des formes humaines représenter à ses yeux les chef-d'œuvres qu'elle venait d'entendre.

Pouponne quoiqu'accoutumée aux merveilles, ne sentit celle-ci qu'avec un transport qui aurait peut-être causé quelque désordre dans son ame, si des songes modérateurs ne fussent venus à son secours.

Le soleil commençait à dorer la cime des montagnes, lorsque *Pouponne* s'éveilla. Elle fut bien surprise de voir sa chere *Bobinette* au chevet de son lit. Ah! ma bonne, s'écria-t-elle, je crains que mon ame ne soit trop faible pour toutes les merveilles qui m'entourent. Le Génie de l'Olivier m'est apparu cette nuit. Prends garde, m'a-t-il dit, que ce pays ne soit pour toi l'isle de Calypso. Quittes les fictions qui l'enchantent, cherches la sagesse. Tâches d'arriver jusqu'à la fontaine de sapience. Abbreuves-toi de ses eaux. Si tu peux y parvenir tout sera sans danger pour toi. Ma fille, répondit *Bobinette*, le Génie a raison. Les faits, & les fictions dont vous avés nourri votre esprit jusqu'à ce jour, ont bien porté quelques lueurs à votre ame, mais elles l'ont occupée sans la remplir. Elles ont, il est vrai développé vos facultés; mais en même tems elles ont éveillé le germe des passions. La sagesse peut seule tenir l'équilibre entre ces

puiſſances, & vous rendre heureuſe par leur accord. Il eſt tems de vous mettre dans la route qui y conduit. Suivés-moi.

Après avoir marché quelque tems elles arriverent au canton des moraliſtes. C'était un bois immenſe où l'on rencontrait mille routes perdues. Pluſieurs aboutiſſaient aux bosquets de divers philoſophes. Le tout formait un labyrinthe auſſi trompeur qu'impraticable. Un ſentier peu apparent les conduiſit à l'endroit le plus enfoncé de ce bois. Il était environné de nuages que l'œil pénétrait difficilement. Au milieu de cette enceinte était un arbre unique plus élevé que le monde. Un rayon céleſte le colorait & le rendait lumineux en tout tems. Au pied de cet arbre un fruit d'une nouvelle eſpece s'offrit aux regards de *Pouponne*; c'était une gouſſe rembrunie qui renfermait un fil de lumière, dont l'œil ſaiſiſſait à peine la fineſſe, quoique ſa force fut ſupérieure à toutes les forces humaines réunies. Ce fil était ſans fin, & ſervait de guide dans toutes les circonſtances de la vie. *Pouponne* émerveillée, écoutait l'explication que *Bobinette* lui donnait, quand levant les yeux ſur elle, elle la vit éclatante de gloire & de beauté. Les rides, & l'apparence de la bonne femme avaient disparus. La lumiere de vérité ne permettait aucune illuſion. *Pouponne* ſe jette aux pieds de cette créature céleſte. Ah! s'écria-t-elle, vous êtes ſans doute la ſageſſe que je cherche. Peut-elle être plus majeſtueuſe & plus aimable! Ma

fille, répondit la Fée, je ne suis comme vous qu'un des ouvrages de la sagesse éternelle. Par le simple rayon qu'elle a jetté sur moi, jugés de ce qu'elle est dans son essence. L'éclat, dont elle daigne revêtir ses favoris, blesse les yeux des mortels habitués aux ténèbres de l'erreur & du vice. On ne peut le soutenir qu'après s'être distrait de l'impression des sens. Envoyée pour vous protéger, je vous ai conduite jusqu'ici. Je m'appelle *Lucide*, & suis commise à la distribution des eaux de sapience. On n'arrive à cette source qu'après bien des travaux & des recherches. Vous vous seriés infailliblement égarée sans le fil céleste que vous venés de recevoir. Ces lieux vous en offrent une multitude d'exemples. Plusieurs des génies qui habitent ce bois ont dédaigné l'arbre lumineux & son fruit. La lueur trompeuse d'une fausse raison les a séduits. Ils ont vû ce qu'ils ont crû voir, & l'ont enseigné aux mortels; mais comme à travers leurs erreurs, ils ont dit quelques verités utiles, on les a placés dans ce labyrinthe que nous venons de traverser. Voyés leurs rameaux, presques tous sont morts. A peine trouve-t-on sur les plus touffus une douzaine de branches saines. Tous se vantent de montrer le chemin qui aboutit à la merveilleuse fontaine, & tous trompent. Vous distinguerés aisément de leur foule ceux que l'arbre lumineux colore. Conversés avec tous, mais surtout avec ceux au tronc desquels la gousse s'attachera. Je ne puis plus rien pour vous jusqu'à ce que vous arriviés à la source de sa-

pience.' A ces mots la Fée disparut. *Pouponne* n'avait encore rien senti d'égal à ce qu'elle éprouvait. Son ame pour ainsi dire divinisée goûtait une béatitude dont aucun plaisir n'approche.

Elle passa plusieurs mois dans le canton des philosophes, & fut bien surprise d'y voir une nuée de perroquets, qui, perchés sur les branches sèches de leurs arbres, se répandaient delà dans tous les pays, y portant quelques unes des phrases qu'ils avaient retenues, à l'aide desquelles ils se faisaient passer pour des génies.

Ceux que la gouffe céleste marqua à *Pouponne* pour ses vrais instituteurs obtinrent aisément toute son attention. Ils lui développèrent la nature des esprits & des corps, le monde physique & le monde moral, les charmes de la vertu, les principes inébranlables du bien, l'amour de l'humanité. Trois années s'écoulèrent dans ces exercices, & ne lui parurent qu'un jour. Au bout de ce tems se trouvant un matin, dans l'enceinte des nuages, une porte de saphir parut à ses yeux, & s'ouvrit au moment où le fil miraculeux posa dessus. Quel objet frappa ses regards? Les racines de l'arbre lumineux servaient de canaux à la rosée céleste qui le pénétrait sans cesse, & se réunissait dans un bassin de porphire, l'empliffaient d'une eau qui avait la légéreté & la pureté de l'éther. Tout ce qui environnait cette fontaine, pénétré de sa vertu

était resplendissant comme le ciel. *Lucide* assise sur un rocher de rubis, tenait en sa main un jonc brillant comme le diamant. Dès qu'elle apperçut *Pouponne*, elle se leva, courut à elle, & lui présentant un cristal plein de l'eau de sapience, ma fille, lui dit-elle, en versant des larmes de joie, qu'il m'est doux de vous voir ici. Hélas! bien peu de mortels y parviennent. Buvés à longs traits cette eau merveilleuse. Ne perdés jamais le fil qui vous a conduite. Il vous rendra l'accès de la fontaine toujours aisé, & vous assurera la jouissance de tout le pays. Quand *Pouponne* eut savouré ce breuvage, & considéré les beautés sublimes de ce lieu, la Fée lui dit: Le plus doux acte de la sagesse est la bienfaisance. Pratiqués-le ma fille, en retournant dans le bosquet de l'olivier. Un prince vertueux retenu sous une forme étrangere par une puissance injuste, y languit depuis plusieurs années, & ne peut arriver jusqu'ici. Il vous a vu, & vous aime, je n'ai pas voulu vous le rendre visible, jusqu'à ce que vos passions soumises à la sagesse vous permissent de recevoir un sentiment sans danger. Vos yeux sont désillés. Prenés ce vase de jaspe & portés-le, il est pesant; mais obliger quant il n'en coute rien n'est qu'un plaisir, & point une vertu. Partés, j'irai vous rejoindre. En attendant le Prince vous instruira de sa destinée.

Pouponne toujours obéissante prit le vase, & suivant la gouffe merveilleuse qui rou-

lait devant elle; elle arriva par un sentier difficile à une porte cachée qui la fit rentrer dans le bosquet de l'olivier. Un phœnix était sur ses branches. A peine apperçut-il *Pouponne* & le vase, qu'il fit un cri de joie, & volant aux pieds de sa charmante Bienfaitrice, il semblait par le mouvement de ses ailes vouloir exprimer sa joie & son amour. Il ne pouvait se résoudre à quitter cette tendre posture; mais l'olivier élevant la voix: Prince, dit-il, oubliés-vous l'indigne forme qui vous retient! avés-vous si peu d'empressement pour l'eau de sapience? Prenés garde qu'elle ne s'évapore, & que vous ne vous remettiés sous la puissance de votre ennemie en cédant à la voix de vos passions. Phœnix reveillé par cet avertissement se plongeat dans le vase. En même tems un vent léger régnant dans le bosquet, fit tomber une quantité de feuilles & de fleurs, qui formant un tissu charmant, servirent d'habit au Prince, au moment où il reprit sa forme.

Pouponne n'avait point vu de figure humaine animée depuis qu'elle était dans ce merveilleux pays. Celle du Prince la frappa par le caractere de candeur & de bonté répandu sur ses traits. Seigneur, lui dit-elle, j'ignore à qui je viens de rendre cet important service; mais l'intérêt que vous m'inspirés m'en fait le plus doux plaisir. Daignés l'augmenter en m'apprenant votre étonnante histoire. Le Prince devenu plus circonspect par l'eau de sapience lui ré-

pondit avec une tendreſſe reſpectueuſe. Charmante *Pouponne* vos moindres déſirs ſont des ordres pour moi. Je ſuis né dans l'isle des *Philogandes*, petit fils de leur ſouverain. La Fée *Désordonnée* s'étant rendue maîtreſſe de l'esprit de mon ayeul avait introduit à ſa Cour les vices les plus honteux, & la licence la plus extrême. L'eſſaim empoiſonné ſe répandit bientôt dans tout le royaume. Le peuple gémiſſait ſous l'oppreſſion des grands, & n'ayant lui-même ni frein, ni pouvoir, éprouvait un malheur ſans reſſource. Ce déſordre frappa mes yeux au moment qu'ils s'ouvrirent à la lumière. La Fée *Lucide* amie de mon pere avait préſidé à ma naiſſance, & m'a continué ſes ſoins depuis la mort de ce Prince qui ne vit presque de moi que mon berceau. Elle m'avait doué ſur toutes choſes de l'horreur du vice, & du goût le plus naturel pour la vertu.

Désordonnée voulut en vain me ranger ſous ſes loix. Piquée de ma réſiſtance. Puisque tu affiches la ſingularité, me dit-elle, & que tes mélancoliques flatteurs te nomment ſans ceſſe un phœnix, va languir dans la ſolitude ſous la forme de cet oiſeau. Tu ne la quitteras que quand une fille de quinze ans t'apportera l'eau de ſapience, après l'avoir cherchée & trouvée elle-même en paſſant par le pays des fictions & des ſyſtêmes. A l'inſtant, je ſentis mes facultés corporelles s'éteindre & ſe changer en celles d'un oiſeau; mais l'ame raiſonnable & ſenſible ne perdit rien de ſes droits.

droits. J'implorai intérieurement le secours de *Lucide*, & je desirai venir dans ce pays. J'eus beaucoup de peine à y parvenir. Le vent contraire s'opposait à l'effort de mes ailes. Enfin après quelques jours je me trouvai dans le bosquet de l'olivier. Posé sur ses branches, je les sentis s'agiter & le Génie daigna m'honnorer de son entretien. Depuis cinq ans j'habite cette heureuse retraite. C'est-là que je vous ai vue, aimable *Pouponne*. Dès le premier moment j'ai désiré que vous fussiés ma libératrice. Aujourd'hui je fais plus, & je voudrais unir pour jamais à la votre la destinée que vous m'avés rendue. En achevant ces mots il prit la main de *Pouponne*. Ce n'est qu'en tremblant, ajouta-t-il, que j'ose vous demander la permission d'espérer. Je suis nés sur le trône, mais je me sens votre inférieur. Que sont les grandeurs de convention en comparaison de celles de l'esprit & de la vertu.

Il allait poursuivre lorsque *Lucide* parut. Prince, lui dit-elle, j'approuve votre amour. La sagesse ne l'exclut point, elle se borne à le diriger. Qu'il soit le plaisir de votre ame, & le délassement de vos travaux. Vous vous devés au bien des mortels. Achevés d'acquérir les lumieres qui vous sont nécessaires.

Alors elle les mena au palais, & leur en dévoila toutes les merveilles. Le pavillon de la gauche n'était qu'un espace immense

tapiſſé de glaces, dans un des côtés duquel, comme dans un tableau mouvant, on voyait les divers ſyſtêmes des philoſophes, & en général toutes les opinions qui avaient eu quelque célébrité. Beaucoup de leurs auteurs étaient repréſentés ſous la forme d'enfans, qui, ſoufflant dans des boules de ſavon, les enflaient, & prenaient pour rayon de lumiere les legères couleurs dont elles ſe revêtaient. L'autre offrait aux yeux toutes les fictions romanesques. Ces deux côtés ainſi rapprochés réuniſſaient les écarts de l'esprit & du cœur; auſſi ne les montrait-on qu'à ceux dont l'eau de ſapience avait mûri l'intelligence & le ſentiment. L'œil de la ſageſſe admire l'art, & pleure ſur l'abus.

La façade déja parcourue par *Pouponne* renfermait les connaiſſances utiles & indiſpenſables. Un appartement, dans lequel elle n'était point entrée, formait un temple auguſte. On y voyait la piété en contemplation, & les traits les plus ſublimes de la vertu y pénétraient l'ame de ſes doux transports.

Au deſſus de cette façade un vaſte obſervatoire faiſait découvrir le pays des ſciences. On y avait pratiqué une chambre obſcure ſi merveilleuſement faite, que ce pays était rendu dans tous ſes traits principaux, & qu'au ſortir de-là on pouvait le parcourir ſans guide. Un brouillard épais en obſcurciſſait un canton, c'était celui des

politiques ; mais un télescope enchanté en faisait pénétrer les détours.

Prince, dit alors *Lucide* à *Phoenix*, ce n'est pas assés pour vous des connaissances acquises par cette légere contemplation. Vous séjournerés six mois dans cet observatoire, tandis que *Pouponne* ira rejoindre une mere chérie, & prendre auprès d'elle l'habitude des vertus sociales, qu'elle n'a pu acquérir dans cette solitude. Je veux dès-à-présent lui faire connaître les ridicules, & les folies de l'espece humaine, qu'elle sera obligée de supporter. Nous resterons encore une semaine avec vous pendant laquelle chaque soirée sera employée comme va l'être celle-ci.

Elle leur ouvrit alors le pavillon de la droite ; il était consacré aux arts ; chacun avait son attelier, & formait l'enceinte de neuf appartemens dédiés aux neufs muses. Celui du milieu était cette salle magique qui avait causé tant de plaisir à *Pouponne*. L'hypocrisie, l'avarice, la jalousie, le pédantisme, les perfidies de société y furent représentés avec des traits saillans, qui amusérent son esprit en affligeant son cœur. Divine Fée, dit-elle à *Lucide*, le genre humain n'est-il donc qu'un composé de vices, de ridicules & de travers ? Ah ! s'il est ainsi, laissés-moi pour toujours dans cette retraite. Ma fille, lui répondit la Fée, ce souhait n'est pas digne d'une ame généreuse. Vous n'avés reçu des dons ex-

traordinaires que pour les communiquer. Vous ne ſerés placée dans un rang élevé que pour les répandre ſur plus d'objets. Plaignés vos ſemblables ſans les condamner. Ayés pour eux la tendre compaſſion que vous auriés pour un malade. Le hairiés-vous parcequ'il aurait la fievre? Hé bien, les paſſions ſont la fievre de l'ame. La ſageſſe en eſt le remède. Portés la votre au milieu de cette épidémie, & diſtribués-en les ſalutaires effets. Qui n'exiſte que pour ſoi, ne méritait pas de naître.

Le lendemain la Fée mena ſes hôtes dans un parterre charmant qui paraiſſait émaillé de mille fleurs différentes. C'étaient autant de petits Génies dont les aîles, ſemblablables à celles des plus beaux papillons formaient tantôt un bouquet, tantôt une couronne. Ils chantaient, parlaient, raiſſaient. *Pouponne* ſe ſouvint de les avoir vus dans le parnaſſe du palais, & fut charmée de les entendre. Chaque jour la Fée menait ſes pupiles au temple, à l'obſervatoire, dans les boſquets, & le ſoir le ſallon magique terminait les délices de la journée.

Le Prince voyait avec chagrin arriver celle qui devait le ſéparer de *Pouponne*. Il aurait voulu retarder la courſe des heures. La veille de ſon départ elle fut dire adieu à tous les Génies, & reçut de chacun d'eux une feuille enchantée, ſur laquelle elle n'avait qu'à jetter les yeux pour retrouver leur

conversation. Elle versa de tendres larmes en quittant son cher Prince. Le Génie de la peinture avait fait les portraits de ces deux amans. Ils se les donnérent réciproquement pour adoucir les rigueurs de l'absence.

Le char de la Fée, fait d'une congellation lumineuse, & tiré par deux cignes resplandissans, les transporta dans le château de la veuve, au moment où l'aurore allait colorer l'horison. La veuve ouvre les yeux & croit qu'un songe heureux la trompe. *Pouponne*, sa chere *Pouponne*, à genoux près de son lit, pressait une de ses mains, & la baignait des douces larmes du sentiment. *Lucide*, éclatante de gloire, répandait le jour sur cette scène touchante. Muette interdite, craignant que son bonheur ne fut une illusion, cette mere tendre n'osait se livrer à la joie, ni répondre aux caresses de sa chere enfant. La Fée ayant joui quelque tems de son embarras, vertueuse amie, lui dit-elle, recevés le prix de votre résignation, reconnaissés *Pouponne*, & *Bobinette*; je vous rends le dépôt que vous m'avés confié. Le destin de son ame est fixé pour jamais dans la connaissance, & la pratique du bien. Dans peu de tems celui de sa vie sera aussi éclatant que la couronne du Général qui n'en était que l'augure. Ma présence distrairait une partie des sentimens que vous vous devés l'une à l'autre; goûtés-les dans leur étendue. Adieu, je cours completter votre bonheur

par les soins que je vais donner au Prince que l'amour & le sort lui destinent.

On imagine le bonheur plus aisément qu'on ne le décrit Que ceux donc qui ont éprouvé ces instans inexprimables de joie, où l'ame semble anéantie sous le poids de sa felicité, se peignent la situation de la Veuve. Elle retrouvait une fille adorée, elle la voyait enrichie de toutes les vertus, de tous les trésors de l'esprit, & destinée à la plus haute fortune. Ses transports étaient sans mesure. L'ame de *Pouponne* n'éprouvait pas un délire égal. Si une mere tendre la recevait dans ses bras, elle quittait un amant, & changeait la douce société des génies contre celle des êtres vicieux & bornés qu'elle redoutait, ainsi son bonheur était moins pur.

La curiosité rassembla bientôt auprès d'elle tout le canton. Elle reçut des déclarations d'amour de tous les hommes, & des protestations d'amitié de toutes les femmes. Celles-ci disaient en la quittant. *Ce n'est qu'un bel esprit;* les autres, *ce n'est qu'une précieuse. Pouponne* le sut, & apprit delà, que la sagesse même est obligée de se revêtir des grelots de la folie pour se communiquer aux mortels. Sa réputation fit cependant un tel bruit que le Roi voulut la voir. Il fit une chasse près du château de la veuve, & y entra suivi de son favori & d'un Prince de son sang. Ce monarque était bon; mais son favori était altier & insolent. Le Roi

admira *Pouponne*, le Prince l'aima, & le favori en devint éperdu. On preſſa la Veuve de revenir à cette Cour, qu'elle avait abandonnée depuis la mort de ſon mari. Elle refuſa avec douceur & fermeté. L'indigne *Sans-frein*, (c'était le nom du miniſtre) voulait l'y contraindre. Le Roi s'y oppoſa, & les laiſſa dans leur ſolitude.

Peu de tems après le Prince revint au château. Il était héritier d'un royaume voiſin, ſa figure était charmante, & ſon eſprit ſi enchanteur: qu'il n'y avait que des yeux faſcinés par l'amour qui ne puſſent s'appercevoir de tant de mérite. Il demanda la main de *Pouponne*, & penſa mourir de douleur au refus qu'on lui en fit. Il n'imaginait pas qu'une jeune perſonne élevée dans la plus lointaine retraite put avoir le cœur prévenu. La Veuve crut devoir à la vérité des ſentiments qu'il faiſait paraître la confidence du ſort de ſa fille. La ſurpriſe du Prince égala ſa douleur. Il quitta le pays pour s'arracher à l'objet qui s'était rendu maître de ſon cœur.

Sans-frein ignorait la démarche du Prince. Il écrivit à *Pouponne*, & lui envoyant de magnifiques préſens lui déclara ſon amour & ſes deſſeins du ton de l'inſolence, unie au pouvoir. *Pouponne* indignée, répondit par le dédain le plus marqué. *Sans-frein* devenu furieux, aurait volontiers brûlé le château de la Veuve, enlevé la mere & la fille, & exercé contre elles toutes ſortes

de violences ; mais craignant de perdre les bonnes graces de son maître, il dissimula son courroux, bien résolu de le satisfaire à la premiere occasion.

Pouponne cependant s'occupait à rassembler toutes les feuilles de palmier que *Lucide* avait envoyées à la Veuve. Elles composaient un journal exact de la vie. Cette collection fut l'origine de tous les recueils d'anecdotes & de mémoires qui ont parus depuis. Elle recourrait aussi aux feuilles des Génies pour tromper l'impatient ennui que lui causait l'absence de son amant.

Un jour, qu'une rêverie profonde l'avait conduite dans la campagne, elle vit sortir d'un bois voisin une troupe d'hommes armés qui la saisirent avant qu'elle put fuir. Elle se trouve dans les bras du vicieux *Sans-frein*, & frémit du danger auquel elle est exposée. Mais bientôt son courage reprenant le dessus: Homme injuste, dit-elle, tes forces supérieures aux miennes me mettent en ton pouvoir; mais la faiblesse & la vertu ont un protecteur auquel toutes les puissances humaines sont obligées de céder. Comme elle achevait ces mots, on apperçoit un nuage couleur de feu qui arrivant avec une rapidité que l'œil ne pouvait suivre, s'ouvrit, & laissa voir *Phoenix* étincellant d'amour & de colére. Il fond sur *Sans-frein*, le blesse, le désarme, & le laisse étendu sur le champ de bataille. La troupe armée, effrayée du

prodige avait fui dès le commencement de l'action. *Pouponne* tremblante, autant que charmée, regardait son libérateur avec cette tendresse muette qui surpasse l'éloquence. *Lucide* parut alors. Prince, dit-elle, j'ai voulu vous laisser triompher du ravisseur par vos propres forces. Voyés maintenant sa punition. A ces mots, elle s'approche de *Sans-frein*, le touche de sa baguette, & le change en un loup énorme, mais dépouillé des dents terribles qui font la force de cet animal. Vas, lui dit-elle, fuis dans les forêts, deviens-y le mépris de tes semblables. Ce qu'il y a de plus vil au monde, c'est la méchanceté sans pouvoir.

Tandis que le nouveau quadrupede s'enfonce dans le bois, le Prince se jette aux pieds de son amante. Charmante *Pouponne*, lui dit-il, ah! combien j'ai frémi en apprenant votre danger. Les vents qui m'apportaient vers vous, étaient trop lents pour mon inquiétude. *Lucide* m'avait caché votre sort, je ne l'ai appris qu'en volant à votre secours. Généreuse amante, vous avés dédaigné mes rivaux, & votre amour bravait tout pour vous réserver au mien. Que n'ai-je l'empire de l'univers à vous offrir? Mais que sont les trônes, & toutes les grandeurs de ce monde pour une ame comme la votre? Un cœur qui vous apprécie & vous adore, est le seul bien digne de vous. *Pouponne* allait répondre; mais la Fée ne lui en laissa pas le tems. Elle mena ces amans à la Veuve, qui ne connaissait pas encore le Prince. *Phœnix*

vertueux, Phœnix libérateur de sa fille, lui parut un dieu tutélaire. Dès ce moment il partageat avec *Pouponne* ce cœur aimant, qu'un seul objet avait toujours rempli. *Lucide* jouiſſait du plaiſir céleſte d'avoir fait des heureux. Pour le completter entiérement, mere tendre, dit-elle à la Veuve, & vous parfaits amans, il eſt tems d'aſſurer pour jamais vos deſtins. Venés dans l'isle des *Philogandes* recevoir le dernier ſceau des bienfaits du ciel. Le nuage qui avait apporté le Prince, s'approcha, s'ouvrit & reçut ces quatre merveilleuſes perſonnes. La Fée apprit alors au Prince que la mort venait de lui ravir ſon ayeul, que *Déſordonnée*, déchue de ſon pouvoir, s'etait cachée, & n'employerait plus que la ruſe pour ſeduire ſes ſujets & lui; qu'il la combattrait longtems, mais que la gouſſe enchantée vaincrait tôt ou tard cette ennemie.

Le nuage les deſcendit au Palais. Le Prince y fut reçu par les ſincéres acclamations de ſon peuple. Quand les jours du deuil furent paſſés, il épouſa *Pouponne*, qui était deja l'objet de la publique admiration. Le jour de leur himen fut la fête de tous les cœurs. Après le feſtin nuptial, *Lucide* conduiſit les deux époux à une des croiſées de la ſalle, voilà leur dit-elle, mon préſent de noce. Quelle fut leur joie quand ils apperçurent à peu de diſtance un Palais ſemblable à celui de ſapience? Ils reconnaiſſent tous les appartemens, les jardins ſeuls y manquaient, les Génies n'y

parlaient point, mais la Fée ayant recueilli leurs plus belles feuilles en avait composé une bibliothéque unique, plus exquise que volumineuse. Ce lieu devint le *Lycée* du pays, & fit toujours les délices du Roi & de la Reine. Leur bonheur fut parfait. Ils chasserent enfin *Désordonnée* de leurs Etats. Tous les cinq ans le nuage les portait à la fontaine de sapience. Ils parvinrent à une extrême vieillesse. *Leur mort fut le soir d'un beau jour, & l'isle des Philogandes bénit éternellement leur mémoire.*

FIN.

VERS

de Mr. D.A... à l'Auteur de ce Conte.

Lucide & vous d'intelligence,
De la magie avés les dons charmans.
Elle en posséde la puissance,
Et vous en montrés les talens.

L'EMPIRE DES HABITUDES. VISION.

Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet abea.

Rarement l'amour propre nous permet d'accueillir la vérité, lors qu'offerte par un de nos semblables, elle est le fruit de ses méditations: aussi, gloire immortelle à ces véritables grands hommes, qui renonçant volontairement au tribut déloges, prix de leurs longs travaux, ne se présentèrent à leurs frères que comme les organes passifs de la divinité. Puissent leurs esprits planer en paix sur le globe qu'ils éclairèrent, & la fraiche verdure, qui couvre leurs dépouilles mortelles, se renouveller aussi souvent que les actions vertueuses produites par les sublimes leçons qu'ils laissèrent à leurs neveux.

J'achevais cette exclamation d'un cœur pénetre de la plus vive reconnaiſſance pour ces bienfaiteurs de l'humanité, lorsqu'arrêté par l'ombre rafraichiſſante d'un antique platane, je me laiſſai aller ſur l'herbe molle qu'il défendait des ardeurs du midi. La tête appuyée ſur ma main, & les yeux fixes ſur un point inapperçu de la ſilencieuſe campagne, je parcourais, replié ſur moi-même, le cercle des événemens de ma vie, & les comparant aux ſaints devoirs de l'homme envers ſon Dieu & ſes ſemblables, je treſſaillis d'effroi en appercevant la difficulté de les remplir avec exactitude. Bientôt la fatigue de mon eſprit paſſa jusqu'à mon corps. Le beſoin du repos ſe fit ſentir, mes yeux ſe fermérent, & le ſommeil verſa ſur mes ſens ſes pavots reſtaurans. Mais ſemblable à l'océan encore agité, malgré la retraite des vents qui s'en diſputaient l'empire, mon imagination entraînée par l'impulſion qu'elle avait reçue, ſuivit ſous un aſpect nouveau les idées qui l'occupaient pendant la veille.

Aſſis ſur un banc de pierre devant le chaume paiſible d'un vénérable octogénaire, qui, courbé ſous le fardeau des ans, régnait par l'expérience ſur ſa nombreuſe famille, j'offrais à cet heureux patriarche mes timides reflexions ſur la nature morale. Il m'écoûtait avec bonté. Un ſourire ſans amertume était ſa ſeule réponſe à ce qu'il n'approuvait pas. Je m'enhardis, j'oſai lui préſenter l'homme toujours luttant contre les circonſtances, toujours déterminé irréſiſti-

blement par ſa tendance au plus grand bien-être, & cédant à l'exaltation d'une ame auſſi fauſſement, que fortement pénétrée de cette opinion, je m'écriai douloureuſement, O mon Pere! La vertu ſeroit-elle donc incompatible avec notre eſſence? A ce doute ſacrilége, je vis ſes yeux éteints par l'âge ſe ranimer, & briller de l'énergie de la jeuneſſe. La majeſté divine ſe répandit ſur ſes traits, & modérant ſa juſte indignation: infortuné jeune homme! où t'entraînent des reflexions qui devancent l'expérience? Elles te conduiſent au cahos, d'où tu te précipiteras dans l'abyme. Ouvres les yeux de la raiſon, apperçois le danger qui t'environne, frémis, & ſuis moi, mais accompagné de la ſeule ignorance. Tes vaines connaiſſances ſeraient un nuage, qui, malgré mon ſecours, t'intercepteraient l'auguſte vérité: leve toi, & ſuis ton ami.

A peine ces derniers mots étaient prononcés, qu'attiré par mon guide dans la vaſte région de l'air, j'en franchis l'etendue avec une vivacité qui ne donna pas à mon eſprit le tems de s'étonner. Je me trouvai à l'entrée d'un immenſe vallon, formé par deux chaînes de montagnes, qui, couronnées par l'horiſon, ſemblaient être les bornes du monde. Un fleuve large & rapide le parcourait en decrivant des angles qu'avaient néceſſité la conſtruction de quatre ponts pour continuer la ligne droite d'un chemin âpre & pierreux, qui conduiſait à un temple très-élevé, & qui ſe faiſait appercevoir de

tous les points de ce petit univers. Quoique ma vue embraſſa l'enſemble de cette contrée, je ne pouvais cependant aſſigner un nom aux objets qui ſe trouvaient au delà du premier pont que par l'habitude de juger des formes illuſoires de la perſpective. Je fixai donc toute mon attention ſur la partie que pouvait détailler mon œil. Elle préſentait l'aſpect le plus frais; la terre en était généralement féconde, & ſes productions exhalaient une eſpèce de parfum qui, ſe mêlant avec l'air doucement échauffé par les rayons d'un ſoleil primtanier, portait dans les corps les principes développans & augmentateurs des êtres. La plaine, colorée d'un verd naiſſant, était arroſee par mille & mille filets d'un criſtal liquide, qui tantôt s'étendaient ſur le gazon altéré, tantôt fuyaient le jour dans les bosquets parſemés ſur ſa ſurface.

Je parcourais ce tableau, j'en ſuivais juſqu'aux moindres détails; mais trop reculé dans le cercle de mes ſenſations paſſées, il était ſans action pour moi, je n'en jouiſſais point; il ſuspendait même mes facultés intellectuelles. Mon guide s'en apperçut, & me retira de l'état d'inertie dans lequel je tombais. Ce que tu contemple avec une froide & ſtérile attention, me dit-il, eſt le premier laboratoire de la nature; un paſſage où nul individu ne s'arrête; le chemin qui s'étend juſqu'au pont eſt ſeul fréquenté, regarde, obſerve, & réfléchis.

Les voyageurs étaient de jeunes enfans de l'un & l'autre ſexe, que ſuivaient avec une eſpèce d'indolence des inſtituteurs, dont la phyſionomie cependant portait le caractère du plus tendre intérêt. Ces enfans paraiſſaient peu attentifs à éviter les petits embarras qui s'oppoſaient à leur marche ; leurs regards annonçaient que tout était nouveau & inconnu pour eux. Le bourdonnement d'un ſcarabé fixait leur attention entière ; ils s'échappaient & couraient après le papillon qui les croiſait. Les inſtituteurs ſouriaient, &, négligeant de ſonder l'empire de l'habitude, ſe prêtaient à des écarts qui leur ſemblaient être de l'eſſence de cet âge, & dont le réſultat d'ailleurs n'était conſidéré par eux que comme un léger rétard dans la marche preſcrite. En effet ils étaient peu importans pour cette premiere journée de la vie. Portaient-ils la main ſur un arbuſte, les épines auſſi tardives que la roſe n'enſanglantaient point leurs doigts délicats. Tombaient-ils en pourſuivant l'inſecte aux aîles bigarées, le gazon élaſtique recevait mollement le poids léger de leur corps . . . Je vis ainſi cette génération naiſſante croître & atteindre gaîment le premier pont où chaque individu entrait dans un hoſpice, & ſe dérobait à ma vue.

O la plus douce, la plus heureuſe des époques de notre exiſtence ! m'écriai-je en ſoupirant. Pourquoi votre terme n'eſt-il pas auſſi celui de la vie humaine ? Tout fait objet pour l'enfance, & le plaiſir diſparu, & oublié avec ſa cauſe ne laiſſe ni

regret ni repentir. Cette exclamation soulageait mon cœur, preſſe du poids des ſouvenirs, & je commençai à m'envelopper du nuage des fauſſes idées qui naiſſaient de mon erreur, lorſque j'apperçus les yeux de mon reſpectable compagnon fixés ſur moi, avec un attendriſſement mêlé de pitié. Je ne pus me défendre d'une légère humiliation, & j'attendis avec une eſpèce d'inquiétude l'auguſte vérité, que je voyais prête à s'échapper de ſes lèvres. . . Jeune homme, me dit-il, en me ſerrant affectueuſement la main, le ſentiment des ennuis dont tes inconſéquences furent les artiſans, te fait regretter une époque dont la terrible influence échappe à tes yeux. Les roſes de l'enfance ne diffèrent de la jeuneſſe qu'en ce que la bleſſure de leurs épines eſt imperceptible, & que le poiſon qu'elles y laiſſent ne développe que longtems après ſa malignité. Ce poiſon produit la fatale ſécurité avec laquelle nous cédons dans l'age des paſſions à l'attrait trompeur dont ſe revêtent les objets. En vain la raiſon nous éclaire au ſecond période de la vie ſur les ſuites d'un dangereux abandon aux plaiſirs de toute eſpèce, la raiſon n'a point la force active; l'habitude des privations contractée pendant la flexible enfance, la ſeule habitude des privations a le pouvoir de commander à notre volonté, de la diriger, & de nous faire réſiſter à l'attrait des illuſions, qui nous préſentent la jouiſſance ſous toutes les formes poſſibles. Mais ſuivons un des infortunés à qui tu as vu parcourir le premier intervalle de

la vie. Examinons les événemens qui doivent completter son existence. Il dit, & par le seul acte de sa volonté, nous nous trouvâmes placés sur un terre qui dominait l'étendue déterminée entre le premier & le second pont.

Un jour plus éclatant colorait la campagne, la terre échauffée exhalait la fécondité; les prairies émaillées de fleurs, & entourées de l'odorante aube-épine, étaient habitées par des troupeaux qui tout entiers à la douce mélancolie des désirs naissans, oubliaient l'herbe nouvelle qu'ils foulaient avec indifférence. Les hôtes de l'air abandonnant la branche tremblante de l'arbuste qui les vit naître, viennent plonger leurs petit corps, consumé d'une ardeur inconnue dans le cristal des ruisseaux, & les ruisseaux eux-mêmes précipitent tumultueusement leurs flots argentins à travers les cailloux de marbre blanc qui leur servent de lit, & à qui ils ont fait perdre leur froid. J'entendais les sons touchans de la musette se confondre avec les soupirs des bergers. Le papillon insensible aux parfums des filles du printems suivait d'un vol plus assuré sa timide amie. *Zéphir*, le tendre *Zéphir* expirait sur le sein de la rose, tremblante sur sa tige. Tout enfin, tout, jusqu'aux arbres des forêts qui élançaient leur tête altiére vers l'astre de feu qui les vivifie, tout semblait en ce beau lieu ne respirer que la voluptueuse réproduction. Un doux tressaillement parcourut mes fibres; mon cœur s'émut, mon sang s'en-

flamma, & la tendre *Fatmé* s'offrit à mon imagination . . . Mais j'apperçus les jeunes voyageurs ſe remettre en marche, & par l'avis de mon guide, je fixais toute mon attention ſur un ſeul. C'était une petite fille douée de l'enſemble qui conſtitue à nos yeux la perfection phyſique. Quant aux qualités morales, ſes yeux annonçaient l'eſprit & la ſenſibilité. Je l'entendit nommer *Adine*.

Je la ſuivais des yeux, lorsqu'au premier obſtacle, je les fixai ſur ſa compagne, & je fus ſurpris de ne pas reconnaître la bonne qui avait ſoutenu ſes premiers pas. Ce n'était plus cette femme ſur le déclin des ans, que j'avais vu condeſcendre avec une bonté mêlée de faibleſſe à toutes les fantaiſies, à tous les petits écarts de ſon éleve. C'était une jeune femme aux regards pénétrans, au viſage ſérieux. Sa démarche était lente, & meſurée . . . Cette métamorphoſe m'étonna, je regardai mon guide, & il me répondit. Le tems de la gouvernante eſt paſſé, celui de la raiſon eſt venu; mais il manque une compagne aux deux voyageuſes, l'habitude des privations; & la raiſon eſt effrayée de ſon abſence. Pendant qu'il ſatisfaiſait ma curioſité, *Adine* apperçut un inſecte ailé qui s'enfonçait dans le calice d'une fleur. Frappée de la vivacité des couleurs de ſon petit corps, qu'azuraient les rayons du ſoleil, elle s'approche, & étend la main; la raiſon l'arrête, lui dit que ce faible animal porte une arme cruelle; mais accoutumée à céder à tous

ſes déſirs, elle repouſſe la vérité, ſaiſit l'objet de ſa fantaiſie, & bientôt lui rend la liberté en pouſſant un cri aigu, précurſeur des perles liquides, qui roulerent à l'inſtant ſur ſes joues de roſes.

A peine ces larmes étaient taries, à peine la douce ſécurité reparaiſſait dans les beaux yeux d'*Adine*, que les fixant ſur le tapis de verdure oppoſé au fleuve, elle voulut abandonner le chemin qu'elle ſuivait, & dont l'aprété bleſſait ſes pieds délicats, pour ſe frayer une route ſur l'herbe molle de la prairie. En vain la raiſon lui repréſente que ce gazon qui flatte ſa délicateſſe, recéle dans ſon duvet des reptiles dangereux.

L'imprudente n'apperçoit q'une ſurface de fleurs, ne ſonge qu'à la ſenſuelle élaſticité qui lui eſt offerte, & ſans plus de réflexion elle s'élance, & folâtre en riant des craintes de ſa trop prévoyante compagne: mais le ſiflement aigu d'une vipere que ſon pied a foulé, la fait paſſer de la gaieté à l'effroi. Elle fuit, s'égare dans la prairie, tombe ſur les bords gliſſans d'un ruiſſeau, ſe releve, fuit encore l'ennemi dont elle ſe croit pourſuivie, s'engage dans un bois, en parcourt les routes ſombres & inconnues avec un redoublement de terreur, & tombe enfin épuiſée de fatigues au pied d'un hêtre, où la raiſon vient la rejoindre.

Eh quoi! c'eſt vous, lui dit *Adine*,

ah! j'ai dédaigné vos conseils; j'ai cédé sans résistance à l'attrait du plaisir; vous m'en voyés punie; excusés ma jeunesse: elle seule est coupable, mon cœur est bon. La raison la rassura d'un coup d'œil plein d'aménité; elle l'aida à se relever, la soutint, l'encouragea, & versa dans son ame le baume consolateur de l'espoir. Il était question de reprendre la route, que l'imprudente voyageuse avait abandonnée, & il fallait traverser des prairies, des guérets, & des vergers. La raison s'inquiétait, ses craintes se renouvellaient à l'aspect de chaque objet nouveau, & elles se réalisérent lorsqu'au débouché d'un petit bois, *Adine* apperçut une troupe de jeunes gens de l'un & l'autre sexe qui entouraient un autel sur lequel planait un bel enfant ailé. Les Zéphirs tempéraient l'air que sa présence embrâsait. Ses yeux perçans excitaient le tumulte des voluptés dans le cœur de celui qui les rencontrait, & chacune des étincelles détachées d'un flambeau qu'il agitait, faisait pousser un long soupir à chacun des individus, qui, parvenus en ces lieux, semblaient abîmés dans l'extase du bonheur... *Adine*, l'infortunée *Adine* s'arrêta, contempla avec un tréfaillement nouveau pour elle, cette fausse image de la félicité. Son cœur s'émut; elle portait alternativement des yeux tantôt avides, tantôt timides sur ce fatal tableau, & sur son inquiéte compagne. O mon heureuse amie, lui dit-elle, vous, qui toujours maitresse de vous même, savés apprécier les choses selon leur valeur effective, retenés

la pauvre *Adine*. Sans doute l'image du faux bonheur eſt ſous ſes yeux, il l'appelle, ſon imagination céde à l'attrait qui flatte ſes ſens; oui ſes ſens l'entraînent. Ah! c'en eſt fait, adieu, adieu je vole au plaiſir... En vain la Raiſon veut l'arrêter, en vain elle la ſuit en lui nommant le Dieu auquel elle va ſacrifier, *Adine* eſt déja au milieu du cercle des jeunes gens, déja la crainte a reſſerré le cœur des bergers. Déja elle a treſſailli, tremblé, rougi, pali. Déja on a formé le cruel projet de l'initier aux miſtéres du Dieu dont on célébre la féte... La Raiſon eut été hors de ſa ſphére dans un lieu où tout était ſoumis au pouvoir de l'Amour. Elle s'eloigna à pas précipités; mais elle s'arrêta ſous un mirthe ſolitaire, d'où appercevant la troupe enyvrée de faux plaiſirs, elle ſuivait des yeux ſon infortunée pupile dans l'eſpoir de ſaiſir un moment propice, & de l'arracher aux mains cruelles de l'erreur. Quelles ſcénes pour la raiſon! Elle lui vit parcourir ſucceſſivement tous les périodes d'une paſſion naiſſante, tantôt fuyant la terre ſur l'aîle du délire, elle ſe croyait fixée pour jamais dans le ſéjour de la félicité, tantôt tremblante aux ſiflemens redoublés des ſerpens de la jalouſie, elle couvrait de larmes la chaîne de fleurs qu'elle avait ſerrée avec enthouſiasme. Enfin elle la vit accablée d'inquiétudes, raſſembler ſes forces, & fuir ces fatals boſquets, ennemis cruels de ſon innocence. La Raiſon ſe hâta de la rejoindre; mais frappée de ſon éclat, *Adine* détourna les

yeux, & dans l'excès de sa confusion s'enfuit avec rapidité.

La Raison sentit que son aspect avait dû blesser la coupable. Elle se couvrit d'un voile léger, marcha sur ses traces, l'atteignit, ramena son esprit aux idees vraies, lui parla d'elle même, se fit regretter, & jetta son voile. *Adine*, l'intéressante *Adine*, pousse un cri, s'élance dans ses bras, cache son visage dans son sein, & lui dit d'une voix douce, qu'altéraient les sanglots: Eh! pourquoi, pourquoi donc, le décevant attrait des faux biens qui m'entourent regne-t-il si impérieusement sur une innocente créature? Donnés-moi un voile qui me les dérobe, où la force d'y résister?... La Raison hésita, soupira, & lui révéla enfin la cause fatale des écarts, qui, jusques-là, avaient marqué tous les instans de sa jeunesse. Semblable à l'astre brillant qui dispense la lumiere, mes fonctions, *Adine* sont d'éclairer ton esprit, & tu vois avec quelle exactitude je les remplis; mais la faculté qui lui donne la force d'agir, & de résister a été le partage d'une autre, de l'habitude des privations. Malheureux! Oh bien malheureux, celui qui s'engage sans cette compagne dans la seconde journée du voyage terrestre; & cependant combien peu la possédent! Dailleurs ne te fais point un reproche de son absence. Tu n'as point eu le pouvoir de te l'associer; ce saint devoir avait été confié par l'éternel à l'institutrice de ton enfance; elle seule est coupable des fautes commises dans

ton premier age ... Et moi, moi seule, je porte la peine de sa négligence, s'écria douloureusement la touchante *Adine*, en se rejettant dans les bras de son amie ! La *Raison* essuya ses larmes, & l'engagea à réparer autant qu'il serait en elle les torts de sa trop indulgente Bonne. *Adine* promit de bonne foi, & les voyageuses continuerent leur route.

Elles cherchaient à rejoindre le chemin frayé qui conduisait au second pont, & la *Raison* voyait avec plaisir qu'*Adine*, fidelle à ses promesses, était, sinon indifférente aux faux objets qui frappaient ses yeux, du moins très-attentive à la consulter sur leur nature, & profitant de cette timidité, produite par le souvenir des maux passés, elle l'éclairait sur les dangers qui l'environnaient, & lui faisait suivre sans effort la ligne qui aboutissait à la route tracée à l'homme par l'Eternel, & prescrite par la vertu. Mais les voyageuses eurent mille obstacles à surmonter, & ne parvinrent au second pont qu'à travers les ronces déchirantes, & une infinité de précipices.

Pendant que je suivais en silence les divers événemens qui complettaient la vie morale de l'imprudente *Adine*, mon guide avait observé attentivement les impressions que je recevais de chacun d'eux. Il m'échappa un profond soupir, & il me dit : cet accent de douleur, mon ami, achève de

m'éclairer sur la nature des mouvemens de ton ame. Elle a pris un vif intérêt à l'infortunée qui vient d'atteindre sous tes yeux le terme du second âge, & ton esprit, accoutumé à régler ses déterminations sur les apparences, a rejetté toute la faute des erreurs dont elle a été la victime sur l'auteur de son être. Reviens, bon jeune homme, reviens à des idées plus vraies, &, si ta sensibilité a besoin d'excuser ton semblable, malheureux, gardes-toi du moins de commettre un sacrilége en accusant l'Etre par excellence. Semblable à une jeune plante, l'homme dans sa premiere journée est absolument passif, & son ame étant pour ainsi dire toute entiére dans les instituteurs qui le dirigent, ses facultés ne sont point à lui; l'impuissance des réflexions l'exempte du blâme attaché au crime: mais au second âge, doué d'une parcelle du feu divin qui forme le flambeau de la raison, il est comptable de ses actions, quelque soit l'empire des circonstances, & si l'éternel n'en tient pas regiſtre pour le grand jour, il prononça une peine contre l'infracteur, en arrêtant que toute chûte faite dans l'âge des passions, épaissirait le nuage qui se forme successivement sur les yeux du coupable, & le forcerait à l'emploi du courage le plus mâle pour surmonter les difficultés intermédiaires de la seconde à la troisieme station... Mais hâtons-nous de quitter ce site avant qu'*Adine* se soit remise en marche. Il dit, & l'espace s'évanouissant, un tableau nouveau s'offrit à nos regards: c'étaient les couleurs de la nature, mais employées par

l'art, qui seul en avait tracé le plan & conduit l'exécution. Le chemin qu'*Adine* avait à parcourir était occupé par des villes considérables, dont les rues symmétriquement allignées, & l'architecture uniforme des maisons, annonçaient l'asservissement aux volontés d'un maître fastueux. La campagne, surchargée de palais, n'offrait qu'une surface gémissante sous le despotisme du compas & du cordeau. Les eaux vivifiantes de mille ruisseaux enlevées à la terre altérée, ne coulaient en masse dans de larges canaux que pour étonner l'esprit; & le gazon, azile de l'humble violette était soumis au tranchant de la faux, devenue souvent oisive dans la main du cultivateur, expulsé de sa chaumiere par l'homme puissant... Mon cœur saignait; je cherchais de tous côtés le toît rustique de l'innocence. Il existe, me dit mon guide, mais dans les lieux inaccessibles aux regards. L'aspect de la médiocrité est un reproche pour l'homme qui se permet un fol emploi de sa fortune. Les hameaux qui servent de pâture à ces vampires, sont masqués par ces forêts par ces côteaux... Où suis-je? m'écriai-je, dans quel monde? Quels hommes! — Ces hommes sont les mêmes qui forment journellement ta société. Ce monde ne te parait différent de celui que tu habites, que parceque tu le vois avec l'impartialité d'un esprit qui sait y être étranger. En un mot, tu es dans le sanctuaire des vices embellis.

Mais *Adine* parut, & mon guide m'indiqua d'un coup d'œil expreſſif, que la ſcène qui s'ouvrait me préparait des leçons plus frappantes que celles que pourrait me donner ſa ſageſſe. *Adine*, les yeux baiſſés, marchait dans l'attitude d'une perſonne abſorbée par ſes réflexions. Derriere elle, & à quelque diſtance était la Raiſon qui la regardait avec des yeux pleins d'intérêt & de compaſſion. Tout à coup les voyageuſes ſe trouvérent arrêtées par une petite riviere qu'il était impoſſible de franchir, & la raiſon ſaiſiſſant l'enſemble de la campagne devint rêveuſe, inquiéte; elle frémiſſait de la néceſſité de ſéjourner dans une grande ville, ſituée ſur le bord de la fatale riviere qu'elles allaient cotoyer. *Adine* s'en apperçut, elle lui en demanda la cauſe avec cette grace irréſiſtible, qui diſparait avec la naïveté de la jeuneſſe... La cauſe, mon *Adine*, vous la dirai-je? Mes craintes ſe renouvellent à l'aſpect de cette nombreuſe habitation. Le génie inventeur des hommes, développé par la communication, a dû réunir les ſciences, les arts, le luxe; ce luxe auteur de tous les vices. ô mon amie! puis-je eſpérer que leur ſéduction ne trouvera nul accès dans votre eſprit? *Adine* rougit, ſon cœur avait cédé à l'attrait des paſſions, rien ne la raſſurait ſur la réſiſtance de ſon eſprit, elle rougit, & elle propoſa d'éviter ce lieu de danger. Cela ne ſe peut pas. Les écarts qui vous ont éloignée de la route âpre & difficile, mais ſans obſtacles, de la ſphére dans laquelle la nature vous a placée, vous en

gagent dans une terre, où ces obſtacles ſe croiſent en tous ſens, & sont inévitables pour les voyageurs qui ſe trouvent dans le labyrinthe qu'ils ſe forment. Obſtacles qui ne peuvent être ſurmontés que par l'effort du courage. *Adine* ſoupira, gémit; mais bientôt étonnée, ravie des beautés réunies dans les environs de la ville, elle s'écria avec un effort, qui indiquait le beſoin qu'elle avait de communiquer ſes ſenſations, ô ma compagne! Que la nature eſt belle dans cette partie du monde! Par quelle vertu les habitans de ce céleſte ſéjour ont-ils mérité une telle prodigalité de bienfaits de la part de notre commune mere? — Ce n'eſt point la nature qui préſide à cet enſemble; captive & ſoumiſe à l'art, ce n'eſt qu'en gémiſſant qu'elle réunit dans un ſeul point toutes ſes belles productions: auſſi pour punir l'homme, dont la main hardie oſa lui donner des chaînes, elle plaça la ſatiété & le dégoût à côté de chacune d'elles. — Comment? ils ne ſont pas heureux ceux qui ont à leur portée l'enſemble des jouiſſances? — Non, mon *Adine*; leur ſens émouſſés languiſſent au milieu des ſenſations inappréciées, & leur cœur ſeul conſerve l'énergie néceſſaire pour ſupporter les atteintes, douloureuſes du remord. — Vous m'effrayés. — je ne prétends Cependant que vous éclairer. — Mais quel crime peut-il y avoir à jouir des biens que la nature nous offre? — Conſidérée en elle-même, la jouiſſance de ces biens n'eſt point un crime, ſans doute; mais ces biens pour

tent avec eux la peine duë aux moyens employés à se les procurer, lorsque ces moyens sont attentatoires aux droits des autres, ou contraires à la loi de la nature, qui a départi à chaque homme, la somme des jouissances rélatives à ses facultés. — Il faudrait donc pour ne pas encourir l'amertume cachée sous leur douceur apparente étudier, & connaître, non seulement l'étendue de ses facultés, mais les droits de chacun, les rapports qu'on a avec les autres, & l'influence que peut avoir chaque action. — Comment s'il le faut ? Mais quel homme peut espérer ... ? La vue des murs de la ville interrompit cette conversation. *Adine* tréfaillit en appercevant cette formidable enceinte. Les précipices qui l'entouraient, les pont-levis, les chaînes, ces instrumens de mort qui du haut des remparts semblaient menacer le voyageur. Elle gardait un silence de terreur, & sentait redoubler son effroi en s'engageant sous la voûte obscure & tortueuse que divisait alternativement les portes & les herses. Parvenuë dans l'intérieur, son cœur saigna à l'aspect de l'artisan pâle, défait & courbé sous l'effort du travail. Les chars brillans, & rapides qui la croisaient, excitaient son indignation, & rendue à sa demeure elle regarda trister sa compagne, à qui, après quelques instans de silence, elle dit: ah! cessés de craindre pour moi l'influence de ce séjour; tout, tout y déchire ma sensibilité; & la crainte d'y trouver le malheur, & l'insolence, me ferait presque renoncer

au faible plaiſir de parcourir les beautés de l'art que renferme cette habitation.

Cependant après quelques inſtans de repos les voyageuſes allaient ſortir pour viſiter les richeſſes de la ville, lorsqu'elles furent abordées par un jeune homme d'un extérieur aimable, qui leur offrit avec grace ſa main & ſon char. La *Raiſon* héſitait; le refus était prêt à s'échapper de ſes levres, *Adine* ne réſiſta point. Le char était de la derniere élégance, elle allait y briller. *Adine* n'éprouva plus la même indignation, & la rapidité des courſiers, l'effroi du peuple qui n'évitait la mort qu'en ſe précipitant de droite & de gauche, ne réveillaient plus en elle que les ſeuls ſentimens de l'amour-propre.

Les places, les monumens, les palais, les jardins furent bientôt parcourus & admirés. *Adine* faiſait à ſon guide l'honneur de toutes les ſenſations qu'elle éprouvait, & ſon ame reconnaiſſante s'exprimait avec une confiance dont il s'enorgueillit bientôt, & preſſé de montrer ſa nouvelle conquête, il la produiſit dans les cercles où la Raiſon la ſuivit en ſilence. Quelle yvreſſe pour l'innocente *Adine!* Tout ce que la nature a de beautés, tout ce que l'univers a de précieux, ou pour mieux dire l'Univers entier renfermé dans le petit cadre de ces palais, y agiſſait tumultueuſement ſur ſes ſens, & ſur ſon imagination.

Sans connaissance des êtres qui l'entouraient, & donnant à leur langage, à leurs démonstrations toute la crédibilité d'une belle ame, elle se crut bientôt l'objet privilégié, pour lequel ils existaient. En vain la Raison soupirait, en vain elle ranimait le feu de son flambeau; ses soupirs n'étaient plus entendus; le nuage des illusions s'épaississait à chaque instant autour de ce flambeau sacré, & bientôt la triste compagne d'*Adine* n'eut plus qu'à s'éloigner, tandis que l'imprudente abandonnait avec sécurité ses sens à la molesse, son imagination au faux éclat des plaisirs de convention, & son cœur à l'amour. *Adine* brillait de tous les charmes de la jeunesse, & de la beauté, parés par l'infaillible main des Graces. L'art avait embelli les palais où l'encensaient ses amans. Le luxe délicat régnait dans ses riches appartemens, & la magnificence la plus imposante lui attirait l'admiration du peuple, & les hommages des grands. Les fêtes enfin se succédaient avec rapidité, & la malheureuse *Adine* n'avait pas le tems de former un désir; aussi, presqu'étrangers à ses jouissances, les sens s'émoussèrent successivement, & le dégoût imprima son triste caractère sur tout ce qui, peu de tems auparavant, portait l'extase du bonheur dans son jeune cœur. Elle se rappella alors l'amie qui lui avait tracé le tableau dont elle était le sujet principal. Elle la regretta; mais bientôt rougissant de sa conduite envers sa bienfaitrice, elle en reponssa l'idée. Il n'en fut pas de même des sacrifices qu'elle avait fait

pour acheter les faux biens dont elle reconnut le vide. Affaiſſée ſous le poids des humiliations, elle fit d'inutiles efforts pour en effacer l'image, & ſe rejetta, les yeux fermés, dans le tourbillon, où elle eſpérait trouver encore, ſinon des plaiſirs, du moins des diſtractions. Malheureuſement ſon régne était paſſé. Dégoûtés par la poſſeſſion, ſes adorateurs languiſſaient tour-à-tour dans l'attente d'un ſucceſſeur qui leur fournit un prétexte pour rompre avec décence, & ce ſucceſſeur enfin ne ſe préſentait plus.

Adine avait perdu ſon principal attrait, celui de la nouveauté. D'un autre côté celles de ſon ſexe qui l'avaient d'abord accueillie avec quelque bonté, la déchiraient hautement depuis que ſubſtituant les graces factices & méthodiques à celles de la nature, elle leur avait paru ſusceptible du paralelle, & chacun de ſes momens était marqué par un ennui, ou un chagrin. Enfin elle ſe vit abandonnée par ſes adorateurs, par la fortune, & réduite à fuir des lieux, où chaque objet lui retraçait des jouiſſances paſſées, & lui rappellait le prix auquel elle les avait obtenues. Elle s'éloigna, mais avec la lenteur du regret; & parvenue à une certaine diſtance du théatre de ſes erreurs & de ſes fautes, elle voulut les fixer encore une fois, s'arrêta, y jetta un triſte & dernier regard, & la larme amère roula ſur ſon ſein oppreſſé, en voyant ce théatre s'embellir à meſure qu'il ſe perdait dans la perſpective. Elle ſe rappella le chemin qu'elle

avait autrefois abandonné ; il était difficile mais sûr ; elle voulut diriger sa marche vers le côté où elle le supposait. Mais elle est arrachée à ses idées par la rencontre de toutes les passions factices réunies, qui se présentent à elle sans voile & parées de tous leurs charmes fantastiques. Elle les fixe, les prend pour celles qui la guidérent dans la seconde journée, tréssaille, hésite ; le souvenir des voluptés l'emporte ; elle s'élance ; s'arrête encore ; détourne les yeux & apperçoit la Raison. A son aspect elle ressent tous les traits de la poignante humiliation. Sa tête tombe sur sa poitrine ; elle se replie sur elle-même, voudrait se concentrer dans le plus sombre de son cœur ; mais elle en est repoussée par le tableau de ses fautes que le burin de la conscience y grava. Forcée de revenir aux objets extérieurs, & appercevant encore les passions qui l'invitent à les suivre, elle soupire, leur montre d'un air languissant, son amie désolée qui n'ose l'aborder. Chacune d'elle alors se couvre d'un masque qui présente à ses yeux, trop faciles à tromper, les traits de celle qu'elle abandonna. *Adine* surprise les contemple avec inquiétude, promene ses regards actifs sur l'erreur & la vérité, chancelle, soupire, & la tête tournée vers la Raison en larmes, elle tend les bras, & se précipite dans le cercle des passions qui se ferme sur elle, & l'entraîne.

Elles se disputaient le cœur de leur vi-

crime, & voulaient y regner toutes enſemble, lorſque l'approche d'une troupe de jeunes femmes, parées de ce que l'art avait inventé de plus ſûr pour étendre l'empire de la beauté, décida la prééminence en faveur de la jalouſie; mais cette affreuſe paſſion déchirait ſon ame naturellement douce, elle voulut en ſecouer le joug, & lui oppoſa l'orgueil, qui l'anéantit d'un ſeul regard. La prépondérance de celle-ci fut d'auſſi courte durée; elle ne rempliſſait que ſon eſprit. Le jeu s'offrit à lui fournir les moyens de ſatisfaire les beſoins de ſon amour-propre, & cette nouvelle paſſion regna bientôt deſpotiquement, & eut été, ſi non excluſive, du moins dominante, ſi en multipliant ſes beſoins par la facilité à remplir ſes déſirs, elle n'eut donné accès à l'ambition qui bientôt en prit l'empire, & finit par l'exclure en mettant ſous les yeux d'*Adine*, le tableau des êtres mépriſables auxquels ſa compagne l'avait aſſociée. *Adine* frémit de l'état de dégradation dans lequel elle ſe trouvait, & s'abandonna ſans réſerve à ſon nouveau tyran, qui dans une vaſte carriere lui préſentait les buts les plus brillans, & des moyens auſſi nobles qu'impoſans. Mais ces moyens n'avaient pour coopérateurs que les vices de l'ame, revêtus par l'eſprit des couleurs de la vertu, & bientôt toutes les belles qualités naturelles de la malheureuſe *Adine* cédérent la place que l'Eternel leur avait aſſignée dans ſon cœur à l'inſenſibilité, l'égoïsme, la fauſſeté, l'intrigue, la perfidie, & tout moyen devint, philoſophiquement, bon à ſes yeux,

s'il avait la puiſſance d'écarter les obſtacles qui gênaient, ou ſuspendaient ſa courſe, vers la perſpective illuſoire, qui flattait ſon ame gangrennée. *Adine* devait réuſſir, & réuſſit en effet dans tout ce qu'elle entreprit: fortune, grandeur, crédit, fauſſe conſidération, encens, elle obtint tout, & parcourut ainſi le troiſiéme intervalle de l'exiſtence, cherchant le bonheur, ſe croyant ſans ceſſe au moment de le ſaiſir, faiſant celui de peu de monde par amour propre, détruiſant celui de beaucoup par intérêt perſonnel, ne pouvant jamais le ſaiſir pour elle-même, & trouvant toujours le voile ténébreux du vide derriere la toile des illuſions, pour leſquelles elle avait fait les plus grands ſacrifices. Elle arriva ainſi au troiſiéme pont, & quoi qu'elle fut dans un char, dont les yeux ſoutenaient à peine l'éclat, quoique encore entourée d'adorateurs ſtipendiaires, dont l'abaiſſement en impoſait ſur le mérite de l'idole, *Adine* frappée du peu de ſenſation qu'elle fit ſur les habitans de cette nouvelle ſtation s'arrêta, porta un œil inquiet & chagrin ſur les lieux qu'elle allait habiter, & regarda en ſoupirant ceux qu'elle venait de quitter; mais le retour lui était interdit, & elle franchit avec dépit ce pont, fatale ligne de démarcation du quatriéme & dernier âge.

Adine imprudente, *Adine* coupable, & même vicieuſe, l'infortunée *Adine* n'avait cependant point ceſſé de m'intéreſſer. J'appercevais ſon ame par intervalle, elle était

encore belle, quoiqu'entiérement soumise à l'empire des passions. La faiblesse seule avait décidé son sort, & cette impuissance à résister à l'attrait des plaisirs, devenus besoins par l'habitude, cette funeste impuissance n'avait point altéré son essence. Le diamant enfoui dans la fange n'en est pas moins lui, pour ne pas reproduire les brillantes couleurs de la lumiere. *Adine* était à mes yeux non moins à plaindre que coupable, & le premier apperçu des lieux où elle allait terminer son existence terrestre, me pénétra de douleur. Les mœurs ou sévères, ou exécrables des êtres avec lesquels elle allait atteindre le parvis du temple, me firent frémir sur le dernier période de son sort.

La nature épuisée ne fournissait plus à ses productions qu'une séve dénuée de principes. Frappée de la faux du tems, la terre se recouvrait à peine d'une herbe jaunâtre & languissante: l'arbre dépouillé, roidissait inutilement ses rameaux contre l'effort des aquilons, qui les déssechaient, & les brisaient bientôt. Les côteaux déserts ne retentissaient plus du bêlement de l'agneau, & les montagnes, sillonnées par les torrens & blanchies par les frimats, disputaient l'empire de l'air aux rayons impuissans d'un soleil sans énergie... Mon ame se resserrait à l'idée de déstruction, que m'offrait ce tableau, & l'espoir de retrouver la vie me fit détourner les yeux, que je portai avec avidité sur les êtres animés. Mais quelle affligeante dégradation!

Ce n'était plus ces créatures intéressantes par les graces douces, & touchantes de la beauté, ou par la majestueuse fierté du courage; l'amer chagrin mettait seul en mouvement les rides de la vieillesse, & la pusillanimité avait remplacé dans ses yeux cavés la noble expression de la force. Les passions, dépouillées de leur vernis trompeur, ne se mettaient plus en peine de rendre le vice aimable. En un mot, ce n'était qu'après la plus pénible recherche qu'on retrouvait la douce sérenité de la véritable vertu sur le visage de quelques uns de ces vieillards. J'allais me jetter dans les bras de mon guide pour fuir cette scène attristante, lorsque j'y fus retenu par la présence d'*Adine*, que j'apperçus marchant d'un pas lent, les bras croisés, la tête baissée, & les yeux fixés sur la terre. Elle était escortée de toutes les passions qui l'entouraient tumultueusement; elle fit ainsi quelques pas, leva les yeux, & s'arrêta à l'aspect des lieux qu'elle avait à parcourir. Elle les examinait avec effroi, semblait se consulter, tourna la tête, vit la fatale barrière élevée sur son dernier passage, & prenant son parti, elle s'appuya sur la dissimulation qui se trouvait auprès d'elle, & continua sa marche. A quelque distance, elle rencontra un petit vieillard, squelette minaudier, vêtu avec toute l'élégance du siécle qui l'avait vu naître, & elle s'étonnait de son insouciance; elle crut même avoir été mal apperçuë, appella la coquetterie, l'agaça: mais quel fut son étonnement! elle ne reçut

du ridicule vieillard qu'un coup d'œil dédaigneux. Dans le désordre où ce procédé jettait ses idées, elle passa, en s'éloignant de lui, près d'un ruisseau, sur les eaux duquel elle porta ses yeux distraits. Quel surcroit d'étonnement! sa trop fidelle surface lui présente un visage, que décomposaient les ravages du tems. La vanité consultée garde un profond silence, elle repousse d'un regard foudroyant l'image qui l'offense, & forcée cependant de se reconnaître dans cet objet d'épouvante, elle veut se plaindre à l'amour; elle le cherche des yeux, elle l'appelle; la galanterie, qui depuis longtems l'avait remplacé, se présente, & sans plus de ménagemens lui dit, que le dieu qu'elle invoque a été la premiere des passions naturelles qui a déserté son cœur; que le dernier soupir de son innocence a été pour lui le signal de la retraite, comme le premier avait été l'effet de sa naissance, & qu'appellee à lui succéder, c'était elle qui depuis longtems regnait sous son nom; mais que son empire détruit avec les charmes qu'elle regrette, elle se voyait forcée à prendre le congé sur lequel elle aurait dû la prévenir... Elle dit, & déployant ses ailes rapides, elle se dirigea son vol vers le temple Je regardai mon guide. Hélas! me dit-il, elle y va attendre la malheureuse *Adine*. Je soupirai, & revins à l'infortunée sur laquelle je sentis mes larmes prêtes à couler. Elle avait suivi des yeux la passion qui la fuyait. Elle tomba après l'avoir perdu de vue dans de nouvelles réflexions, &

ne revint aux êtres extérieurs que pour lancer un regard foudroyant aux cruelles compagnes de la galanterie. Elles lui obéirent, & dans l'inftant chacune d'elle s'envola vers le temple ; mais *Adine* ne s'en vit pas plutôt abandonnée, qu'effrayée du vide de ſon cœur elle les regretta. Le chagrin ſuccéda aux regrets, & il allait être ſuivi du déſeſpoir, lorsque des voix confuſes s'y firent entendre, & lui offrirent des conſolations. Un rayon d'eſpérance colora ſes joues, elle ſe hâta de ſe replier ſur elle même : Mais Dieu ! quelle affreuſe découverte. C'était le peuple entier des vices dont les paſſions l'avaient entourée à ſon inſçu, & qu'elles lui avaient laiſſé en partant. *Adine* voulut les fuir, mais ils la ſuivirent. Elle eſſaya de les repouſſer ; le défaut d'exercice avait annullé ſes forces. Son courage même ſe laſſa, le tems du combat était paſſé. *Adine* rougit devant elle - même, & continua ſa marche, l'humiliation dans les yeux, & les vices à ſa ſuite. De tems en tems elle s'arrêtait, regardait ce cortège nombreux, frémiſſait & renouvellait des efforts toujours impuiſſans pour le repouſſer, ou le fuir. Enfin elle apperçut un cercle nombreux, elle eſpéra l'éviter, & s'y jetta ; mais elle y fut reçue par la froide indifférence, qui d'un coup d'œil avait calculé ce qu'elle apportait dans la ſociété. Elle eut recours à la prodigalité, & devint alors l'objet des ſoins, mais pour le tems ſeulement que durérent les débris de ſa fortune qu'elle avait conſervés dans

ce dernier intervalle de sa carriere. Bientôt l'insouciance succéda aux soins, & elle s'éloigna d'une société pour laquelle elle n'avait plus aucun mérite. Elle rencontra deux vieillards respectables, mais austeres Elle ne doute point de trouver en eux deux compagnons empressés à l'accueillir, elle les aborde. Ils connaissaient les hommes, ils la reçurent avec une urbanité mêlée de réserve; puis jettant les yeux sur sa suite, ils s'éloignérent avec dédain. *Adine* accablée de confusion rassemble ses forces, fait une nouvelle tentative pour s'arracher aux vices; mais elle éprouve encore la même impuissance, & cédant à la pusillanimité d'une ame qui n'a jamais combattu, elle se détermine à rappeller la fortune, seule protectrice qu'elle put avoir parmi les êtres corrompus de ce dernier âge, & s'abandonna toute entière à l'avarice. Mais celle-ci lui demanda une compagne qui put diriger son esprit pendant qu'elle gouvernerait son cœur, & l'hypocrisie vint partager son empire. Bientôt elles lui demandérent un nouveau collégue, & choisirent la mauvaise foi, qu'*Adine* fut trop faible pour ne pas accepter. Ce fut alors que bravant sa conscience, elle poussa un soupir de soulagement; mais que son erreur fut de peu de durée! Ces trois vices, loin d'assurer son bonheur lui attirerent la crainte des uns, le mépris des autres, & la haine de tous. Les ames honnêtes fuyaient à l'aspect de l'hyppocrisie. L'avarice la rendait odieuse à ses liaisons, & la mauvaise foi

la faisait redouter de tout ce qui l'entourait. Le désespoir alors s'empara de son ame. Elle emprunta son énergie pour secouer le joug des tyrans auxquels elle s'était abandonnée, ne conserva auprès d'elle que la haine, qu'elle chargea du soin de colorer l'humanité à ses yeux, & précipitant sa marche vers le terme désiré de l'existence, elle se trouva tout à coup à l'entrée du temple. Quel fut son effroi en s'y voyant entourée à l'instant des passions & des vices, compagnons de son voyage ! Elle tressaille, hésite, frémit, voudrait revenir sur ses pas. Une voix terrible sort du fond du sanctuaire & lui dit. "Arrête, l'œil „ éternel est fixé sur le tableau de ta „ vie. L'heure des travaux n'est plus. Le „ tems a frappé l'airain, il annonce „ celle du jugement de l'emploi que tu en „ fis. Leve ce front humilié, portes les „ yeux sur le frontispice du temple de la ju„ stice, & lis ton arrêt que va tracer le „ feu sacré. „Elle se tut, & aux éclats redoublés de la foudre, l'auguste Vérité éteignit son flambeau, & disparut pour moi sur l'aîle des songes.

FIN.

LA METAMORPHOSE DE PHILOSEL.

CONTE.

Fait à l'occaſion du goût de Mde. la C. de P. pour filer de la ſoie.

Il y avait autrefois un Prince ſi beau, ſi beau que toutes les Fées en devinrent épriſes. On l'appellait *Philoſel.* Il était joli comme l'amour, leſte comme *Zéphir*, ſpirituel comme *Apollon*, brave comme *Mars*, & tendre comme *Céladon.* C'était à qui captiverait cet être charmant. Les Fées le comblaient de faveurs & d'avances. Une ſeule d'entr'elles, c'était la plus aimable de toutes, ſemblait le voir avec indifférenee, ou du moins ſe borner à rendre ſimplement juſtice à ſes charmes. On la nommait *Souveraine.* Elle ne ré-

pandait pas à chaque geſte l'or & les perles comme la Fée *Mencio*; mais chaque attitude, chaque parole, chaque penſée était en elle une grace; & cet attribut ſingulier lui aſſurait le double empire du goût & des cœurs. *Philoſel* brûlait en ſecret pour elle, tandis que toutes les autres Fées, jeunes, vieilles, brunes, blondes, grandes, petites, douces, ou revêches ſe disputaient ſa poſſeſſion. La diſcorde aux crins de couleuvre, ſeconda ſi bien la malice de l'amour, qu'une guerre générale s'éleva dans l'empire de féerie, & qu'il n'en ſerait pas reſté un ſeul individu, ſi le Deſtin ne ſe fut mêlé de pacifier les choſes. Il fit entendre ſa voix au ſage *Tourillon*. «Jamais, „lui dit-il, la fatale beauté d'*Hélene*, ne „cauſa autant de troubles, n'occaſionna „autant de déſaſtres, que va bientôt en „produire le viſage radieux du beau *Phi-„loſel*. Il faut ſe résoudre à détruire cette „jolie forme, ou s'attendre à voir disparai-„tre pour jamais l'eſpèce ſi commode & ſi „agréable des Fées. Vas donc, mon cher „*Tourillon*, va déclarer au jeune Prince „que la métamorphoſe la plus ſinguliere, „la plus ſubite, & la plus ignorée s'o-„pérera dans ſa perſonne, que c'eſt le ſeul „moyen d'obvier aux malheurs dont ſa fa-„tale beauté menace l'univers. Mais que „comme il n'eſt point coupable des rava-„ges qu'elle opére, je lui laiſſe le choix „de la forme qu'il voudra revêtir jusqu'à „la fin de ſa durée terreſtre.»

Tourillon part, il arrive chés *Philoſel*

ne le trouve point, vôle chés *Souveraine*, voit la charmante Fée, entourée d'une cour brillante. Ses jolies mains, ſemblables à de l'albâtre, façonné par le plus habile ſculpteur, s'occupaient à filer une ſoie douce & fine, que les graces de ſes doigts mignons rendaient le filet de tous les cœurs. La gaiété de ſon esprit, le charme de ſes paroles achevaient d'enchanter tout ce qui l'entourait. (car alors ſon ouvrage l'occupait peu, & n'etait pour elle qu'une maniere de maintien.) *Philoſel*, placé vis-à-vis de la Fée, les yeux attachés ſur ſes belles mains, n'en pouvait détourner ſes regards, & enviait intérieurement le ſort de cette ſoie ſi doucement preſſée dans ſes doigts délicats. L'arrivée de *Tourillon* fit ceſſer cette extaſe. Après quelques politeſſes faites à *Souveraine*; „Prince, dit-il, j'ai des choſes importantes à vous communiquer. Alors le ſage ſe retire, *Philoſel* le ſuit. La ſurpriſe de ce dernier fut extrême en apprenant l'arrêt du deſtin. L'amour-propre tient toujours à ſa forme personnelle, ſurtout quand elle eſt auſſi avantageuſe; mais l'amour vrai ne tient qu'à ce qu'il aime; auſſi paſſa-t-il bientôt de ce premier étonnement aux transports de joie les plus vifs. „Ah! s'écria-t-il, quelle faveur! Quoi „le deſtin me laiſſe le choix de ma métamorphose! Eh! que m'importe cette „figure ſous laquelle je ne puis intéreſſer „ce que j'adore! Hâtés-vous, ſage En„chanteur, de l'anéantir pour jamais. „Faites paſſer toute ma ſubſtance dans cette

„ſoie, que file *Souveraine*. Toujours re-
„gardé par ſes yeux charmans, toujours
„palpé par ſes adroites mains, mon être
„ainſi diviſé ſe réunira, ſe conſolidera
„dans ſes doigts raviſſans que j'idolâtre. Il
„ſe changera en un tiſſu qui lui ſervira de
„parure, & malgré ſa ſévérité j'envelopperai
„tous ſes appas. Quand elle quittera l'heu-
„reuſe quenouille ſur laquelle je me poſe-
„rai avec plus de plaiſir que ſur le pre-
„mier trône du monde, mon ame, volti-
„geant près d'elle, animera tout ce qui
„l'entoure; quelques fois je ſerai le petit
„chien qu'elle aime, & ſous cette forme
„au moins mon amour s'exprimera. Hâ-
„tés-vous, je le répéte, hâtés-vous, ſage
„Enchanteur.„

Comme il achevait ces mots, un globe de feu parut s'ouvrir, & se changea en une vaſte corbeille; elle était de filigranne d'or, rehauſſée de pierreries, & toute doublée de sachets couleur de roſe; il en ſortit un enfant (dirai-je beau comme le jour) Non! Mais beau comme l'amour; car c'était lui-même. «Tendre & fidelle amant, » dit-il, tes déſirs les plus doux vont être » satisfaits. Le cœur de la Fée éprouvera » la même ardeur qui va te conſumer pour » elle. Couches-toi dans cette corbeille, » ajouta-t-il, ta métamorphoſe s'y opérera, » je vais moi-même m'y cacher, & delà » mes traits aſſureront ta victoire. Le Prince, » joyeux d'une telle promeſſe, obéït. A » peine eſt-il poſé, O merveille! ſes traits diſparoiſſent, ſa forme ſe diſſout, & ne

présente plus aux regards étonnés qu'une immense quantité de soie aussi belle dans son espèce que *Philosel* l'était dans la sienne. *Tourillon*, tout sage qu'il était, ne put s'empêcher de verser quelques larmes en voyant disparaître ainsi le plus beau des mortels. Cependant pour remplir les vœux de son ami, il appelle quatre Génies qui emportent la précieuse corbeille, & vont de sa part la présenter à *Souveraine*. Flattée de ce brillant cadeau, elle regarde, touche, examine, l'amour saisit ce moment, & décoche un trait acéré qui atteint jusqu'au cœur de la Fée. L'effet en est subite, ses mains alors posées sur la soie merveilleuse ne peuvent plus s'en détacher. Elle demande vivement son rouet; pose elle même sur sa quenouille les beau cheveux de son amant quelle prend pour le premier écheveau de cette précieuse soie. Un attrait inconnu, irrésistible, l'attache à cet ouvrage. Ses yeux se fixent sur la quenouille, ses beaux doigts ne peuvent se lasser de toucher, de palper, de joindre ces brins épars. On dirait, qu'instruite de ce qu'ils sont en effet, elle veut par leur réunion rendre à son amant une forme plus entière, & accélérer le moment où devenu un tissu élégant, il embrassera ses charmes en les dérobant à tous les regards.

Cependant les Fées éperdues, consternées de la disparition du beau Prince, le vont cherchant par terre & par mer. Elles ne sont point étonnées de la tranquilité de Souveraine, elles l'attribuent à son indiffé-

rence si bien connue. *Tourillon* pour les empêcher de pénétrer enfin un mistère que leur lumières leur ferait découvrir tôt ou tard, leur donne de faux avis, leur dit que le destin a enlevé le beau *Philosel* pour le placer dans les planetes supérieures. Aussitôt, toutes y volent, parcourent la voute étoilée, cherchent le Prince dans l'immensité des mondes, & c'est depuis ce tems qu'elles ont cessé d'opérer ces prodiges sur la terre. *Souveraine* y habite seule, y charme tout, & n'est charmée que de son cher *Philosel*.

FICTION POÉTIQUE

de Mde. la C. de P. à l'auteur, sur ce qu'une bougie tombée toute allumée sur l'œil de celle-ci l'avait un peu brulée.

Non, charmante *Sylphide*, ce n'est point la mal-adresse d'un esclave qui a occasionné l'accident de votre œil. Un être plus puissant avait fasciné nos yeux. Voici le fait tel qu'il ma été rapporté par l'amour. Ce grand maître de tout ce qui respire,

spire, ennuyé de voir son nom, & son culte profanés. Quoi! dit-il, ne regner que sur les sens! Éteignons mon flambeau. Il est une *Sylphide* charmante dont le sentiment exquis peut me rendre la pureté & la puissance qu'en vain le libertinage me dispute. Il dit, & vole dans une chaumiere où la *Sylphide* s'était transportée pour faire le bonheur d'une vieille amie. On apporte des bougies, il prend la place de l'esclave, approche son flambeau des yeux de la *Sylphide* pour le rallumer au feu qui y brillait. Déja l'opération était faite; mais la *Sylphide* travaillait. Sa main s'offre aux regards du petit Dieu; il oublie le flambeau, & dans son admiration le laisse tomber sur ce bel œil qui venait de lui rendre la clarté. Aux cris de la *Sylphide*, il s'agite, & se jettant à ses pieds, pardonnés, lui dit-il, c'est mal reconnaître vos bienfaits. Vous êtes vangée. Ce bel œil guérira; mais la blessure que vous m'avés faite sera éternelle comme mon essence.

LA GOUTTE D'EAU

CONTE INDIEN.

Le sage *Pilpai* s'était embarqué sur la mer des Indes. Le ciel l'avait doué d'un

génie vaste & juste. Il avait l'intelligence de tous les secrets de la nature. Il entendait également & l'harmonie des sphères célestes, & le langage du moindre insecte. Frappé du spectacle majestueux que lui présentait l'immense étendue des eaux, il songeait avec une sorte d'effroi à la quantité de particules qui composent le liquide élément, & au nombre infini de merveilles qui échappent à la faiblesse de nos organes dans les deux extrêmes de la création. Tout-à-coup un énorme poisson se jouant à quelque distance du vaisseau fit jaillir une colonne d'eau, qui d'abord retombe en nappe, puis en gerbe, puis en pluie. Les gouttes s'espacèrent ; une d'elles vint tomber sur le tillac à côté du sage. "Que je suis heureuse, dit-elle, d'avoir enfin une existence particulière ! » Séparée du grand Tout, je ne suis plus obligée d'obéir aux loix générales de ses » mouvemens. L'être, l'indépendance, & » la liberté, voilà les biens que j'acquiers » par cette désunion. Voilà ce qui me distingue du vulgaire de mon élément. Mes » timides sœurs, rentrées dans la masse » commune, échappent à tous les regards, » tandis que ce rayon de soleil dont je jouis » seule me colore, & me fait jetter un » éclat éblouissant, que l'œil soutient à » peine. Insolente créature, s'écria le sage, » indigné. Ce qui fonde ton fol orgueil » est ce qui va l'anéantir. L'union faisait » ta force, la dépendance te conduisait » à ta conservation. Si comme tes sœurs » tu te fusses constamment attachée au grand

» Tout, tu exiſterais avec elles jusqu'à la fin » des ſiécles. A préſent qu'es-tu ?» En effet à peine achevait-il ces mots que la matiere ſur laquelle l'humide parcelle était poſée s'impreignant de ſa ſubſtance, & l'ardeur de l'aſtre du jour achevant de la conſumer il ne reſta d'elle aucune trace.

Tel eſt l'esprit humain lorsqu'éprit d'un faux déſir de liberté, il ſe ſouſtrait aux loix de cette raiſon univerſelle qui eſt l'unique lumiére de l'ame, & l'essence même de la Divinité. S'il brille un moment ſéparé de son principe, il ne tarde pas à retomber dans les ténèbres, & à s'anéantir pour jamais dans l'abîme de l'erreur, & du vice.

LE FEU ET LE FOU

FABLE.

Dans la triſte ſaiſon où les feuilles au lieu d'être brillantées par le ſoleil, & careſſées par le *Zéphir*, ſont blanchies par la gelée, & moiſſonnées par le rigoureux *Aquilon*, un Seigneur bienfaiſant ſe promenant dans ſes domaines, rencontra un mal-

heureux tranſi de froid, & accablé de miſére. Touché de compaſſion, *Ubalde* (c'était le nom du Seigneur,) donne à cet infortuné pour premier secours tout l'argent qu'il ſe trouve avoir, & de retour au château, se hâte de lui envoyer une ample proviſion de bois pour le garantir des longues rigueurs de l'hiver.

Le malheureux uſa d'abord ſagement de ce bienfait, & ſe contenta d'éprouver la douce ſenſation que la chaleur répandait dans ſes membres engourdis. Mais ce beſoin ſatisfait, il commença à conſidérer la flamme, & à ſe réjouir de ſon éclat. Pour augmenter le plaiſir que lui cauſait ce brillant ſpectacle, il se mit à jetter de nouveau dans ſon foyer, tantôt une buche, puis une autre, puis une troiſiéme, puis encore, tant enfin que la flamme atteignant le haut de la cheminée gagna le toit, & embraſa dans l'inſtant la chétive cabane. L'incendie ſe communiquant de proche en proche consuma en peu d'heures le village même, & l'imprudent, cause de ce malheur, fut la premiere victime de ſa folie.

Comprenés ceci, vous qui ſoutenés qu'il faut ſe livrer aux paſſions, parcequ'elles ſont dans la nature. Oui, elles y ſont comme la proviſion de bois de cet inſenſé. Dirigées par la raiſon, elles animent l'ame, l'échauffent, la font agir. Mais l'imprudent qui s'y abandonne sans mesure eſt bientôt

consumé par leur ardeur, & devient contagieux à tout ce qui l'entoure.

ÉPITAPHE DE MON IMAGINATION.

Ci gît mon imaginative.
Dans l'age heureux la gaieté l'enfanta,
Gentil amour la rendit tendre & vive,
Malheur, hélas! d'un revers la tua.

EPITRE AU GRELOT.

De la folie, aimable lot,
Don, plus brillant que la richeſſe,
Et que je nommerais ſageſſe
Si je ne craignais le fagot;
C'eſt toi que je chante, ô grêlot!

Hochet heureux de tous les âges
L'homme eſt à toi dès le maillot;
Mais dans tes nombreux appanages
Jamais tu ne comptas le ſot.

De tes ſons mitigés, le ſage
En tapinois ſe réjouit,
Tandis que l'Inſenſé jouit
Du plaiſir de faire tapage.

Plus envié que dédaigné
Par cette eſpèce attrabilaire
Qui penſe que l'air refrogné
La met audeſſus du vulgaire.

La privation de tes bienfaits,
Seule fait naître la ſatyre.

Charmante idole du Français
Chés lui réſide ton empire.

Tes detracteurs ſont les pédans,
Les avares & les amans
De cette gloire déſtructive,
Qui peuple l'infernale rive,
Et remplit l'univers d'excès.
L'ambitieux dans ſon délire
N'éprouve que de noirs accès;
Le genre humain ſerait en paix
Si les conquérans ſavaient rire.

Contre ce principe évident
C'eſt en vain qu'un cenſeur déclame.
Le mal ne ſe fait en riant.
Si de toi provient l'épigrame
Son tour heureux n'eſt que plaiſant,
Et ne vit jamais qu'au méchant
Que ſa conſcience décéle.

Nomme-t-on la roſe cruelle
Lorsqu'un mal-à-droit la cueillant
Se bleſſe lui-même au tranchant
De l'épine, qu'avec prudence
Nature fit pour ſa défenſe?

Tes ſimples & faciles jeux
Prolongent, dit-on, notre enfance?
Cenſeur, que te faut-il de mieux?
Des abus, le plus dangéreux,
Le plus voiſin de la démence,

Eſt d'attacher trop d'importance
A ces chimères dont les cieux
Ont compoſé notre exiſtence.
Notre devoir eſt d'être heureux
A moins de frais, à moins de vœux,
De l'homme c'eſt toute la ſcience.

Par tes ſons toujours enchanteurs
Tu fais fuir la froide vieilleſſe,
Ou plutôt la couvrant de fleurs
Tu lui rends l'air de la jeuneſſe.

Du tems tu trompes la lenteur,
Par toi chaque heure eſt une fête.
Démocrite fut ton docteur,
Anacréon fut ton prophéte:
Tous deux, pour ſages reconnus,
L'un riant des humains abus
Te fit ſonner dans ſa retraite;
L'autre chantant à la guinguette
Te donna pour pomme à Vénus.
Après eux ma ſimple muſette
T'offre ſes accens ingénus.

Charmant Grelot, ſur ta clochette
Je veux moduler tous mes vers.
Sois toujours la douce amuſette
Source de mes plaiſirs divers.
Heureux qui te garde en cachette
Et ſe paſſe de l'univers.

ENVOI.

De mon Grelot te faire envoi !
On ne pourra jamais le croire,
Si c'était celui de la gloire,
Chacun dirait : il eſt à toi.

VAUDEVILLE.

Sur le château de L... réſidence de Mde. la Comteſſe de P..., dont la ſituation eſt exactement peinte par le premier couplet.

AIR.

des Billets doux, ou des adieux de l'Atteignant.

1

Dans un vallon, près d'un ruiſſeau
Cherchant bien, on trouve un château
Miracle de Féerie,
Non par ſuperbes bâtimens,
Non par frivoles ornemens ;
Mais par la compagnie.

2

Point on n'y voit de char volant,
Point de licorne au pied d'argent,
Point de Négromancie;
Mais choſe bien plus rare encor
Ce ſont les mœurs de l'age d'or
Et bonne compagnie.

3

La ſouveraine de ces lieux
Enchante le cœur & les yeux
Par ſa douce magie.
Son ame eſt un rayon divin
Et ſon eſprit un vrai lutin.
l'aimable compagnie!

4

Quand on la voit on l'aime tant!
Elle aſſervit dès qu'on l'entend,
Et pour toute la vie.
Par elle le volage enfant
Pour jamais devenu conſtant
eſt bonne compagnie.

5

Mais quand elle a le verre en main.
Le plus ſage ſe targue en vain
de la philoſophie.
D'une Syrêne elle a le ton
Ulyſſe eut ôté ſon cotou
Pour telle compagnie.

6

Comme dans le Palais d'Atland,
Où chacun, par enchantement,
Voyait sa douce amie,
Qui la voit, croit voir ses amours,
Aussi voudrait-on nuits & jours
Lui faire compagnie.

7

On ne sait qu'admirer le plus
Des agrémens, ou des vertus
Dont on la voit remplie.
Qui la quitte va gémissant,
On sent qu'on meurt en lui disant
Bon soir la compagnie.

CANTIQUE DE ST. LOUIS.

pour la fête de mon mari ;

AIR :

Lon lan la derirette.

1

Mes amis chantons à l'honneur bis.
D'un Saint qui fut un grand Seigneur
Lon lan la derirette,
Et pourtant gagna Paradis
Lon lan la deriri.

2

En France on eſt tout réjoui bis.
Car ce Monſieur eſt Saint Louis
Lon lan la derirette.
Jadis Roi de ce beau pays
Lon lan la deriri.

3

Quoi que dévot il fut humain, bis.
Quoique guerrier il fut chrétien,
Lon lan la derirette.
Et Roi, fut honnête homme auſſi
Lon lan la deriri.

4

A ſa femme en moins de quinze ans bis.
Il fit dit-on quatorze enfans
Lon lan la derirette
Jugés combien de fois il fit
Lon lan la deriri.

5

De plus il ſonna le tocſin bis
Et fit la guerre au Sarraſin
Lon lan la derirette
Mais comme un rat il y fut pris
Lon lan la deriri.

6

Enfin la peſte le tua bis.
Et tout droit au ciel l'envoya
Lon lan la derirette
Tels ſont ſes faits en raccourci
Lon lan la deriri.

7

A ſon fillot préſentement bis.
Faiſons un petit compliment
Lon lan la derirette.
Tout paraît bon quand le cœur dit
Lon lan la deriri.

8

Il eſt ainſi que ſon Patron bis.
Brave, civil, honnête & bon
Lon lan la derirette.
Et certes le vaut bien au lit
Lon lan la deriri.

9

Au lieu d'occire le payen, bis.
Il vous fait un petit chrétien
Lon lan la derirette
Ce qui vaut mieux ſans contredit,
Lon lan la deriri.

10

S'il n'eſt Créſus, ni Potentat bis.
Il eſt bien mieux que tout cela
Lon lan la derirette
Il eſt heureux, il eſt chéri
Lon lan la deriri.

11

En attendant l'éternité, bis.
Une douce félicité
Lon lan la derirette

Rend, & rendra ſes jours exquis
Lon lan la de riri

— Ainſi ſoit il.

VAUDEVILLE.

ſur la même fête pour une autre année; et ſur le même air que le précédent, *des Billets doux.*

1

Tous les ans Amour, ſans bandeau,
Vient avec un carquois nouveau,
célébrer cette orgie;
Hymen s'écrie en le voyant
Cher Camarade entre céans
Bon ſoir la compagnie.

2

Pour guide cet enfant n'a plus
La Déeſſe au cerveau perclus
Que l'on nomme folie.
Douce amitié, tendre gaieté
Jeux, plaiſirs & fidélité
Forment ſa compagnie.

3

Pour retenir ces Dieux charmans,
Fermons la porte à tous venans,
Et pour toute la vie.
Quelques amis de plus encor
Pour le reſte, j'inſcris en or
Bonſoir la compagnie.

4

Dans cet Univers que voit-on ?
Tout eſt ſot, méchant, ou frippon,
Tout eſt vice, ou manie.
Ma foi Timon avait raiſon
De trouver le Tigre & l'oiſon
Mauvaiſe compagnie.

5

Le monde eſt comme l'océan,
Dit certain ſage d'Orient,
D'un rare & grand génie;
La perle reſte au fond des eaux
La ſurface offre les roſeaux,
Telle eſt la compagnie.

6

Tendreſſe, & médiocrité,
Riante humeur, bonne ſanté,
Sont les biens de la vie.
Ce fut chés le ſeul Philémon
Que Jupin trouva, nous dit-on,
La bonne compagnie.

7

L'opulence aux magiques mains,
Ne fait le bonheur des humains,
Avec elle on s'ennuie.
De tréfors elle comble en vain,
Le cœur vuide, & le coffre plein.
Sont pauvre compagnie.

8

Du grand œuvre qu'on vante tant
Ne cherchons le fecret charmant
Dans l'abſurde alchimie.
Je ne poſſéde qu'un Louis
Mais j'ai tous les biens réunis
Dans cette compagnie.

9

Tu m'es un monde toujours beau
Toujours divers, toujours nouveau,
Toi, l'ame de ma vie!
Dans ton aimable individu,
Je jouis de chaque vertu.
L'heureuſe compagnie!

10

Par une fête de l'amour
Rempliſſons ainſi chaque jour
La ſcène de la vie.
Jusqu'à ce que la faulx du tems
Nous faſſe dire à tous vivans
Bon ſoir la compagnie.

CHANSON

pour la même fête, après dix ans de mariage en offrant un ruban et des fleurs.

AIR

je suis Lindor.

Du tems, hélas ! que la force eſt cruelle !
Liens de fer par ſa faulx ſont briſés,
Lien de fleurs par ſa main ſont fânés,
Liens du cœur ſont caſſés par ſon aîle.

2

Que peut Amour contre un pouvoir ſuprême ?
Amour eſt faible., Amour eſt un enfant ;
Mais de ſon art le charme tout puiſſant
Sait aſſervir le Tems, & les Dieux même.

3

Un doux lien de l'heureux éliſée
Fait le ſéjour de l'éternelle paix.
Là, du vieillard les loix n'ont point accès
Et l'amour ſeul dispenſe la durée.

4

C'eſt ce lien que ſa main bienfaiſante
Ravit au Styx pour mieux joindre nos cœurs.
Le tems ſoumis n'abat plus que des fleurs
Et pour tribut lui-même les préſente.

VERS

de mon mari pour ma fête en m'offrant des bouquets & des livres.

Point ne voudrais pour bien fêter ma Mie
Lui bailler or, ou bijoux pour préſens,
Princes & Rois, plus que moi ſont puiſſans,
Si le voulait, tôt me ferait envie.
Bien m'y connais, le cœur de ma Sophie
Mépriſe tout, hormis le ſentiment,
Celui qu'amour avouerait ſeulement:
Or cettui-là m'eſt plus cher que la vie;
Jamais ne fault. Pour gage m'en ſouviens,
Baiſer bien doux fut donné, puis reprins.
Las! ſi tu veux en ce jour de frairie
Pour mon bouquet, & pour ma courtoiſie
Recommencer un acte tant joli
Suis toujours prêt, & dirai grand merci.

VERS

en réponse à ceux d'un Inconnu pour ma fête de St. Ange.

Est-ce une Muse, est-ce Apollon
Dont ici je reçois le don?
Serait-ce Amour, ce dieu frippon
Toujonrs prodigue de louange?
De l'auteur j'ignore le nom,
Quelqu'il soit, il est mon patron,
Il est tout esprit comme un ange.

LES AQUILONS ET L'ORANGER.

Fable.

De fougueux Aquilons une troupe emportée
Contre un noble Oranger exhalait ses fureurs.
Ils soufflerent en vain, leur rage mutinée
De l'arbre au fruit doré, n'ôta que quelques fleurs.

VERS

Sur la Solitude.

Du tumulte, du bruit des vaines paſſions
Fuyons l'éclat trompeur. A leurs impreſſions
Préférons les douceurs de ce ſéjour paiſible,
Diſait un jour Ariſte à la tendre Délos.
Soit, repart celle-ci, mais las! ce doux repos
N'eſt que le pis aller d'une ame trop ſenſible.

CONTE,

ou anecdote véritable.

Pope avec ſes amis, tous gens doctes en grec,
Entr'eux dans un caffé refeuilletaient Homére;
Quand un paſſage obſcur mit leur favoir à ſec.
En vain imploraient-ils d'Appollon la lumiere,
Le ſens était pour eux ténèbres du cahos.
Un jeune homme farci d'Ithos & de Pathos
Qui ſuivait triſtement le chemin du collége

Paſſe à l'inſtant; Parbleu voyons ce ſavantas
Dit en riant quelqu'un de leur docte cortége,
Peut-être pourra-t-il nous tirer d'embarras?
Ce qui fut dit, fut fait: on l'appelle, il arrive.
On propoſe auſſitôt le cas.
Avec une mine naive
„ Meſſieurs, dit-il alors, je ne ſuis qu'apprentif
„ Et voudrais de ce choix juſtifier l'eſtime.
„ Ce qui met en défaut votre ſavoir ſublime
„ N'eſt qu'un point interrogatif
„ Omis ici, formant du diſcours la ſtructure,
„ Placés-le, & vous verrés le ſens naître ſoudain.
Pope d'un Zédre avait à peu-près la figure
Laid, petit, & boſſu, ſurtout railleur & vain.
Piqué d'être vaincu par un ſi mince Athlette,
D'un air moitié mocqueur, moitié rébarbatif,
Qu'appellés-vous, dit-il, point interrogatif?
Donnés-nous de ce mot définition complette?
„ Monſieur, lui repartit le ruſé compagnon;
„ C'eſt un accent crochu qui fait une queſtion.

BILLET D'INVITATION, à Mr. L... B...

De par le Dieu qu'on appelle Plaiſir
Dieu tout puiſſant, objet de tout délir,

Joyeux, fallot, mais hélas trop volage
Gentil Abbé vous êtes averti
Que mardi
On vous attend ici pour le tenir en cage

VERS

en réponſe à ceux d'un anonyme qui s'était intitulé *le Solitaire.*

Tout vous trahit, aimable Solitaire,
De votre nom, tout nous dit le miſtére;
Votre hermitage eſt ſis en Hélicon;
C'eſt le Palais du brillant Apollon.
Tour à tour chaque muſe eſt votre chambriére,
Vous leur aſſociés les filles de Cythére,
Et ce trio charmant ne vous quitte jamais.
Les graces & l'eſprit par vous vivent en paix,
Au rituel point n'obtiendrés de fête
Avec ce cortége payen.
Mais ſi le goût réclamait un Prophéte
A coup ſur vous ſeriés le ſien.

AUTRES

à un homme fort aimable, mais grand chasseur, qui depuis longtems n'avait donné de ses nouvelles.

EVOCATION A L'OMBRE DU CHASSEUR.

O toi qui ne dis mot, Ombre jadis parlante,
Qui sans doute n'est plus qu'une ombre voltigeante;
Si mes cris douloureux, & mes sombres accords,
Peuvent percer ta tombe, & passer chés les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à ta cendre
Cet esprit écrivain plus amusant que tendre;
Dut ma voix t'effrayer par ses lugûbres tons,
Réponds-moi de l'Erebe, ou j'adresse mes sons.
Dis, quel coup imprévu, quelle foudre soudaine
T'a fait du Phlégéton voir la rive lointaine?
Quel monstre impitoyable a tes jours détraqués?
Souffres que par ma voix tes mânes évoqués
Me fassent de ton sort un récit véritable.
Réponds à tous ces points, ou je te rends au Diable.

RÉPONSE DE L'OMBRE.

Quand Orphée aux Enfers demandait Euridice
Accent plus doux ne toucha Grisaël.
De la sorciere pythonnisse,
Quand évoquait l'ombre de Samuel,
Le ciel n'ouit si gentil rituel.
Ton chant plus doux que ceux de Thrace & d'Israël
Du diable encor eut fléchi l'avarice,
Ou m'eut fait descendre du ciel.

AU MÊME.

Une nouveauté de....
Fait aujourd'hui tout mon paquet.
On sent à son pesant caquet
Que l'Auteur est sexagénaire
Il veut à force de siflet,
Faire enfin garder le tacet,
A son rodomont adversaire;
Moi, je voudrais tout au contraire

Ouvrir la bouche d'un muet.
Tous deux avons forte beſogne à faire ;
Car un ſot rarement ſe tait,
Et rarement parler on fait
Homme d'eſprit qui veut ſe taire.

ÉPITRE

au même,

écrite de la campagne, au mois d'avril

Déja dans la plaine
On reſſent l'haleine
Du léger Zéphir.
Déja la nature
Sourit au plaiſir.
La jeune verdure
A l'éclat du jour
Oppoſe la teinte
Que chérit l'Amour.
Fuyant la contrainte,
Et la vive atteinte
D'un bruyant ſéjour,
Ma Muſe ſimplette
Reprend ſes pipeaux,
Et dans la retraite

Aux joyeux échos
Fait dire ces mots:
Volupté ſûre,
Bien ſans pareil!
O doux réveil
De la nature!
Que l'ame pure,
Dans nos guérêts
Avec yvreſſe
Voit tes attraits!
De la tendreſſe,
Et de la paix,
Les doux bienfait
Sur toute eſpèce
Vont s'épandant,
Et ſont l'aimant
Dont la magie
Enchaîne & lie
Tout l'univers.
L'homme pervers
Dans ſa malice
Ferme ſon cœur
A ces délices,
Et de l'erreur
Des gouts factices
Fait ſon bonheur.
La noire envie
Fille d'orgueil,
Chaque furie
Jusqu'au cercueiel

Tiſſe ſa vie.
Les vains déſirs
Des vrais plaiſirs
Sont antipodes.
A ces Pagodes
Culte ſe rend,
L'œil s'y méprend
Et perd de vue
Félicité,
La Déïté
La plus courue.
La moins connue.

Simple réduit,
Et ſolitaire,
Jadis conſtruit
Par le myſtère
Eſt aujourd'hui
Sa réſidence.
La Bienveillance
Au front ſerein
De la Déeſſe
Eſt la Prêtreſſe.
Les ris badins
Sont ſacriſtains,
Joyeux, fidelles,
De fleurs nouvelles
Offrent les dons.

Tendres chanſons
Tribut du zéle
Jointes aux ſons

De Philoméle,
De ſon autel
Sont le rituel.

Dans ſon empire
Telle eſt la loi
„ Aimer & rire
„ De bonne foi.

Cet évangile,
Peu difficile,
Du vrai bonheur
Serait auteur,
Si pour Apôtre
Il vous avait:
En vain tout autre
Le prêcherait.

La Colonie
Du double mont,
Du vrai génie
Vous a fait don.

Sans nul caprice
Entrés en lice,
Et de paſſif
Venant actif

Pour la Déeſſe
Enchantereſſe,
Qui dans ces lieux
Nous rend heureux,

Donnés-moi roſe

Nouvelle éclose ;
Du doux Printems
Hâtés le tems.
Il étincelle
En vos écrits ;
Qu'il renouvelle
Mes esprits.

Adieu beau Sire,
Pour ce délire
Le Sentiment
Eſt mon excuſe :
S'il vous amuſe
Un ſeul moment,
Et vous rappelle
Un cœur fidelle
Depuis cent ans,
Comme le vôtre
En tous les tems,
N'ai déſir autre.

QUATRAIN.

écrit à la campagne ſur un arbre.

Telle que ce ruiſſeau qui promene ſon onde
Sur de riantes fleurs, loin du bruit, & du monde,

Je veux pour peu d'amis exiſter déformais,
C'eſt loin des faux plaiſirs qu'on s'aſſure les vrais.

VERS

ſur une Épitre en vers adreſſée à un Magiſtrat fort éloquent.

Qu'on ceſſe de vanter la Grece, & l'Auſonie ;
De ces Arts enchanteurs qu'enfanta le génie
B.... peut-s'en orgueillir avec plus de raiſon ;
Un Horace en nos murs couronne un Cicéron.

COUPLET.

de Mr. de B. qui en avait joint trois à quelques uns de l'auteur.

AIR :

Triſte raiſon j'abjure ton empire.

Pardonne Iris ſi ma voix indiſcrette
Oſe s'unir à tes ſons enchanteurs ;

Mais souviens-toi que l'humble violette
Se trouve auprès des plus brillantes fleurs.

VERS
à M. De . . .

Aux sons harmonieux du doux chantre des bois
La Fauvette se tait, & devient toute oreille;
Ainsi pour t'écouter ma Muse se réveille,
Mais le plaisir l'enchaine & lui coupe la voix.

VERS
de M. D. A.

sur la représentation d'une comédie de société, dans laquelle l'Auteur avait joué la Baronne dans Nanine, la soubrette de la Pupile, la jeune Indienne, & fait une quête pour de pauvres brûlés.

J'aime Lisette & sa gaîté,
J'admire aussi Baronne hautaine;

Vos grands airs, & votre fierté;
J'adore ta douceur, ton ingénuité
Touchante & naïve Indienne!
Je vous respecte encor Dame de charité;
Pour le ciel & pour nous votre oeuvre est méritoire;
Vous avés charmé tour-à-tour
Vos brûlés & votre auditoire.
Vous nous ruineriés sans retour,
Si votre aumone dans ce jour
Etait au prix de votre gloire.

EPITAPHE
de l'Auteur, faite par elle-même.

Cy gît qui ne fit mal à rien
Et qui pour son repos aima toujours trop bien.

BOUTS RIMÉS,
envoyés à l'Auteur, & remplis par elle

Sur l'Amour.

Amour dans sa malice est dit-on un vrai chat,
Il soumet à son gré l'honnête homme & le fat.

De ſes flèches heureux qui peut éviter une ?
Car en vain fuirait-on juſques à Pampelune.

La raiſon devant lui ſe couche tout à plat,
Le plus ſage auſſitôt devient échec & mat
Pour ſéduire il employe & la proſe, & la rime
Sous les fleurs du plaiſir, il nous masque le crime

Liſe ainſi raiſonnait, & ſon cœur fut vaincu
Les quatrains de Pibrac en vain elle avait lu
Amour arda le livre, & la charmante Liſe
Fit à cette lueur ſa premiere ſottiſe

AUTRES
ſur la Folie.

Au monde où nous vivons chacun a ſa folie
L'amoureux Eſpagnol gémit ſous un Balcon
Le chaſſeur obſtiné n'aime que ſon faucon
Et l'anglais par raiſon meurt de mélancolie.
L'homme avide ſur mer flotte avec ſon vaiſſeau
L'étiquette pour l'un devient une pendule
L'autre en un char volant veut imiter l'oiſeau
Le moins fuſtigé végéte en ſa cellule
Du gourmand l'exiſtence eſt celle du brochet
l'Italien jaloux ferme porte & volet
Celui-ci d'un Courſier preſſe au champ la croupiere

L'autre d'une Laïs se rend le tourtereau
Le Philosophe enfin passe tout au Bluteau
Mais de ses facultés méconnait la Barriere.

AUTRES

sur l'Amour.

Je suivrais volontiers tes loix, charmant Amour
Si le sentiment pur n'était un vrai Problême,
Si la plus belle ardeur ne finissait un jour,
Et si le coeur trompé ne faisait long carême.

Mais comment distinguer l'amant, du Papillon?
Que n'as-tu pour flambeau, du sage la lanterne
Les traits de la vertu pour unique éguillon
Et la simplicité du pâtre en sa caverne

Alors de tes bienfaits loin de détourner l'oeil
Je te suivrais, hélas! comme le fan, la biche
A sentir tous tes feux je mettrais mon otgueil
Et te dirais, amour, fais de mon coeur ta niche.

EPIGRAMME.

Du globe Montgolfier l'aërienne allure
Fait crier aux badauts, miracle! nous volons!
Pourquoi s'émerveiller? le siécle de l'enflure
Devait enfanter les balons.

MADRIGAL.

sur Mde. la C. de L...

Amour oyant vanter la Divine L...
Se mourait de dépit de porter un Bandeau,
Amour l'oyant chanter, ce fut bien pis encore
Il brûlait, pétillait ainsi que son flambeau.
Venus qui de son fils plaint les moindres disgraces.

Doucettement le bandeau souleva,
Amour voyant la Belle, aussitôt s'écria,
Pourquoi Maman, pourquoi créer trois graces ?
N'était-ce pas assés de celle-là ?

LA VIE INSIPIDE.

Aucune affaire ne m'occupe,
Aucun désir ne me séduit,
Nulle illusion ne me dupe,
Nulle espérance ne me luit,
Ainsi je ne sens de la vie
Rien que le vivre seulement,
Ah ! de ce monde ôtés la piperie
Que reste-t-il ? on langueur, ou tourment.

CLOÉ.

Histoire morale sur la fausseté de la réputation.

Cloé jeune, étourdie, & de graces ornée
Avait mille défauts, & cent mille prôneurs.

Un peu plus tard Cloé devenant fortunée
Vit croître ſes travers & ſes approbateurs.
Mais par un ſort funeſte à la fin ruinée
Cloë ne trouva plus que Calomniateurs.

Depuis longtems l'envie en ſecret acharnée.
Contre elle préparait ſes plus noires horreurs.
Cloé de tant de maux à la fois accablée
Pleura peu ſa fortune, & beaucoup ſes erreurs.
Le perfide abandon de ſes amis trompeurs
Coûta bien des ſoupirs à ſon ame oppreſſée;
Mais enfin par le tems ſa raiſon éclairée
Puiſa mille vertus au creuſet des douleurs.
Cependant l'injuſtice une fois déchaînée
Faſcinait tous les yeux par ſes fauſſes couleurs.
Cloé douce, conſtante, & ſurtout réſignée
Ne pouvait déſarmer la publique fureur;
De ces attrocités un jour déſeſpérée,
Elle fut conſulter le Sage Méſophée;
„ Dequoi vous plaignés-vous, dit-il avec douceur,
„ Jadis vous valiés moins que votre renommée,
„ Aujourd'huï vous ſentés au fond de votre cœur
„ Qu'elle eſt moindre que vous. Ah! goûtés ce bonheur,

„ Et mépriſés enfin cette foule inſenſée
„ Dont vous craignés le blâme, & brigués la faveur.
„ Ici-bas la vertu ſeulement éprouvée
„ Doit atteindre autre part ſa haute deſtinée;
„ Que lui fait du méchant le triomphe impoſteur?
„ Un jour divinifée au ſein de ſon auteur
„ Elle ſera de Gloire, & d'honneur couronnée.

„ Allés, de cet eſpoir que votre ame animée
„ Jouiſſe du repos que donne la candeur.
Cloé le crut, Cloé ſe ſentant conſolée
Au ſort le plus brillant préféra ſon malheur.

LES MAUX ET LE TEMS.

Vivant dans les douceurs d'une modique aiſance
Le tranquille Damis compte quatre-vingt ans.
Du malheureux Cléon la pénible exiſtence,
Vient de ſe terminer au trentiéme printems.
Hélas ! la mort vers nous rapidement s'avance
Plus ſur l'aile des maux, que ſur celle du tems.

MAXIME

La privation de toutes peines
Vaut bien l'uſage des plaiſirs,

Et l'on eſt plus heureux par de ſages déſirs
Que par la poſſeſſion des plus riches domaines.

LA LUNE ET LA FEMME.

Traduction d'une épigramme latine, envoyée à l'Auteur.

La lune eſt de la femme un Simbole fidelle ;
Elle rougit, pâlit, croît, court la nuit comme elle ;
Les cornes qu'elle fait, les erreurs de ſon cours,
Tout convient au beau ſexe, excepté l'inconſtance.
Savés-vous en cela quelle eſt la différence ?
L'une tous les mois change, & l'autre tous les jours.

L'HOMME ET LA MER.

Réponſe de l'auteur à l'Epigramme ci-deſſus.

Semblable au perfide élément
Jouet des vents, & des orages,

Des passions l'homme éternellement
Eprouve les divers ravages.
Tantôt tel que le flot vers l'Olympe porté
Son esprit s'associe à la Divinité.
Tantôt son coeur en lui forme un affreux abîme
Et le jette enchaîné dans la fange du crime.
Tantôt il se croit sage, & va se reposant
Dans un calme trompeur, image du néant.
Pour dernier trait enfin de cette ressemblance,
De Phébé sur la mer imitant la puissance
La femme cause en lui des flux & des reflux
Dont il ne se guérit qu'en devenant perclus.

INSCRIPTION,

pour une très-petite maison.

Oui, passant, ce logis n'a que vingt pieds de face;
Mais retiens bien cet adage nouveau:
Moins dans ce monde on occupe d'espace,
Moins on se sent gêné dans le tombeau.

VERS

sur un cabinet de verdure au bord de la riviere.

Dans les cités, dans les Palais
Le bonheur n'eſt qu'en apparence.
Pour fuir l'ennui, cherchant l'excès
L'homme y détruit ſon exiſtence;
Le dégoût germe du ſuccès
Les plaiſirs n'y ſont que démence.
De ces ombrages toujours frais
Combien plus douce eſt l'influence;
Le coeur y recouvre la paix
L'ame y reſpire l'innocence
L'eſprit, le goût ſont ſatisfaits
La raiſon même y devient jouiſſance.
Non, le bonheur ne ſe trouve jamais
Que dans l'ombre & dans le ſilence.

VERS

ſur de très-grands arbres.

De ces géans des bois, dont les cimes touffuës
En ombrageant le ſol, s'élancent dans les nuës,

L'aſpect parle à mon cœur, & de notre deſtin
Leur exemple m'apprend quelle eſt la double fin.
Oui dans ce court inſtant, qu'on appelle exiſtence,
L'homme doit pour uſer de ce don précieux
Ne tenir ici bas que par la bienfaiſance,
Et déja par l'eſprit habiter dans les cieux.

AUTRES

ſur les ouvrages & la converſation d'un homme de beaucoup de génie.

Quel eſt donc ce mortel que la ſageſſe inſpire ?
Viendrait-il ici-bas du céleſte ſéjour ?
Son génie à la fois, & m'atterre, & m'attire.
Ainſi par ſes rayons, lorsque l'aſtre du jour
Pouſſe vers l'horiſon des torrens de lumiere,
Eblouie, & charmée à l'aspect radieux
De l'éclat qu'il répand ſur ſa vaſte carriere,
Je ne puis le fixer, ni détourner mes yeux.

VISION,

sur le même.

Du siécle de Louis contemplant les merveilles
Et du nôtre abhorrant le ténébreux flambeau,
Avec les Fénélons, les Pascal, les Corneilles,
Je croyais enfermé dans un même tombeau
Cet esprit créateur du sublime, du beau;
Quand tout à coup je vis leurs urnes immortelles
S'amasser, se presser, se former en monceau,
Le front ceint de Lauriers, & déployant les ailes,
Tel qu'on peint le Phoenix, de ce bucher nouveau
Un génie éclatant s'éleva de la flamme.
„ De ces illustres morts, me dit-il, je fus l'ame,
„ Ecoute mes secrets; c'est ici mon berceau
„ Mais je vis tout entier sous les traits de C.

CONTE.

Jeune Prélat courait dans un riche équipage.
(Point ne sais à quel saint il vouait son voyage)

Ses courfiers Andalous, vites comme les vents
Tout à coup effrayés prennent le mors aux dents.
En vain le Phaëton veut modérer leur rage:
Hors du char, le Prélat s'élance leſtement,
Guidé par la fortune, & ſur ſes pieds tombant.
Il voit à deux cens pas les chevaux, la voiture
Dans un foſſé bourbeux s'aller précipitant:
Il y court auſſitôt, d'émoi tout palpitant,
Croit ſon cocher défunt, par avance le pleure
Et cependant arrive. "Hélas! mon pauvre enfant
„ Es-tu mort, ou bleſſé? de ta triſte demeure
„ Réponds, encore es-tu du nombre des vivans?
Oui, Monſeigneur; mais ma foi j'ai vu l'heure
Ou nous laiſſions nos deux ſiéges vacans.

VERS

à un inconnu qui me demandait la permiſſion de lier avec moi un commerce de lettres & de littérature.

Avec un Inconnu jouter ſans défiance
Serait-ce pas manquer aux loix de ſapience?
Du danger d'écouter langage trop flatteur
Eve nous a transmis & l'exemple, & la peur;

Le ſerpent devint Diable, un Sylphe devient homme,
A ce prix ne voudrais pas même de la pomme.
Le ſéducteur eſprit dont m'avint ce billet
Eſt-il Sylphe, Serpent, Lutin, ou bien follet?
L'entendre eſt déjà trop, il inſpire l'eſtime,
Il fait naître l'orgueil, & l'orgueil eſt un crime;
Répondre ſerait pis. A ces jeux de hazard
Par fois avec l'eſprit le cœur peut prendre part,
A cent périls divers je me verrais en butte,
J'aime mieux renoncer à ſi flatteuſe lutte.
L'ennui toujours, dit-on, ſuit la ſécurité,
D'accord; mais le plaiſir vaut-il la ſûreté?

AUTRES

à Mr. . . . jouant le rôle d'Azor.

Par ceſſons enchanteurs que notre oreille admire
Quand tu nous peins d'Azor l'amour & le malheur
Tes talens du Deſtin annullent la rigueur
Et tout ton auditoire a le cœur de Zémire.

ÉPITRE

à Mr. M... Auteur dramatique & moral.

Philosophe sensible, écrivain véhément,
Qui pares la vertu des traits du sentiment;
Dans un monde frivole, & dans ce siécle avide
Où les mœurs sont sans frein, & la raison sans guide;
Quel fruit esperes-tu de tes doctes leçons;
Jamais le Laboureur fonda-t-il des moissons
Sur le sol sabloneux de l'ardente Lybie?

L'égoïsme appuyé de la Morosophie,
S'est fait du genre humain l'unique instituteur:
Le sordide intérêt a flétri chaque cœur
Et son pouvoir s'étend jusqu'au sein de la gloire.
Un monstre tient les clefs du temple de mémoire
Il se nomme cabale, & ses nombreux serpens
Effrayent l'équité par leurs longs siflemens.

Du tendre sentiment les effets électriques
Se voyaient autrefois sur nos scènes tragiques.
Les héros vertueux, & leurs feintes douleurs
Coutaient à nos ayeux de véritables pleurs.
Aujourd'hui l'on proscrit comme infigne faiblesse
Ces larmes d'intérêt, plaisir de la tendresse.
Au théatre on ne veut que noms, & vers brillans
Du jargon, de l'esprit, surtout des traits saillans.

En vain dans tes écrits où l'honneur étincelle,
Des différens devoirs tu traces le modele ;
L'empreinte est effacée, & ton puissant burin
Ne peut resuscite ce qu'elle eut de Divin.
Lorsqu'après les frimats descendans des montagnes
Des torrens furieux inondent les campagnes,
Leur course impétueuse entraîne les troupeaux
Les arbres, les humains, les paisibles hameaux ;
L'oeil humide de pleurs sur ce débris terrible
L'homme de bien accourt, & son ame sensible
Calcule son bonheur par les infortunés
Qu'il dérobe aux tombeaux qui leur sont destinés,
Ainsi des régions de la saine morale
Jettant un fil sauveur dans cet obscur dédale,
Tes écrits ont sans doute arraché plus d'un coeur
Aux attraits décevans de la commune erreur
Poursuis ; goûtes à jamais l'heureuse jouissance
Qu'en dépit des ingrats donne la bienfaisance.
Plaire, tromper, séduire, est le but du flatteur.
L'orgueilleux se nourrit d'une vaine chimére
Le héros veut du monde entraîner le suffrage,
Mais opérer le bien est le vrai but du Sage.

AUTRE

au Chevalier de M... relevant d'une maladie mortelle.

Quand sur la rive du Cocyte
De vous voir on s'éjouissait,

Que pour ombre d'un tel mérite
Le vieux Nocher ſa barque radoubait,
Que la Souveraine infernale
En vous attendant minaudait;
Amour, près de l'urne fatale
Qui contient le ſort des humains,
Tapis était. Il renverſe, il étale,
(En ſe jouant, ſes enfantines mains
Savent ouvrer mieux que celles d'Hercule.)
Il ſaiſit la noire formule
Qui terminait votre deſtin,
Et de l'enfer bravant la clique
Aux trois Parques faiſant la nique,
Joyeux, emporta ſon butin.
A la ſageſſe, à ſa touchante fille
Il remit ſon heureux larcin...
„ Mais, dirés-vous, quelle eſt cette famille?
„ Et jamais l'auguſte Pallas
„ Se livra-t-elle aux doux ébats?
Ce fait point ne ternit ſa gloire
Ecoutés Apollon, il en ſera l'hiſtoire.

Sageſſe & Sentiment ſe trouvèrent un jour
Il était tendre, elle était belle,
A l'eſtime on joignit l'amour.
De leur union immortelle,
Naquit une douce Pucelle,
Semblable à l'enfant de Cypris:
Mêmes regards, même ſouris,
Bandeau pareil, & même armure;
En cette étonnante aventure

Un

Un ſeul point entr'eux différait ;
C'eſt que l'aimable jouvencelle
De plumes & d'ailes point n'avait.
De ſon origine fidelle
La preuve parut par ce trait.
On lui donna pour appannage
Des cœurs la plus ſaine moitié,
Et ſous le nom de l'amitié
Elle reçut un juſte hommage.
Cependant la publique erreur
De Cupidon en fit la ſœur.
Des deux l'étroite reſſemblance
Fit en ceci, comme l'on voit ailleurs,
Bâtir le vrai, d'après la vraiſemblance.
Quoiqu'il en ſoit l'enfant mutin
Chés ces Déeſſes raviſſantes
A porté ſon vol clandeſtin.
Sans ceſſe leurs mains bienfaiſantes
Fileront votre heureux deſtin.
Plus d'Atropos, de maladies,
De médecins, de diableries,
Pallas vos jours conſervera,
L'amitié les embellira.
Et l'amour quel ſera ſon rôle ?
C'eſt un frippon, ſur ma parole
Qu'il faut payer,
Puis renvoyer.

L'ABEILLE.

FABLE.

Cloé touchait presque à son second lustre: Cloé aimait les jardins & les fleurs; mais nourrie dans l'enceinte des villes, elle ne connaissait encore ni les gazons émaillés, ni les bosquets verdoyans, ni l'espèce si nombreuse de ces insectes ailés qui dans la belle saison, peuplent l'air, & rempliſſent l'espace, de la terre à l'empirée.

Un sort nouveau transporte Cloé à la campagne. Le printems venait de l'y devancer. Cloé se croit dans un autre univers. La brillante harmonie du rossignol, le doux ramage des habitans des bois, la jeune teinte de la verdure, les fleurs des vergers, & des guérets, leurs parfums, leurs couleurs, le murmure des ruisseaux, offraient à chacun de ses sens des jouissances aussi douces que nouvelles.

Tous les matins Cloé courait sur le gazon diapré: elle y cueillait l'Orkis pannaché, le tendre oeillet, la reine des prés la perle des champ, l'étoile terrestre, & ce

butin devenait enſuite ſa parure. L'abeille plus diligente encore, puiſait déja ſon miel au ſein des jeunes filles de Flore.

Un jour Cloé voulant faire ſa recolte ordinaire, croit ne ſaiſir que la fleur & n'apperçoit point l'abeille qu'elle preſſe de ſes doigts délicats. L'inſecte armé ſe vange auſſitôt, & perce l'innocente main qui dévaſtait ſon empire.

Cloé jette un cri perçant. Mélite ſa tendre mere, Mélite, la ſage inſtitutrice de ſon enfance, accourt avec effroi... Ma chere, ma Cloé qu'avés vous? Quel mal ſubit vous arrache ce cris de douleur? —— Ah! Maman, un animal... il m'a piqué. Son dard déchire & brûle —— Un animal! ah ciel! je tremble! comment eſt-il fait? l'avés vous vû? —— Oui maman, c'eſt une ſorte de mouche, mais bien groſſe, & bien cruelle —— Ah! je reſpire, ſans doute c'eſt une abeille. —— Quoi maman ce ſerait cet animal qui produit un ſuc ſi doux! Comment peut-il être ſi méchant? —— Hélas! ma fille en cela il ne reſſemble que trop au flatteur qui ſous la douceur de l'amitié cache le venin du menſonge & de la trahiſon. —— Mais Maman pourquoi me faire du mal? Je ne lui en faiſais pas? —— Ma chere enfant, vous importunies cette abeille, vous troublies ſon travail, vous dérangiés ſes projets; la fureur, la colere, l'ont ſaiſie, aveuglée, elle a mieux aimé ſe vanger & mourir que de

voler tranquilement vers une autre fleur. — Comment! mourir! — Oui, ma fille, reprit Mélite en ramassant le petit cadavre de l'Abeille qu'elle apperçut alors sur le gazon, elle ne peut darder son aiguillon sans perdre l'existence; la blessure qu'elle vous a faite est légère, & lui coûte la vie. — Ah! Maman, son sort me fait pitié, j'oublie le mal qu'elle m'a fait, & je la plains sincérement. — Vous avés raison, ma chere Cloé, mais gardés ce sentiment pour vos semblables. Ainsi que cette Abeille, le méchant dans la société ne peut nuire aux autres sans se causer un dommage beaucoup plus grand. Le mal qu'il leur fait est momentané, mais ce mal détruit en lui la véritable existence morale, la vertu. — Ah! Maman, s'écria Cloé, en achevant d'essuyer les larmes que la douleur lui avait arraché, que je vous suis obligée de cette leçon! Voilà qui est fini, je ne me plaindrai, ni ne me vangerai jamais, quand quelqu'un me fera bien du chagrin; je me souviendrai de l'Abeille, je dirai, il se fait plus de mal qu'à moi, & je le plaindrai; ah! oui, je le plaindrai de tout mon coeur.

STANCES IRRÉGULIERES
sur les divers fléaux de 1783 & 1784.

O terribles fléaux! ô funeſtes malheurs!
en tous lieux le tonnerre gronde
Et lance ſes feux deſtructeurs:
La terre émuë en ſa maſſe profonde
A chaque pas ouvre d'affreux volcans,
Et laſſe des crimes du monde
Rejette avec effroi ſes impurs habitans.

Sous la main de celui qui la tient enchainée
La mer mugit dans ſon bouillant effort,
Et pour purifier la terre profanée
Ne pouvant ſortir de ſon bord
S'élance, & dit aux eaux de la voute empirée:
„Une ſeconde fois ſur l'humaine lignée
„Fondés, & pour jamais faites régner la mort.

En rapides torrens nos paiſibles rivieres
Sortent de leurs canaux
Et déja franchiſſant les plus fortes barrieres

Inondent les guérets, entraînent les troupeaux;
Sur leurs pas marche la ruine
Qui dévastant le sol, espoir de nos hameaux,
Ménace d'enfanter l'effroyable famine.

Tandis que contre lui conspire l'Univers
Que fait l'homme ici bas? le dirai-je? ô prodige!
Mais prodige plus grand que les plus grands revers!
Des passions suivant le vain prestige
Il se livre à l'orgueil, aux fausses voluptés.
Rien ne l'émeut, rien ne l'afflige
Que le vil intérêt de ses cupidités.

Comme dans les remparts attaqués par Bellonne
On voit d'imbéciles enfans
Courir à leurs amusemens
Quand le foudre vangeur gronde, & les environne:
De même en ces événemens
L'homme vain s'étourdit, le savant déraisonne;
Tous rejettent du ciel les avertissemens.

„ Ecoutés-moi, mortels, & vous race future
S'écrie un moderne Typhon,
„ Pourquoi frémir? Ces jeux de la nature

„ Néceſſaires effets de ſa combinaiſon,
„ De ce monde vieilli réparent la ſtructure.
„ Par un méchaniſme ſecret
„ Tout marche, change, agit, tout vit, meurt, & renaît.

„ Tel qu'un léger Zéphir de la fleur qu'il balance
„ Précipite l'inſecte, & ſa frêle maiſon,
„ Du même ſouffle éclot la plus belle ſaiſon.
„ Ainſi recouvrant leur puiſſance
„ L'air, & le feu ravagent un canton;
„ Mais cette vive exploſion
„ Porte partout ailleurs la vie & l'abondance.

Philoſophe inſenſé! Syſtême deſtructeur,
Qui de la création ôtant le créateur,
Nous livre au cruel fatalisme?
Un inévitable malheur
Eſt donc l'unique fruit de ton affreux Sophisme?
Et tu ne laiſſe à l'homme, accablé de ſon ſort,
Que le déſeſpoir & la mort!

Ce mot vide de ſens, ce grand mot de *Nature*
Hiéroglyphe fameux qu'employe l'impoſture

Dont on fait tour-à-tour l'agent, ou le sujet,
Le mode, la substance, & la cause, & l'effet,
Ce rival ténébreux de la toute-puissance
Qu'est-il ? qu'un terme, en apparence abstrait,
Dont l'impie orgueilleux voile son ignorance.

Dans ce combat des élemens,
Au milieu des fléaux qui ravagent la terre,
L'homme qui croit un Dieu créateur, juge, & Pere,
En reconnait les justes châtimens.
Un pere ! ah ! ce nom seul désarme sa colere
Et son amour compatissant
Pardonne aux premiers pleurs du plus coupable enfant.

Oui, loin de révoquer la sage Providence,
Connaître ses bienfaits, adorer sa puissance
Est le système du bonheur.
De l'Univers entier, rebelle créature,
Viens entendre la voix, elle crie à ton cœur :
Que celui qui la fit gouverne la nature.
Tombe enfin avec elle aux pieds de son auteur.

LES QUINZÉ-VINGT.

Couplets pour la fête de mon mari en lui présentant un ruban de bonnet de nuit.

Air,

Chanson Chanson, ou des revenans.

De ce bandeau, dont pour ta fête
Mes mains veulent parer ta tête,
Connais le fin.
C'eſt celui que dans Idalie
Portait l'enfant, que la Folie
Fit quinze-vingt.

2

Sous ce tiſſu, gentil miſtére
Echappe aux regards du vulgaire,
Mais le deſtin
Par lui, nous dit en confidence,
Qu'il ne faut chercher la conſtance
Qu'aux Quinze-vingt.

3

Le tems, par ſon cruel ravage
Entraîne ris, graces, viſage,
Et tout enfin,
Que faire en ce remue-ménage

Et c'eſt en vain
Qu'il prétend porter la lumiere.
Car, il n'eſt en toute matiére
Qu'un quinze-vingt.

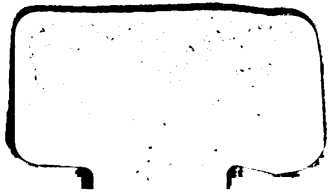
8

Tout déſir dans ſa véhémence
Eſt une ſorte de démence,
Et le plus fin
Aveuglé par cette manie
Devient, fut-il plus que Génie,
Un quinze-vingt.

9

Il faut, puiſque quelque chimere
Doit toujours troubler la viſiére,
Se mettre enfin
Dans la claſſe la plus heureuſe,
De cette foule ſi nombreuſe
De Quinze-vingt.

10

Pour paſſer doucement la vie,
Chaſſons par l'aimable folie,
Le noir chagrin.
Livrons nos cœurs à la tendreſſe,
Mais ſoyons pour ce qui nous bleſſe
Vrais quinze-vingt.

A STRASBOURG,
Chez P. J. DANNBACH.